U d'/of OTTAWA
39003002547304



1/39 .17 _491

PIERRILLE

HISTOIRE DE VILLAGE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DUPRAY DE LA MAHÉRIE
Boulevard Bonne-Nouvelle, 26, (impasse des Filles-Dieu, 5.) — 353.

J. CLARETIE

PIERRILLE

HISTOIRE DE VILLAGE

LES AMOURS D'UNE CÉTOINE. — BESTIOLA. — MONSIEUR MAYEUX.

LA MESSE DE MONSIEUR FRANÇOIS.

MARCEL. — UN SALTIMBANQUE.

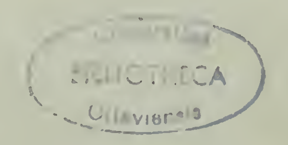
PARIS

LIBRAIRIE PARISIENNE

DUPRAY DE LA MAHÉRIE, ÉDITEUR

14, RUE D'ENGHIEN, 14.

1863



PQ
2237
.G2F4
1863

PRÉFACE

—

« Quand je lis M. de Florian, disait un jour Marie-Antoinette, il me semble que je mange de la soupe au lait. »

Peut-être avait-elle raison, la royale dédaigneuse, de parler ainsi des Némorins de ce pauvre Florian, qu'on oublie tous les jours. Et pourtant Trianon avait ses Estelles, et l'on y voyait un ruisseau qui pouvait se nommer le Gardon.

L'idylle qu'elle raillait, elle voulait cependant la réaliser, et la laitière Marie vengeait M. de Florian de tous les dédains de la reine.

Je voudrais qu'il en fût ainsi toujours de la pastorale et qu'on accueillît le berger Corydon, dût-on en rire. Il est bien doux et bien inoffensif, je le sais, et n'a sans doute pas ouvert les traités de physiologie à la mode. Mais si timide! On peut, je crois, lui faire une petite place.

Il n'a d'ailleurs ni grande ambition, ni grande espérance, et se présente en ses habits de tous les jours.

S'il m'écoutait, il éviterait les gens graves et tout droit il irait à ces rares élus qui ont pu demeurer des enfants.

J. C.

PIERRILLE

HISTOIRE DE VILLAGE

PREMIÈRE PARTIE

I

Je sais au centre de la France un délicieux petit village dont vous n'avez jamais entendu parler, sans doute, et qui s'appelle Ratevoul. C'est en vain que vous chercheriez son nom sur la carte : ce petit village est modeste et la célébrité lui importe peu. Il se contente d'être pittoresque, bien situé et très-fertile pour ceux qui le connaissent intimement.

A proprement parler, ce n'est qu'un hameau. Une métairie assez vaste, deux ou trois fermes, quelques étables, et c'est tout. Mais ce groupe de maisons s'élève sur le haut d'un coteau boisé qui domine une vaste plaine toute couverte de prés et arrosée par un

bienfaisant ruisseau, sans autre nom que le nom commun, le *Riou*. Mais des figuiers aux larges feuilles veloutées, des amandiers, des pêchers, plusieurs ormes robustes en leur vieillesse, l'entourent et lui donnent je ne sais quel air de prospérité, de bonheur, d'aisance qui réjouit le cœur et la vue. Aussi bien Ratevoul est-il regardé, dans le pays, comme un des bons endroits du terroir et, par plusieurs, envié comme une terre d'excellent et d'abondant rapport.

Il y a dix ans, je me souviens y avoir vu un beau vieillard, un paysan, dont je n'oublierai de ma vie la physionomie placide et majestueuse. On l'appelait le père Pascal. C'était un vieux laboureur qui n'avait jamais quitté Ratevoul, où il était né, où son père et sa mère étaient morts. Il vivait doucement dans sa ferme, entre sa femme et sa nièce, pauvre orpheline qu'il avait élevée et qu'il aimait comme sa fille ; en la regardant, il se consolait d'avoir perdu jadis le seul enfant qu'il eût jamais eu. Le père Pascal était un brave et digne cœur, franc, pieux et loyal. Il avait, comme on dit, toujours marché droit, évitant avec soin les chemins de traverse, rigide pour lui-même, inflexible, incapable de pardon pour ses propres faiblesses, mais compatissant pour les autres et pardonnant volontiers au prochain une faute qu'il eût regardé comme ineffaçable, s'il l'eût commise. Il y avait en lui quelque chose de la roideur bénévole du vieux soldat. Il aimait assez à rire, à *gausser*, comme

ils disent là-bas, et ne se sentait véritablement heureux que lorsqu'un cercle de jeunes garçons et de jeunes filles l'entourait. C'était alors leur boute-en-train. Et comme ils l'aimaient ! Car personne mieux que lui ne savait ce qui plaît à la jeunesse.

Au physique, grand, maigre, un peu voûté, le visage légèrement pâle, les cheveux longs et gris, un joli sourire, des dents blanches, tel était Pascal Lorin, que les *messieurs* de Saint-Alvère nommaient le *père* et que les paysans, selon l'usage, appelaient le *vieux*.

Sa nièce avait nom Catherine, *Catissou* en langage local. Quand il l'avait prise chez lui, elle comptait déjà ses dix ans. Elle venait de perdre sa mère, et il y avait longtemps que son père était mort. Elle se trouvait sans autre appui que son oncle. La pauvre enfant avait bien un frère, mais celui-là, disait-on, n'était qu'un *mauvais gas*. Dès sa vingtième année, il avait quitté le pays un beau jour, annonçant qu'il allait se faire soldat, et, depuis lors, on n'en avait pas entendu parler.

Pascal prit par la main l'orpheline.

— Te voilà seule, ma pauvre petite, dit-il en l'embrassant au front; viens avec moi, mon enfant, nous t'aimerons bien, et tu seras heureuse.

— Oui, *papa* Lorin, dit l'enfant en essuyant ses pauvres yeux rouges... Mais est-ce que maman ne reviendra plus?

II

Deux ans s'écoulèrent.

La femme de Pascal reporta sur la petite fille, sa filleule, tout l'amour maternel qu'elle aurait eu pour son enfant.

Catherine l'appelait *maman*. Avec ce mot si simple et si doux la petite eût fait tout ce qu'elle eût voulu de la brave femme.

— Tu la gâtes trop, disait Pascal quelquefois. Il faut élever les enfants un peu à la dure, afin qu'un jour ils ne souffrent pas trop s'il leur faut faire connaissance avec le malheur.

Et la vieille Catherine souriait.

— Faut-il donc, disait-elle, la mettre à la besogne déjà et lui faire travailler la terre du matin au soir ? Va, ces pauvres petits, si on peut leur sauver quelques rudes corvées pendant qu'ils sont jeunes, c'est autant de pris, et ils ont été heureux, au moins, pendant quelque temps.

Elle regardait alors son mari. Pascal lui répondait invariablement : « Tu as raison, » et prenait sur ses genoux la petite fille qu'il faisait sauter en la regardant avec amour, peut-être avec fierté ; car, en vérité, Catherine était déjà belle. Brune, elle avait de grands yeux noirs, et avec cela une peau blanche, hâlée seu-

lement aux mains. Ce n'était encore qu'une enfant et déjà sa taille était bien prise, sa démarche gracieuse.

— Mais, ma foi, disait-on bien souvent à Pascal, savez-vous qu'elle se *fait joliment fière*, la Catherinette? Elle a tout l'air d'une demoiselle, à la messe, le dimanche. Elles est grande, avenante. Il se fera temps bientôt de la fiancer.

— Vous allez vite! disait le père Pascal en souriant.

Puis il regardait Catherine avec orgueil.

— C'est vrai que c'est bien pour une fillette, par ma foi... Vous avez raison. Elle est *bien ;* oui, répétait-il, c'est une *brave petite* que nous aimons de tout notre cœur.

III

Catherine ne songeait pas encore à ces grosses questions d'avenir, et ne pensait qu'à courir par les bois, à jouer dans les prés, à dénicher les petits oiseaux ou à leur tendre des piéges. Il y avait Pierrille, son ami, qui l'aidait en tout cela.

Pierrille était un jeune garçon de douze ans qui travaillait, près de Ratevoul, dans la ferme des Terrade, à *Costo-Rasto* (1) ; ses maîtres l'aimaient beaucoup et le désignaient à tous comme un *bon sujet.*

(1) Côte-Rase.

Il savait déjà se rendre très-utile, soit à la moisson, soit au fauchage, soit à la vendange. Il était adroit autant que travailleur, et le père Terrade ne s'inquiétait pas de ses bestiaux ou de son cheval, tant qu'ils étaient avec Pierrille.

— Cela deviendra un fameux laboureur, disait quelquefois le fermier en montrant le jeune garçon ; c'est vif, c'est alerte, et avec ça, c'est soumis *comme tout*. Il se fera un sort, sûrement.

Pierrille avait pour seul parent sa mère. C'était une vieille femme et qui n'était pas riche. Elle habitait, à quelques lieues de Costo-Rasto, une méchante cabane, entourée d'un petit enclos qui ne produisait guère. Mais *son petit*, comme elle disait, avait soin qu'elle ne manquât de rien, et il lui apportait bien joyeusement l'écu de trois francs qu'il gagnait, tous les mois, chez les Terrade.

Non-seulement c'était un travailleur, mais un bon cœur, notre Pierrille.

En menant les bœufs ou le cheval boire au Riou, en descendant au pré, il rencontrait souvent la petite Catherine, qui était là avec sa tante ou toute seule. Les terrains de Ratevoul et de Costo-Rasto sont voisins. Alors, après avoir fait son ouvrage, il jouait un moment avec elle et grimpait au haut des arbres pour prendre le nid qu'elle désirait.

Le dimanche, il venait la plupart du temps chez le père Pascal et demandait la permission de sortir, *de-*

fors, avec celle qu'il appelait *la petite*, quoique, en vérité, elle n'eût que deux ans de moins que lui.

— Allez, mes enfants, disait Pascal, et revenez pour la soupe.

— Prends garde à Catherine, Pierrille, ajoutait la tante.

Et Pierrille se redressait d'un air important.

— Je vous réponds d'elle, disait-il.

IV

Un jour, c'était en automne, les deux enfants prirent fantaisie de descendre au ruisseau pêcher les écrevisses.

— Nous aurions mieux fait, dit Pierrille, d'y songer plus tôt, j'aurais fait un *arrêt* de terre, et nous en aurions eu beaucoup plus.

— Qu'est-ce que ça fait? dit Catherine. Crois-tu que je ne vais pas en attraper beaucoup? A cette heure-ci, elles sont sous les pierres. C'est facile. Tu verras.

Ils dirent adieu aux parents et se mirent à courir vers le pré.

Ratevoul est sur une hauteur. On y monte et on en descend par un sentier rocailleux, étroit, entouré de buissons pleins de mûres sauvages.

Catherine s'arrêtait à chaque instant pour en manger.

— Tu vas te faire du mal, Catissou, disait Pierrille. Tu sais bien que ce n'est pas bon. Va, tu n'es qu'une enfant!

— Voyez-vous cela! Mais j'ai dix ans, monsieur Pierrille. Est-ce que ce sont les mûres que je mange qui me rajeunissent? Dans deux ans, je vais faire ma première communion, sais-tu!

— C'est dommage!

— Tiens! pourquoi?

— Parce que je l'ai faite, moi, cette année, et que j'aurais voulu la faire avec toi.

— C'est vrai, mais tu la recommenceras, donc!

Pierrille se mit à rire.

— Es-tu simple, Catissou. Est-ce qu'on fait deux fois sa première communion?

— Ah! pas sa première, dit la petite fille, la bouche pleine de mûres, mais une communion. C'est toujours la même chose.

— Au fait, fit le garçon, tu as raison. Sais-tu que tu as de l'esprit, toi?

— Tiens!... Tu en as bien.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai bien vu, et d'ailleurs le père Terrade le répète assez, et *papa* Lorin, et maman Catissou... Tiens, l'autre jour, Jeantoux, tu sais, le berger de M. Laqueyrie, était venu à Ratevoul...

— Il aurait mieux fait de rester où il était. C'est un méchant esprit.

— Je le sais bien, mais laisse-moi finir... voilà...

— Tu finiras plus tard, Catissou, nous sommes au Riou.

— Ce n'est pas si long, dit Catherine ; Jeantoux avait laissé *s'ensauver* dans les bois la bourrique de chez lui et il la cherchait, en pleurnichant, et il demandait à mon papa Lorin s'il l'avait vue. Alors papa Lorin lui dit : « Si tu étais fin, tu ne la chercherais pas de ce côté, mais dans les prés où la bête va de préférence. Tu n'as qu'à t'adresser à Pierrille, que tu vois là-bas (et il te montrait ; tu étais justement ici avec tes moutons). Il t'aidera joliment, celui-là, car c'est le plus adroit *berger* qu'il y ait, tout gamin que tu le vois. »

— Il dit cela, le père Lorin?

— Tout comme je te le dis.

— Et Jeantoux fit la grimace, je parie?

— Oh ! çà, oui. « Je la retrouverai bien, ma Coquette, sans M. Pierrillou, » dit-il, et il s'en alla. Alors mon papa Lorin fit comme cela en le regardant partir : « C'est une fière mauvaise tête, ce Jeantoux! »

— Encore s'il avait bon cœur. Non, au contraire.

— En voilà un que tu n'aimes pas !

— Est-ce que tu l'aimes, toi ?

— Quand je le vois, j'ai envie de l'égratigner.

— Ah! ah! ah! Catissou, fit Pierrille, tu me fais peur. Et si tu voulais m'égratigner aussi, un jour?

— Toi? Oh! dit-elle, il n'y a pas de danger, va!

V

— Allons, dit Pierrille, il s'agit maintenant de prendre les écrevisses!

— Le ruisseau est clair. Tant mieux. J'avais peur que le meunier de Marsaloux ne l'eût troublé.

— On ne travaille pas le dimanche au moulin. Mais on aurait pu mettre du chanvre à rouir ici, et adieu notre pêche. Heureusement, il n'y a rien de tout cela.

Pierrille avait ôté ses souliers et relevé son pantalon jusqu'aux genoux.

Il se mit à l'eau.

Le ruisseau n'est point profond. Il glisse doucement, en faisant des détours et se repliant, comme un long serpent. Des saules aux troncs creux et vides, au feuillage mouvant, des aulnes aux rameaux verts comme un pré d'herbe nouvelle, l'entourent et forment au-dessous de lui comme une voûte que le vent agite et qui mêle son doux froissement de feuilles au bruit uniforme, à cette harmonie calme, douce, endormie de l'eau qui s'écoule.

— Est-ce que le *Riou* est froid? demanda Catherine.

— Point du tout, mais ne va pas pour cela te mettre dans l'eau. Tu te salirais. Demeure.

— Il faut que je m'ennuie pendant que tu t'amuses? dit Catherine avec une moue souriante.

— Non, mais je ne veux pas que tu mouilles ta robe. D'ailleurs il y a par ici *des grosses* qui pourraient te pincer. Demeure, encore une fois... Oh! l'entêtée petite!

Catherine avait retroussé sa jupe, en l'arrangeant comme un pantalon.

Elle se laissa glisser dans le ruisseau, et marchant avec précaution sur les pierres qui sortaient de l'eau, elle rejoignit son ami Pierrille.

— Tu as une petite tête à toi, tout de même, dit-il. Ce que tu veux, tu le veux bien!

— Regarde donc les écrevisses au lieu de me gronder. En vois-tu?

— Pas une!

— Et celle-ci.... je la tiens!

— Elle est bien jeune, la pauvrette!

— Bah! qu'est-ce que ça fait? Donne-moi ton mouchoir. Oh! regarde donc comme elle frétille. Toutes celles qui ne seront pas mortes, je les garderai!

— Tiens, tu m'en donneras ma part, j'espère?

— C'est trop juste.

— Mais, fit *le pâtour*, ce que j'ai n'est-ce pas à toi ?

Ils étaient vraiment charmants à voir.

Le visage coloré, les yeux brillants, les cheveux ébouriffés, les jambes et les bras nus, courbés tous deux vers l'eau : la petite fille accroupie, soulevant les pierres avec précaution, le jeune garçon saisissant en hâte l'écrevisse qui se sauvait d'un coup de queue donné avec force.

L'eau était claire. Ils voyaient le fond du ruisseau tapissé d'un sable fin où çà et là quelques pierres noires, un peu moussues, semblaient des rochers au milieu d'une lande aride.

De place en place les arbres du bord faisaient de l'ombre, et l'eau était noire. Mais un joyeux rayon de soleil perçait la feuillée, comme pour éclairer les deux enfants, et, tout en se jouant sur leurs visages roses, dans les cheveux blonds de l'une et dans les cheveux bruns de l'autre, il illuminait de ses faisceaux élargis, par larges plaques brillantes, le clair ruisseau qui scintillait comme s'il eût roulé de l'or en fusion.

Rien n'est si joli qu'un rayon de soleil sur un doux sourire d'enfant.

Ses reflets faisaient ressortir la peau blanche de la petite Catherine et doraient le visage déjà bruni de Pierrille. A les voir ainsi, tous deux, dans ce cadre de lumière et de verdure, un poëte les eût pris peut-

être pour deux anges qui seraient venus, un instant, s'égayer sur la terre.

VI

— En voilà déjà beaucoup, je crois, dit Pierrille. Est-ce que le mouchoir est rempli, Catherine?

— Non, dit-elle. Mais il le sera bientôt. Oh! elles font un bruit là-dedans, comme si elles se battaient. Elles ne doivent pas s'amuser, sais-tu?

— Elles sont prisonnières! On ne s'amuse pas quand on est forcé de rester où l'on vous a enfermé.

— C'est vrai, fit la petite en devenant tout à coup sérieuse et en se redressant. Les prisonniers sont malheureux.

— Çà, oui, je les plains. Et pourtant quand ils ont fait quelque mauvais coup, on a raison de les garder entre quatre murs, pour qu'ils ne recommencent pas.

— Oui, ceux-là, les voleurs et les garnements. Mais il y en a d'autres!

— D'autres?... Tiens, fit Pierrille, te voilà toute triste, Catherine. A quoi donc penses-tu?

— Eh! dit l'enfant, à mon frère Placide, qui peut-être, à cette heure est prisonnier des Bédouins, de vilains hommes, va, à ce que dit papa Pascal.

Et la pauvre enfant, alors, se mit à pleurer bien fort, car, sans le connaître, elle aimait beaucoup son frère.

— Tu as tort de te chagriner comme ça, petite Catissou, lui dit Pierrille. Pourquoi t'imaginer que ton frère *est en prison?* Qui est-ce qui te dit que cela est? As-tu jamais vu pleurer quelqu'un pour un accident qui n'est pas arrivé?

— Ah! c'est vrai, dit-elle en essuyant ses larmes. Je pleure *pour des riens.* C'est fini! Mais, c'est égal, je ne veux pas garder, comme ça, ces bêtes hors de l'eau. Tiens! Ça me fait plus plaisir de les rendre contentes que de les garder.

— Eh! bien, fit Pierrille en la voyant vider tout à coup le mouchoir qu'elle tenait et le secouer au-dessus de l'eau, il valait bien la peine de les pêcher.

— Qu'est-ce que nous en ferions? dit-elle.

Les écrevisses s'éparpillèrent en hâte au milieu de l'eau et se blottirent sous les pierres ou dans les racines des arbres. Ils n'en virent bientôt plus une.

— La pêche est finie, dit Pierrille en riant. Nous voilà les mains vides, mais nous nous sommes tout de même bien amusés.

Il s'élança hors de l'eau en s'accrochant au tronc d'un saule, puis il tendit la main à Catherine, qui, s'appuyant sur lui, fut d'un bond sur la rive.

VII

— Vous n'aurez pas beaucoup de poisson à emporter à Ratevoul, dit en ce moment, derrière eux, une voix aigre et railleuse.

Pierrille se retourna vivement, et la petite Catherine, qui s'était assise sur l'herbe, se releva aussitôt.

— Ah! c'est Jeantoux, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? demanda Pierrille au petit pâtre.

— Je ne veux rien, répondit Jeantoux. Et, si je voulais quelque chose, ça ne serait pas de ton poisson, monsieur Perrillou, car tu n'en as guère!

— Mèle-toi de ce qui te regarde, toi!

— Je me mêle de ce qui me plaît!

— Jeantoux, dit Catherine en s'interposant, tu es un batailleur et un *mauvais méchant*. Pierrille ne te dit rien. Ne lui cherche pas querelle. Je sais que tu ne crains pas grand'chose et qu'on te trouve toujours prêt à l'attaque, mais si tu viens ici pour cela, je te préviens que je le dirai à M. Laqueyrie, ton maître, qui saura bien te faire taire!

— Je le ferai bien taire moi-même, ce petit loup, s'écria Pierrille que Jeantoux regardait d'un mauvais œil, et ce n'est point parce qu'il a quinze ans et que je n'en ai que douze qu'il pourra m'effrayer.

— Voyez-vous ce géant! fit Jeantoux en se croisant les bras.

— Pierrille! s'écria la petite fille, en se jetant vers l'enfant, devenu blême tout à coup, Pierrille!...

— Laisse-moi, dit-il. Je veux lui répondre à celui-là!

— Si tu avances, dit Jeantoux en se baissant, prends garde à toi!

Pierrille s'était déjà élancé, la main levée, l'œil plein de colère.

Alors Jeantoux se recula d'un pas et jeta au petit pâtour, en plein visage, un gros caillou qu'il avait ramassé.

Le pauvre Pierrille poussa un cri. Il porta la main à son front et chancela.

Catherine était déjà auprès de lui. Elle voulut le retenir dans ses bras, mais elle était trop faible. Pierrille tomba, de toute sa longueur, sur l'herbe. Il était pâle comme un mort et de son front meurtri découlait un filet de sang.

Jeantoux eut peur. Il devint tout à coup aussi pâle que Pierrille, et pendant que la petite fille demeurait sans bouger auprès du berger étendu, il se mit à fuir à toutes jambes, comme si le loup l'eût suivi.

VIII

La petite Catherine, d'abord, se prit à pleurer. Elle appelait Pierrille, elle l'embrassait, elle tâchait de le soulever, puis elle se mettait à crier, comme si on eût pu l'entendre de Ratevoul, éloigné du ruisseau de quatre portées de fusil, au moins.

Les enfants ont peur du sang. Catherine s'effraya. Elle crut le pauvre enfant mort tout à fait et se mit à trembler. Mais, comme elle l'aimait beaucoup, elle se rapprocha de lui, et, justement alors, elle l'entendit qui soupirait.

Elle trempa aussitôt son mouchoir dans le ruisseau et l'appliqua doucement sur le front de Pierrille.

Grâce à la fraîcheur de l'eau, le pauvre enfant se ranima peu à peu. Il rouvrit les yeux et les fixa d'un air étonné sur Catherine, qui se penchait vers lui.

— Mon pauvre Pierrille, lui dit-elle alors, est-ce que tu as bien mal?

Il ne répondit point; car, sans doute, ces paroles n'avaient point encore de sens pour lui.

Quelques minutes après, il était mieux. Il se souleva sur ses coudes, et, souriant à Catherine :

— Est-ce qu'il s'est sauvé, Catissou, dit-il d'une voix un peu faible. T'a-t-il fait du mal?

— Oh! pas du tout, répondit l'enfant; mais toi... cette pierre?... ta tête?

— Elle est lourde; mais je ne sens rien. Aide-moi, ma petite Catissou. Il faut *nous en retourner*, vois-tu. Là! merci. — A-t-on jamais vu un lâche pareil, dis?

— C'est vrai que c'est un fier vaurien, ce Jeantoux. Attends, ton bandeau se détache. Le voilà remis. Appuie-toi sur moi.

— Oh! je me sens fort; ce n'est rien. C'est un coup. Ça vous abat; mais voilà tout. Dans cinq jours il n'y paraîtra plus. Ah! que je le rattrape, ce manieur de pierres!...

— Tiens, Pierrille, prends ce bâton pour te soutenir. Mon Dieu! je suis bien contente de te voir sur pied.

— Tu avais peur, je parie?

— Oui, pour toi!

— Tu es bonne, petite Catissou, dit Pierrille, et je t'aime bien.

Les deux enfants marchaient dans l'herbe doucement, Pierrille s'appuyant sur la petite fille, qui eût voulu porter tout à fait jusqu'à Ratevoul le pauvre blessé.

Avant de sortir du pré, ils s'arrêtèrent. Sur la marge, il y a une source pure où les gens de la ferme viennent puiser l'eau. Un vieux saule est là qui semble s'y mirer. Pierrille s'assit contre l'arbre, et la petite Catherine, puisant dans sa main un peu d'eau claire, la tendit au blessé. Il y trempa ses lèvres chaudes,

et, quand elle eut renouvelé la compresse qu'elle lui avait appliquée sur le front, ils repartirent.

Pierrille monta péniblement le sentier raboteux qu'il avait descendu si joyeux le matin; il était oppressé, tout pâle, et s'arrêtait de temps à autre pour respirer.

Quand il eut atteint Ratevoul, il se laissa tomber avant d'entrer, sur un banc de bois devant la porte.

IX

— Papa Lorin! cria Catherine; maman Catissou! venez, venez vite! Au secours!

Pascal et sa femme accoururent, éperdus, suivis de Mathurin, le valet de ferme.

— C'est Pierrille qui se trouve mal, dit la petite fille.

— Mon Dieu! fit la Catissou; mais le pauvre enfant est blessé.

— Il *aura tombé*, fit Mathurin.

— Oh! non, dit Catherine; mais, voyez-vous, c'est Jeantoux qui lui a jeté une pierre.

— Ah! le petit assassin! s'écria Pascal.

Cependant Catissou avait apporté le vinaigre de la cuisine. Elle le fit respirer à l'enfant, qui revenait à lui peu à peu; ses joues se coloraient légèrement, ses

yeux reprenaient de l'éclat. — Ce n'est rien, ce n'est rien! disait-il. Et il souriait.

Alors, ce furent de tous côtés des questions, des soins, des attentions, car les Lorin étaient les gens les plus miséricordieux du monde.

— Il faut le coucher, ce petit, disait la mère.

— Donne-lui la chambre bleue, répondait le père.

Et lui, avec toute sa reconnaissance dans le regard, disait :

— Je vous remercie, monsieur Lorin... madame Lorin, je vous remercie. Ce n'est rien. J'ai assez de jambes pour regagner Costo-Rasto, et je ne veux pas que mes maîtres soient inquiets.

— Mais, mon garçon, ils n'auront point sujet de l'être. Mathurin va, d'un pas, leur dire ce qui arrive, et quand ils sauront...

— Je vous assure, vraiment, que je n'ai point de mal autant que vous le croyez. Voyez (et le pauvre enfant se levait aussitôt), je me tiens droit, j'espère... et je marche comme ce matin.

— Le fait est que la chose aurait pu être plus grave. Dans huit jours ce sera fini.

— Pour moi, oui; mais pour Jeantoux...

— Allons donc! laisse-le où il est, mon garçon; c'est un méchant que je ferai châtier par son maître. Ne t'y fie point. Avec lui, un coup de couteau, je crois, serait peut-être bien vite reçu.

— Bon! je ne le chercherai guère, mais s'il vient à moi ..

— Allons, allons! c'est assez de Jeantoux comme cela. As-tu faim?

— Pas beaucoup, dit le pauvre Pierrille.

On se mit à table dans la *grande salle*. C'était une vaste pièce carrelée, aux murs à peu près nus, où les poules ne se faisaient pas faute d'entrer, ce qui donnait à *Caressant*, le chien de la maison, l'occasion de chasser quelque chose.

Pierrille avait un peu de fièvre. Il ne mangea pas. La mère Lorin lui fit de la tisane et des compresses. Sa blessure était légère ; la pierre avait entamé la peau seule, mais fortement. La plaie prenait depuis le haut du sourcil gauche jusqu'à la racine des cheveux : sans doute le caillou avait glissé le long de l'os sans pouvoir pénétrer profondément. En inclinant un peu à gauche, il attaquait la tempe, et le coup était mortel.

Jeantoux, de retour sans doute chez M. Laqueyrie, ne dut pas manger de bon cœur, ce soir-là.

X

La brune venue, Pierrille, après avoir vivement remercié les Lorin, reprit le chemin de Costo-Rasto en s'appuyant sur Mathurin.

Ses maîtres le mirent au lit et le pansèrent à leur tour. Tout fut en désordre dans la ferme, et les Terrade s'alarmèrent comme si cet enfant eût été leur. On ne sait jamais ce qu'est le mal quand il commence, et c'est chose triste de voir un des siens couché, tout sanglant, dans un lit. Heureusement, le lendemain, à son réveil, Pierrille se trouva bien et autant en santé que possible. Il se leva et vaqua, pendant une partie de la journée, à des travaux peu fatigants. Sur les deux heures après le midi, il se coucha dans la grange au foin, dormit, et reprit ainsi quelques forces. Au bout de huit jours, comme l'avait dit Pascal, il n'y paraissait plus. Le garçon était redevenu agile, courageux et prêt à tout, comme devant. La jeunesse a le sang si bon que le mal doit être dix fois fort pour l'abattre. Révérence parler, c'est comme un serpent dont les tronçons se rattachent entre eux après qu'on les a coupés. Le dimanche vint. Pierrille ne manquait jamais sa messe. Il allait ensuite saluer M. le curé, qui l'aimait beaucoup et lui avait appris à lire, à écrire, à compter, et lui enseignait à penser. Au matin donc, il se rendit à Saint-Alvère pour le grand service. Comme il sortait de l'église, il rencontra le mauvais Jeantoux. Les enfants sont batailleurs. Il y eut encore une rixe. Cela se passait sur la place de l'Église. La foule était grande. La colère doublait, sans doute, les forces de Pierrille. Devant ous, Jeantoux eut le dessous. Il s'en alla blasphémant.

— Je l'ai payé de son caillou, dit Pierrille à Ratevoul, le soir même.

— Oui ; mais, dit le père Pascal, assez de querelles, à présent. J'irai trouver le maître de Jeantoux, M. Laqueyrie. On renverra le garnement à son père, qui habite la Linde. Le père Jeantoux est un brave homme, que je plains d'avoir un tel fils. Ah! les enfants, ajouta Pascal, cela vous donne bien de la joie, mais, souvent aussi, cela vous cause tant de chagrin!...

Le père avait prononcé lentement ces paroles. Il se fit autour de lui un grand silence, et quand il reprit d'une voix grave :

— Savez-vous que ce Jeantoux me fait souvenir de Placide?

Catissou hocha la tête et Pierrille se mit à regarder la petite Catherine, devenue tout à coup pensive comme les autres.

XI

C'en était fait, pour ce soir-là, à Ratevoul, de la gaieté et de l'entrain qui y régnaient d'ordinaire.

On avait nommé Placide. C'était la blessure encore vive de la famille. Quand on parlait *du neveu*, les fronts s'attristaient, le silence se faisait : on pleurait quelquefois.

Il y avait si longtemps que l'enfant prodigue était parti ! et si longtemps qu'on n'en avait entendu parler. Était-il mort? On l'ignorait. Et s'il vivait, que faisait-il? Où était-il? Pourquoi ne donnait-il jamais de ses nouvelles? Autant de questions sans réponse, tristes interrogations qui n'amenaient à la ferme que des sanglots ou des soupirs.

— Eh bien ! disait-on parfois à Pascal, votre neveu vous va revenir peut-être un jour officier, ou tout au moins décoré. C'était une tête brûlée : il a dû faire son chemin là-bas, car on se bat, vous savez, on se bat tous les jours contre les Bédouins. Un tel et un tel, de tel endroit, ont même été tués dans ces batailles.

Alors le père Pascal soupirait, ne répondait rien, et son imagination lui montrait son neveu malheureux, prisonnier des Arabes ou tué par eux.

— C'est pourtant moi, se disait-il avec regret, qui lui ai ordonné de s'engager. Sans moi, il serait peut-être encore ici, parmi nous, rangé maintenant et dur à l'ouvrage. Mauvaise tête et bon cœur ; avec cela on fait quelquefois un brave homme !

Il y a ainsi des douleurs voilées dans toutes les familles, et comme des plaies toujours saignantes, dont on étanche le sang en secret pour que l'œil des indifférents ne le voie pas. Ces douleurs-là sont les pires ; car, à chaque moment, un étranger y peut porter le doigt sans qu'il le sache, et vous faire crier.

Sans compter ceux qui ont deviné le mal que vous étouffez et qui se font joie d'y enfoncer l'ongle, afin que la douleur soit plus vive.

La petite Catherine ne savait pas au juste quel était son frère, et on ne lui avait point expliqué tout à fait pourquoi il avait quitté le village; mais, ce frère, elle l'aimait, instinctivement, de toute la force de son cœur, et ne l'oubliait jamais dans la prière qu'elle faisait au bon Dieu, chaque soir, pour ses parents et ses amis.

Autant que je puis me souvenir, la vérité sur le cas de Placide était que, à la suite d'une extravagance, l'oncle Pascal lui avait conseillé de partir, ce que le jeune homme avait fait sans broncher et sans réfléchir, comme on fait toutes choses quand la passion vous guide au lieu de la raison.

Lorsque Catherine demandait son frère, quand elle était petite, on lui répondait qu'il était soldat, et cette réponse lui suffisait; si elle eût insisté, le père Pascal eût été, j'imagine, embarrassé.

J'ai souvent pensé que si les juges savaient interroger comme les petits enfants, ces acharnés demandeurs, il n'y aurait point beaucoup de coupables qui se vanteraient de savoir répondre en justice.

Mais Catherine avait grandi. Sa petite raison se formait comme sa petite personne, et voilà qu'elle demandait toujours son frère, et pourquoi il ne revenait pas.

C'était elle, la pauvre enfant, qui amenait souvent la pensée des Lorin sur le souvenir de Placide et qui mettait, sans le vouloir et sans le savoir aussi, le chagrin dans la maison.

Bien souvent la Catissou lui avait ordonné de se taire, mais les enfants sont tenaces et reviennent sur le même sujet cent fois, comme les vieillards, ces hommes redevenus à l'état vrai, calme et naïf : l'enfance.

Aussi, dès qu'elle entendit nommer son frère, se mit-elle de suite à demander si on avait reçu quelques nouvelles de lui.

La Catissou lui fit vivement signe de ne point parler ; mais il était trop tard, Pascal avait entendu.

— Tais-toi, dit-il assez sévèrement à la petite. Tu sais bien que je n'aime pas qu'on me parle de Placide.

— Papa Lorin, fit Catherine, est-ce que c'est moi qui en ai parlé ?

Le laboureur la regarda, La petite figure de l'enfant était si naïvement étonnée, si gentille et si rose, que son front se dérida et qu'il se leva pour l'embrasser.

— Là ! dit-elle alors, en donnant à son tour un baiser à son oncle, tu vois que j'avais raison puisque tu me pardonnes. Si je te fais de la peine, papa Lorin, ce n'est jamais de ma faute, va.

— Il n'y a pas moyen, fit le laboureur, de la gronder aucunement ! Elle ferait taire monsieur le curé au

sermon ! Allons, ajouta-t-il, va jouer avec Pierrille, et ne descendez pas au pré. Il se fait tard.

XII

Les deux enfants sortirent en courant. Le soir venait.

— Nous n'aurons pas le temps d'aller au clapier, dit Pierrille.

— Bon ! nous irons un autre jour, fit Catherine.

Les deux diables avaient découvert, la veille, dans une garnissade, un clapier de lapins qu'ils s'étaient bien promis de chasser à la première occasion.

— Je t'aurai un furet, petite Catherine, cela vaudra mieux, seulement tu ne lâcheras pas les lapins comme tu as lâché les écrevisses, l'autre jour .... ou sans cela...

— Oh ! les lapins, dit Catherine, je les garderai et les élèverai, pourvu que le furet ne les étrangle pas tous. Mais tu me fais songer, toi, sais-tu, que tu m'as fait de la peine en te battant avec le Jeantoux ?

— Si je t'ai fait de la peine, petite Catissou, j'en suis fâché, mais si c'était à refaire, je le referais.

— Tu es donc un *combattant*, toi aussi ?

— Tiens ! quand il le faut.

— Pierrille, ça porte malheur, va d'aimer à se tirailler avec les autres... On appelle Jeantoux un *mau-*

vais méchant, parce qu'il aime ainsi à se battre et voilà que tu vas faire comme lui! Va, si mon frère Placide n'avait pas été ami *des colères*, comme il l'était, tu l'aurais maintenant à côté de toi, et il m'embrasserait, et m'aimerait comme papa Lorin.

— C'est vrai! dit Pierrille devenu songeur. Allons, pardonne-moi, je ne le ferai plus.

— Oh! tu es tout pardonné, toi. Mais, dis, est-ce que tu l'aimerais bien Placide, s'il revenait à Ratevoul?

— Je l'aimerais tout à fait. D'abord, vois-tu, j'aime les soldats. J'en ai vu un, une fois, tiens, Joliet, qui revenait d'un pays qui est loin, peut-être à cinquante... oui, cinquante lieues; il était habillé... mieux qu'un monsieur... avec des pantalons rouges et du rouge sur l'habit. On dit que les gendarmes sont des soldats, eh! bien, ils n'ont l'air de rien à côté de Joliet, qui pourtant était, autrefois, un homme comme *nous*. Je l'ai vu, dans le temps!

— Comme tu parles, Pierrille. Alors, tu n'aimerais Placide que parce qu'il serait bien habillé et qu'il serait soldat?

— Tu ne comprends point: si je te dis que j'aime les soldats c'est que j'aimerai Placide.

— Alors, tu ne l'aimeras point parce qu'il est mon frère.

— Oh! si, tout de même. Ça ne nuit pas. Mais, pour la vérité je ne l'aimerai pas à cause de ça Comprends.

J'aime bien M. Lorin et madame Catissou, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh! bien, je les aime parce qu'ils sont bons, qu'ils m'aiment aussi et qu'ils font cas de ma mère, mais non point parce qu'ils sont tes oncles et tantes.

— Et moi, alors, pourquoi m'aimes-tu?

— Toi?.. ah! çà? Catissou tu es bête! Je t'aime bien, c'est sûr, mais est-ce que je sais pourquoi je t'aime?

XIII

— Écoute-les donc, femme, dit le père Pascal à la vieille Catherine en lui montrant les deux enfants assis sur un gros tronc d'orme dans la cour : on dirait deux chérubins, ma parole et j'aurais envie de les embrasser tous les deux.

Les braves gens retenaient leur souffle et se plantaient droits derrière le tronc d'arbre. Les petits causeurs ne pouvaient pas les voir.

—Vois-tu, dit encore le petit pâtre, tu aimes Placide comme j'aime ma mère. Elle est loin de moi, comme lui de toi, petite Catissou, mais j'ai plus de chance : je l'embrasse quelquefois, et alors je suis bien content, mais pas autant qu'elle, va ; moi je ris, elle pleure ; mais elle dit qu'elle est heureuse de pleurer. C'est ça une bonne mère, ma petite, oh! mon Dieu, comme ta

maman Lorin, tiens. Elle a été malade quand les Terrade m'ont loué, il y a deux ans. Je ne l'avais jamais quittée, moi, elle était habituée à me voir tous les jours. Tu sens comme ça lui a fait de la peine, cette séparation. Moi j'ai pleuré, mais au fond j'étais fier et je me disais : « Tu es joliment heureux de pouvoir soulager ta mère. » Et le père Terrade qui me dit : « A ton âge déjà, petit, tu fais ce qu'aurait fait ton père, un homme, lui ; tu soutiens ta mère et tu lui donnes le bien-être, c'est bien, mon garçon, » Tu comprends, petite Catissou, comme j'avais du baume au cœur j'aurais embrassé le père Terrade, quoique ça soit un vieux qui ne tient pas aux cajoleries, sans mensonge. Et depuis ce temps, oh! j'ai mon écu rond toutes les trente journées, et je ne le garde pas longtemps en poche. C'est pour la mère. Elle prend la pièce blanche et m'embrasse. Ça lui fait un mois. Voilà une chose qui me passe qu'on vive un mois sur une petite pièce ronde qui ne pèse point seulement une figue mûre. Enfin, c'est comme ça! Pour t'en revenir à toi, petite Catissou, ton frère, tu le regrettes, je parie, comme je regrette ma mère, qui n'est plus à côté de moi et tu voudrais le voir autant que je désirerais l'embrasser, n'est-ce pas?

— Oui, c'est la vérité, Pierrille, seulement, moi j'ai ma mère et mon père, et je les vois tous les jours, j'ai papa et maman Lorin, et toi, aussi Pierrille, et je vous aime tous comme tu aimes ta mère!

— Oh ! les braves enfants ! s'écria la Catissou qui n'en pouvait plus, tant elle cherchait à étouffer ses larmes, il faut que je les embrasse !

Les deux enfants se retournèrent. Il faisait un peu nuit. Pierrille se jeta instinctivement au devant de Catherine et se mit à crier :

— Qui est là ?

— Eh ! Pierrille, dit la petite fille, c'est papa et maman Lorin !

— Vrai, mes enfants, ajouta la bonne femme, et les prenant l'un après l'autre dans ses bras, vous êtes deux petits cœurs du bon Dieu, et c'est gentil à vous d'être aimants comme cela.

— Vous nous écoutiez ? fit la petite, et si pourtant nous avions dit du mal ?

Cette réponse fit rire les deux Lorin et valut encore à l'enfant des baisers, puis on se sépara, et pendant que la Catissou faisait dire à sa nièce la prière du soir, Pierrille gravissait en chantant la *chôme* montagneuse de Costo-Rasto.

Bientôt après Catissou disait à son *homme* :

— Ces deux enfants ont de la raison déjà. Ils s'aiment bien et sont faits l'un pour l'autre. Les voudrais-tu marier ensemble ?

— Est-ce que tu ne le voudrais pas, toi ? Moi je les marierais.

— A la bonne heure, Pascal, tu penses comme moi ; nous les marierons.

S'il y a un sommeil du juste sur la terre, ce fut celui qui visita, cette nuit-là, les habitants de Ratevoul.

XIV

Il se passa deux ou trois mois ainsi sans aucun nouvel incident, et l'automne fit place à l'hiver qui se montre assez rude en ces contrées.

Pendant l'hiver, les habitudes du pays changent. On ne court plus les champs, on se rassemble dans les maisons autour de quelque bon feu, et chacun, tout en travaillant au chanvre, à *l'écossement* du sarrazin, à filer ou à raccommoder simplement ses hardes, écoute alors ces longs récits mystérieux que les plus braves n'entendent qu'avec une religieuse terreur.

Après les danses en plein air sur la pelouse, les longues veillées où l'on rit, où l'on fait gaiement son ouvrage. C'est plaisir d'assister à une de ces sortes de nuitées campagnardes, où chacun apporte sa dose de gaieté ou d'esprit, quand on se trouve en avoir. Il n'y a point d'apprêt; c'est un grand bien. On va là tout bonnement pour s'amuser, et quelques farauds seulement s'attifent, quelques coquettes se peignent ou s'arrangent.

C'est ordinairement dans la cuisine qu'on s'assemble. Dans la vaste cheminée pour ainsi dire féodale, une grande bourrée de genévrier entretient la chaleur et jette sa blanche clarté dans la salle. Disséminées au-

tour de la pièce, cinq ou six chandelles de résine éclairent en fumant. Les tricoteuses se tiennent auprès, leurs doigts agiles toujours en mouvement, pendant qu'au milieu de la salle, sur un gros tas de maïs, des jeunes gens et des jeunes filles s'occupent à égrener les épis dorés qu'on se lance de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'un maladroit le laisse tomber, maladresse dont il a lieu bien vite de se repentir, car ses compagnons, et surtout ses compagnes, le couvrent à l'instant de débris d'épis et de ces longues barbes du maïs qui forment comme un panache de soie jaunie.

Là, les rires et les propos se croisent, et chacun, comme on dit, *gausse* à son aise, selon son caprice, ce qui n'est point peu de chose. Vous dire que tout se passe tranquillement, ce ne serait point parler vrai. Il arrive quelquefois que des rivalités se rencontrent : deux coquettes ou deux ennemis, par exemple, et alors les regards chargés de défi se croisent, le verbe s'élève et les rivaux essayent de lutter l'un contre l'autre ; mais, à la voix du chef de famille, de celui qu'ils appellent *le Vieux*, tout se tait ; les fronts se courbent et les deux partis s'inclinent devant celui qui représente le respect du foyer domestique et de la vieillesse.

C'est encore dans ces longues veillées d'hiver que prennent naissance ou que se répètent ces naïves traditions du pays, ces noires légendes qui sentent le terroir, comme une charretée de regain sent l'herbe

fraîche, ces récits inimités et inimitables qui ont comme une saveur de croyance et de terreur. On écoute le conteur en silence. On se garderait bien de l'interrompre, et, tant les oreilles des auditeurs sont attentives, il semblerait que les paroles du parleur valent de l'or. Ce sont presque toujours des *histoires* de revenants ou de loups-garous, les romans de chevalerie des paysans. On y *voit* les morts courir le guilledou et danser la sarabande dans les carrefours, les lutins voltiger comme une couronne animée au faîte de la croix, et les vampires ou les mauvais génies se déguiser avec des habits de prince pour venir malmener le pauvre monde.

Par exemple, une nuit, dans une ferme, on entend frapper à la porte. La servante s'empresse d'ouvrir, quoiqu'il soit minuit et que les méchants esprits courent la campagne : — « Qui est là ?—Un pauvre voyageur, » répond une voix lamentable La servante aperçoit, dans l'ombre, les vêtements d'un riche seigneur; mais, comme elle est prudente, elle lui présente de la main droite un crucifix. Le bel étranger recule. Alors la servante referme promptement la porte, car elle est sûre que c'est le *malin* qui est là. Et, comme justement cet inopportun visiteur a le pied pris dans la porte et ne peut s'échapper pendant la nuit, on trouve, dès que le jour se lève, un maître loup, un loup-garou dans l'habit du beau seigneur, et les paysans vous le mettent aussitôt bel et bien à mort.

Il n'y a rien dans ces contes naïfs, et il y a tout. Ils ont ce cachet primitif qu'on cherche en vain ailleurs, et cette poésie qui vient on ne sait d'où, de ce Tout-le-Monde qui a plus d'esprit que Voltaire et plus de poésie que le plus grand poëte.

Il fait bon voir ces visages, jeunes ou vieux, blancs ou bruns, tournés vers un seul homme, qui absorbe toutes les pensées, le narrateur. Tout cela est attentif, suspendu, pour ainsi dire, aux lèvres de celui qui parle; les yeux vivent et l'on voit le plaisir ou la douleur les illuminer à la fois.

Quand on a bien causé, bien ri, bien conté, bien écouté, on mange des châtaignes ou des gâteaux de blé d'Espagne, ou bien des crêpes de blé noir. La maîtresse de la maison porte alors un broc de piquette et chacun boit, à son tour, à la grande cuiller de bois. Cependant la veillée s'avance. On se groupe, on se rassemble, voisins ou parents. Il faut partir. On se sépare. Chacun regagne son logis dans la nuit. Elle est finie, la bonne soirée; elle est finie, la belle veillée. Et quand reviendra-t-elle aussi joyeuse?

XV

Lorsqu'il y avait ainsi réunion à Ratevoul, Pierrille ne manquait jamais de s'y rendre. Il avait sa place marquée à côté de Catherine, et, tous deux, grave-

ment assis contre la cheminée, causaient comme deux grandes personnes. On les appelait, par plaisanterie, le *mari* et la *femme*. Et Catherine se mettait aussitôt à rire et Pierrille se fâchait tout rouge, ou disait qu'il ne voulait pas se marier; ce qui, vous le pouvez croire, faisait rire bien fort tous ceux qui étaient là.

XVI

On ne pensait plus à Jeantoux.

Le père Pascal l'avait fait renvoyer à son père. On réussit à le caser à Exideuil, assez loin de Saint-Alvère. Le temps passait; Pierrille était toujours le fils aimant et dévoué, le garçon adroit et laborieux que nous connaissons; il partageait, comme auparavant, tout son temps entre le travail, les visites à Ratevoul et les entrevues avec sa mère; seulement il grandissait. C'est-à-dire qu'il faisait plus d'ouvrage à la ferme et que les Terrade avaient augmenté ses gages, ce qui donnait à la Jonettou, comme on appelait la mère de Pierrille, un peu plus de bien-être. A mesure qu'il prenait de l'âge, il se faisait pleinement beau garçon et tout son corps se développait comme un jeune arbre sous le soleil chaud. Sa figure enfantine devenait mâle, ses yeux avaient plus d'éclat, son front s'élargissait et on y lisait l'intelligence. A douze ans, Pierrille était le plus

joli *petit* de Saint-Alvère, il fut à dix-huit ans le plus beau garçon du pays. Et je puis vous assurer que sa mère s'en montrait fière. Elle vint une fois se promener dans le village, et je vous prie de croire qu'elle se carrait au bras de son fils, la pauvre femme qui ne sortait jamais de sa chaumière et qui vivait, loin de tout le monde, au milieu des champs.

C'est que, *vérité vraie*, Pierrille était devenu bel homme. Il était grand et de taille bien prise, la poitrine large, les bras nerveux, les jambes droites et solides. Malgré tout, sa beauté n'était point celle du paysan et ses *attaches*, comme nous disons, étaient fines. Si Pierrille eût voulu faire le faraud, au village, il eût trouvé plus d'une friponne à qui conter fleurette, et qui volontiers eût répondu; mais Pierrille ne se souciait guère de cela. On disait même qu'il était fier parce qu'il parlait rarement aux fillettes et ne les invitait point souvent pour la danse. La vérité est qu'il avait une danseuse toute trouvée dans Catherine Lorin, et que cette danseuse n'était pas à dédaigner.

Si Pierrille avait grandi, la nièce du père Pascal n'était point restée en chemin, et si le gars avait embelli, elle avait eu bien soin de l'imiter. Le beau petit couple qu'ils faisaient, et comme ils donnaient plaisir à voir!

Un mois après que Pierrille eût accompli ses dix-huit ans, à la Saint-Jean, Catherine atteignit sa seizième année. Ce n'était plus une petite fille, et voilà qu'il

fallait bientôt songer à la marier. Elle était grande et brave. Elle avait de longs yeux bleus, des cheveux blonds, un teint toujours blanc, quoique un peu coloré par le soleil. Sa taille n'était ni trop fine, ni trop grosse, et comme il sied à une femme. Elle était bien prise de corps et marchait aussi gracieusement qu'une demoiselle.

Elle n'avait pas été plus instruite que les autres paysannes, mais elle n'était cependant pas ignorante comme elles, parce que Pierrille, à qui M. le curé avait appris bien des choses, lui répétait, chaque jour, les leçons qu'il recevait. Aussi parlait-elle bien; elle avait l'esprit ouvert, et, avec cela, faisait une bonne ménagère.

Le père Lorin ne l'avait jamais envoyée aux champs, mais il avait tenu à ce qu'elle soignât la maison et les volailles de l'intérieur, pour qu'elle se rendît un jour utile dans son ménage. La Catissou avait élevé sa nièce à son image.

Quand Catherine eut ses seize ans, le père Pascal voulut fêter cette date, l'*âge de jeunesse*. Toutes ses connaissances furent réunies à Ratevoul et il y donna un joli souper, où M. le curé vint un moment, pour faire honneur à cette enfant, qu'il avait baptisée et vu grandir, et qu'il avait instruite dans le catéchisme du bon Dieu.

Une grande table était dressée dans la cour, sous le grand hêtre, et c'est là qu'on soupa. Catherine, au

centre des convives, avait à sa gauche son oncle, à sa droite M. Laqueyrie, et en face d'elle Pierrille, dont la mère n'avait pas pu venir, quoique les Lorin l'eussent bien fait prier par son fils. Elle était simplement vêtue, mais si jolie! Chacun la complimentait sur ses seize ans, et, tout en plaisantant, lui demandait si bientôt elle allait s'établir. Elle ne répondait rien, ou répondait qu'elle n'y pensait point encore.

Les Lorin rayonnaient, et les convives, dont le vin et la bonne chère exaltaient l'amitié, faisaient mille sincères compliments et félicitations à leurs hôtes. Il n'y avait guère que deux ou trois fillettes par-ci par-là qui se tinssent silencienses, et les mauvaises langues répéteraient bien la cause de leur silence. Catherine était jolie à faire naître l'envie. Comme ces jalouses, Pierrille se taisait. Il paraissait tout triste; son visage était pâle et contracté. Le jeune homme ne parlait point, il ne mangeait guère et ne buvait pas davantage. A coup sûr, il avait du souci, et Catherine, qui n'y avait pas pris garde d'abord, s'en aperçut cependant bien à la fin, et cela lui coupa bientôt sa gaieté.

Elle trouva, dès ce moment, que le souper durait et désira qu'il fût fini. Dès qu'on se fut levé de table, elle s'approcha de Pierrille et lui demanda pourquoi il baissait ainsi la tête, sans rien dire, et demeurait tout absorbé. Pierrille la regarda d'un œil affligé.

— Il y a trop de monde, Catherine, pour que je te

parle, dit-il; ces choses-là, je ne veux pas qu'un autre les entende.

— Que vas-tu donc me dire? demanda-t-elle.

-- C'est une affaire à nous.

— Je veux la connaître.

— Eh! je veux bien tout te dire; mais à toi seule.

— Tout à l'heure nous sortirons ensemble, Pierrille, et tu me parleras.

— A tout à l'heure donc, fit le jeune homme.

Catherine était intriguée, et, comme elle n'avait pas moins de curiosité que les autres femmes, il fallait à tout prix qu'elle sût ce que Pierrille pensait.

— *Mon père*, dit-elle à Pascal en s'approchant de lui, regarde donc Pierrille, et vois comme il a l'air triste...

— Je l'aperçois, dit le laboureur, et c'est vrai que le garçon paraît soucieux. Sais-tu ce qu'il a?

— Je le lui ai demandé et il ne me l'a point dit. C'est un secret, à ce qu'il paraît?

— Tiens, tiens, tiens! fit le bonhomme, il a donc des secrets pour toi?

— Et pourquoi n'en aurait-il pas? demanda Catherine en regardant son oncle qui souriait avec finesse.

Pascal réfléchit, se gratta le front, et répondit :

— C'est vrai, au fait! Pourquoi n'en aurait-il pas?

— Donc il en a, continua-t-elle, et je les veux savoir...

— Tâche de le faire parler. C'est ton lot, ma fille.

— Dans une demi-heure je saurai tout. Il osera peut-être parler, si tout ce monde n'est plus là.

— Est-ce que tu veux renvoyer les invités, toi ?

— Pourquoi faire? Je vais sortir avec Pierrille.

— Va !

Elle dit tout bas quelques mots au jeune homme, et, sans qu'on s'en aperçût, ils s'éloignèrent un moment.

XVII

— Voyons, dit Catherine, quand ils furent assez loin de la maison pour qu'il n'y eût point *d'écouteur* dans les environs, pourquoi es-tu triste, Pierrille, et que restes-tu là à réfléchir comme un homme qui a de la peine ?

— Aussi bien, Catherine, dit-il, c'est que j'ai de la peine!

— T'ai-je donc fâché, dis ?

— Pas du tout, Catherine. Ni toi ni personne. On ne m'a rien fait. Je n'étais même pas soucieux comme cela avant le souper, et ce n'est que depuis...

— En vérité, Pierrille, je ne te comprends point. Qu'est-il donc arrivé pendant le souper?

— Rien.

— Alors, pourquoi ce silence?... pourquoi?...

— Tiens, Catherine, tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas comprendre...

— Eh bien! Pierrille, je te remercie. Comment, je ne peux pas comprendre ce qui te fait de la peine à toi, je ne peux pas savoir ce qui te rend triste? Tu dois me cacher ce que tu penses, comme si je ne t'aimais point?

— Ah çà! tu m'aimes donc, Catherine?

— Cette demande!... Est-ce qu'il y en a un autre que j'aime comme toi?

— Bien vrai?

— Tu le sais bien.

— Oui, je le sais; mais je veux que tu me le dises. C'est que je t'aime tant, vois-tu, que je veux que tu m'aimes. C'est un besoin, vrai. Si ton amitié me manquait, je mourrais.

— Pierrille!...

— Je *parle du cœur*, Catherine. Ce que je dis, c'est la vérité. Je t'aime autant que ma mère, et tu sais si je l'aime! Pour que je sois content de ma journée, il faut que je t'aie vue. Mais ce n'est pas assez, je rêve de toi. Je voudrais ne jamais te quitter!

— Mais, Pierrille, je le voudrais aussi. Tu es mon frère et mon ami. Je suis tout heureuse lorsque je te vois, et j'ai souvent envie de pleurer lorsque tu me quittes.

— Bonne Catherine! si tu savais comme tu me fais du bien!

— Tant mieux. Or, pourquoi te mettre comme cela des idées de séparation en tête?

— Pourquoi? dit Pierrille, pourquoi?... Tiens, voilà où tu ne vas plus me comprendre, Catherine! Pourquoi? C'est qu'il faudra peut-être nous séparer... un jour... je ne sais quand... peut-être demain...

— Demain?...

— Non... mais plus tard... Ah! Catherine, je deviens fou en y pensant... j'ai mal... j'ai la fièvre...

— Pierrille!

— Comprends-tu ce que je veux te dire, Catherine?

— Non!... je ne comprends pas...

— Tu le vois bien... J'en étais sûr, va!... Après tout, tu ne peux pas me comprendre. Ecoute-moi : As-tu entendu ce que tout le monde te disait, à cette fête?

— Oui, j'ai entendu. Que me disait-on?

— On te demandait... Écoute-moi bien, Catherine, on te demandait si tu songeais... si tu voulais te marier... on te parlait de fiançailles, et de dot, et de je ne sais quoi, et tu riais!

— Sans doute, Pierrille. Est-ce que je pense à me marier, moi?

— Oui, bien, tu pourrais y penser! tu as tes seize ans. Tu n'es pas laide. Il y a Peyrounil, il y a Placial, il y a Germain qui sont à marier... Tu pourrais bien songer à t'établir; j'y songe bien, moi!

— Toi, Pierrille?

— Et pourquoi pas?

Catherine le regarda un moment d'un air étonné, puis elle dit, hochant la tête :

— C'est vrai!

Un moment après, elle demanda :

— *Contre qui* te marieras-tu ?

— Moi ?

— Toi.

— Est-ce que je le sais?

— Tu ne le sais point ?

— Par ma foi, non. Je n'ai pas d'amoureuse, moi! Mais si je me marie... eh bien! je prendrai la pre mière venue, fût-elle laide comme Madeleine... Après tout, s'écria-t-il, je ne me marierai pas!

— Pierrille! Pierrille! s'écria la jeune fille en essayant de le calmer; mais qu'as-tu donc?... Tu pleures... Ah! je vois bien que je t'ai fait de la peine!

— Toi ?

— Oui, moi. Comment? Je n'en sais rien, par exemple; mais tu *m'en veux,* c'est sûr. Qu'est-ce que je t'ai fait, Pierrille?... Tu parles de nous quitter, de t'établir... Tu ne m'aimes plus, je parie!

— Je ne t'aime plus, petite Catherine? Ah! que dis-tu là? Je ne t'aime plus. Mais regarde-moi donc : je pleure, c'est parce que j'ai eu un moment l'idée que tu voulais te marier, toi... je suis malheureux, c'est parce que je te voyais déjà loin de moi, au bras d'un autre... avec un autre nom...

— Tais-toi, Pierrille! s'écria-t-elle. Tu me crois

donc bien méchante d'avoir eu cette idée, parce que quelques farauds m'ont parlé mariage? Je ne veux pas te quitter, Pierrille ; tu es mon frère, et je resterai avec toi toujours!

— Toujours? Ah! çà mais, Catherine, tu n'aurais donc pas crainte de te marier avec moi?

— Est-ce que je voudrais, s'écria Catherine, me marier avec un autre?

XVIII

Il fut heureux, Pierrille, à ces paroles. Il ressentit comme un coup dans la poitrine, et quoiqu'il fût un homme brave et décidé, voilà qu'il se mit à pleurer comme un enfant, mais avec cela il riait et il avait de la joie plein le cœur. La petite s'en aperçut et fut contente, à son tour, de voir que le jeune homme l'aimait.

Ils rentrèrent ensemble dans la maison et cela justement comme on les cherchait pour partir allumer le feu de la Saint-Jean. Une fois qu'on les eut retrouvés, on sortit en foule sur la terrasse de Ratevoul où Mathurin avait amoncelé un grand tas de genévrier et de fougères sèches, puis tout le monde se mit en rond, et un des assistants dit à Catherine en chantant :

Gentillo domoisello, etc.
Gentille demoiselle,
T'as les seize ans passés;
Le temps du mariage
Est venu maintenant,
Choisis dans les garçons,
Choisis ton mari,
Choisis ton mari.

Puis il prit la jeune fille par la main et lui dit, en la mettant en face de chacun des jeunes hommes qui entouraient le feu :

— Est-ce celui-là? ne le prends-tu point pour ton époux? faut-il continuer encore? Celui-ci te plaît-il?

La jeune fille ainsi interrogée ne doit pas répondre, jusqu'à ce que son cœur lui ait dicté la réponse, et jusqu'alors Catherine n'avait point parlé.

— Celui-là n'est-il pas assez beau? continua le jeune homme qui faisait l'office de demandeur.

Catherine resta muette.

— Et celui-là?

Elle ne répondit pas.

— En voici un, je parie, qui fera ton affaire?

C'était un petit bossu, laid, sot et fat.

La jeune fille se mordit les lèvres pour ne pas rire.

On passa.

— Cette fois, c'est lui, n'est-ce pas? dit le demandeur, en mettant Catherine en face de Pierrille, qui devint tout pâle.

— C'est lui, dit-elle simplement, et aussitôt ce fut un grand hurrah de saluts en l'honneur des deux jeunes gens, que la coutume appelle dès lors *fiancés de cœur*.

Puis le demandeur se mit ensuite à chanter, sur le rhythme habituel :

C'est Pierrillou qu'est choisi,
Choisi pour le mari de Catherine ;
C'est Pierrillou et Catherine,
Qui sont fiancés de cœur,
Fiancés de cœur pour toujours !

Et Mathurin apporta alors deux torches de résine, les remit à Pierrille, qui en offrit une à Catherine.

— Au feu ! au feu, au feu de la Saint-Jean ! cria la foule.

Les deux jeunes gens, se tenant par la main, s'avancèrent vers le tas de fougères et y jetèrent en même temps leurs torches allumées.

Si les *fiancés de cœur* sont *unis par Dieu*, dit-on, le *feu prend bien*, sinon, non — comme parlent les livres de loi.

Le feu prit subitement et la flamme tourbillonna comme une grande langue de feu.

— Ils sont promis ! promis ! cria la foule.

Et aussitôt une ronde se forma autour du feu qui grossissait et jetait, par la campagne, une grande clarté fantastique. Deux ou trois joueurs de musette, que le père Lorin avait conviés, enflèrent leurs instruments et tout en chantant, jeunes garçons, jeunes

filles, se mirent à danser, pendant qu'au loin de place en place, apparaissaient tout à coup de grandes lueurs qui donnaient aux champs un aspect étrange.

XIX

C'est après la Saint-Jean que se fait la moisson. On part de bonne heure le matin, la serpe à la main, la chanson aux lèvres. Tous les gens de la ferme sont réunis et prêts à la besogne, Le curé ouvre le cortége : il marche le plus vite qu'il peut, en tête des moissonneurs dispos, qui hâtent le pas

Toute la troupe chante et rit ; elle est joyeuse, et garçons et filles marchant deux à deux se lutinent avec malice, comme tourtereaux au printemps. Le trajet est quelquefois long ; on change de chansons plusieurs fois, et de compagnon aussi. Les coquettes vont de l'un à l'autre, et prennent plaisir à faire endiabler leurs galants. Une fois arrivés, les moissonneurs se groupent. Le plus vieux de tous s'avance vers le champ de blé et coupe une poignée d'épis avec sa faucille, qui semble toute neuve tant elle est brillante. Puis il présente ces épis au curé, qui les prend, les bénit et les égrène lentement dans ses mains.

Tout le monde a mis genoux en terre : le prêtre seul est debout élevant au-dessus de sa tête les grains de blé qu'il a recueillis. On chante alors quelque

saint cantique, où les douces voix des jeunes filles se mêlent avec ferveur aux mâles accents des jeunes hommes et aux refrains chevrotants des vieillards, puis, lorsque le chant a cessé, le prêtre dit :

— Bénie soit la maison que Dieu nous a donnée! bénie la chaleur divine qui a fait mûrir les épis, béni, l'œil tutélaire qui a veillé sur nos campagnes.

Ensuite élevant la voix :

— Aux pauvres les épis tombés, dit-il, ne ramassez point les glanes qui sont le bien du malheureux; aux oiseaux du ciel quelques grains épars, et la paix à toute créature. Respectez les nids cachés dans les blés, et les grillons qui sont les hôtes du foyer!

Et toutes les voix alors répondent :

— *Amen !*

Et le curé jette aux vents la poignée de blé qu'il a dans la main, car c'est la part de l'oiseau, et l'on voit les alouettes battre des ailes en criant après ces grains qu'elles saisissent et becquètent au vol.

— Dieu bénit le travail, ajoute le prêtre. Le travail est divin, et, gagné à la sueur du front, le pain est meilleur. Travaillez gens de la moisson.

Et tous se relevent, car la bénédiction est donnée. Le prêtre se retire et chacun le salue, puis comme le soleil se dégage à peine des dernières brumes du matin la moisson, la chère moisson commence avec les chants des travailleurs.

Le lendemain de la fête de la Saint-Jean et du

souper en l'honneur de Catherine, le père Pascal convoqua ses gens, gagés ou loués, pour le lundi suivant afin de moissonner. Le lundi venu, il se trouva, rassemblées à Ratevoul à peu près vingt personnes parmi lesquelles les Terrade père, mère, fils, et Pierrille, car les blés de Costo-Rasto n'étaient point mûrs, et, chacun s'entr'aide. Il faisait un temps superbe, et le père Lorin rayonnait de joie. C'est toujours une crainte pour le laboureur que d'avoir mauvais temps à cette époque, et le contentement arrive si le soleil vient pendant les jours de récolte.

On n'avait pas enlevé, dans la cour la table du souper de la Saint-Jean. Une pleine terrine de soupe aux choux, embaumant les narines, fumait au milieu, entourée d'une dizaine de brocs de piquette.

On lui fit honneur, Pierrille tout le premier, parce qu'il était joliment en santé depuis que sa Catherine l'avait déclaré à son gré. Il s'était mis à côté d'elle et lui parlait de toutes choses qui ne pouvaient intéresser que lui ou elle. Certes ils n'écoutaient pas les propos qui circulaient par la table, et ne semaient point leurs paroles.

Les amoureux sont des avares : ils gardent pour eux leurs trésors.

Au reste, on les laissait bien causer tout à leur aise ; on savait qu'ils étaient *amiteux*, comme disent les Berrichons. Malgré tout il fallait que Catherine fît attention à ses convives, et quelquefois Pascal l'appe-

lait pour servir quelque moissonneur qui demandait à boire, et alors ils continuaient avec les yeux la conversation interrompue. A coup sûr ils se comprenaient tout aussi bien.

Le repas achevé, on se leva vivement. M. le curé arrivait. On alla à lui, Pascal et Catherine d'abord, puis Catherine, que Pierrille suivit à distance.

— Bonjour monsieur le curé.

— Bonjour, mes enfants, dit le vieux pasteur ; vous voilà tous sur pied. A la bonne heure! Bonjour Pascal... C'est toi, petite Catherine? toujours visage rose! œil éveillé, fraîche mine, santé du bon Dieu!

— N'est-ce pas Pierrillou qui est là? ajouta-t-il en clignant des yeux, car il ne voyait pas très-bien.

— C'est en effet moi, dit le jeune homme en s'avançant, — pour vous servir, monsieur le curé.

— Merci, mon garçon. Tu vas toujours bien? Cela se voit du reste. Tu viendras dimanche au presbytère, après vêpres ; j'ai le livre que je t'avais promis, et je te le donnerai.

Le jeune homme remercia le prêtre, et comme Catherine lui demandait tout bas :

— Quel est ce livre que M. le curé t'a promis?

— Une *histoire*, Catherine ; nous la lirons ensemble, tous les soirs.

La moisson fut joyeuse et belle, tout illuminée de soleil. Le ciel était bleu, sans nuage, et les hirondelles y volaient avec les alouettes, qui s'échappaient des

grands blés en s'élançant en rond dans les airs avec leur *lire lire* continuel. On voyait, au milieu des champs jaunis, les moissonneurs courbés, faisant leurs gerbes, tous chantant quelque refrain du village.

Et le blé tombait sous la faucille, s'amoncelant sur la terre rasée : parmi les épis apparaissaient, comme des escarboucles ou des saphirs dans un écrin d'or, des coquelicots brillants ou de simples bluets, dont les coquettes se faisaient une couronne.

Quelquefois les blés, en tombant, découvraient, encore occupé entre deux sillons, quelque frêle nid d'oiseaux trop petits pour prendre leur volée, des brins de chaume, de légers flocons et, au milieu de ces débris merveilleusement arrangés, toute une famille couverte à peine de duvet ou de plumes naissantes, et qui, transie, s'éparpillait avec des petits cris plaintifs dans les blés encore respectés, où la faucille infatigable allait bientôt les surprendre.

Il se trouva un de ces nids dans le sillon de Pierrille; il le ramassa doucement : les petits oiseaux étaient trop jeunes pour s'enfuir; il les porta à Catherine.

Les pauvres petits levaient la tête hors du nid et ouvraient, en remuant leur cou rose, un grand bec qui criait famine.

Elle alla cueillir quelques figues et se mit à les leur donner.

Puis, quand elle les eut gardés un moment :

— Il faut les rendre à la mère, dit-elle, tiens.

Pierrille prit le nid en souriant et le porta dans un sillon écarté et déjà moissonné, où les *vieux*, qui suivaient leurs petits en volant, les allèrent trouver avec des cris de joie.

Tout le monde travaillait avec courage, et chacun à mesure que le soir venait, comptait avec orgueil les gerbes amassées dans sa journée ! Pierrille était le roi de la moisson. Il avait le don du travail facile et ses tas de blés s'amoncelaient les uns après les autres derrière lui. Bras nus, le front en sueur, le visage animé, il était vraiment beau dans le travail, avec ses cheveux épars, son œil vif, tenant sa gerbe d'une main et sa faucille de l'autre. Le père Lorin le regardait, plein d'admiration. Il aimait ce jeune homme intelligent, actif, et le suivant de l'œil comme l'artiste regarde, dans une rue, passer quelque type de beauté, et de réelle grandeur :

— Savez-vous, dit-il au vieux Terrade, que votre *laboureur* est le plus rude travailleur du pays?

— Je le sais, fit le fermier, il n'y a pas le pareil de Pierrillou à dix lieues à la ronde.

— C'est vrai.

— Il vous fait d'affilée une corvée qui prendrait *des temps* à d'autres. C'est un vrai homme, foi de bon Dieu! Mais vous le savez bien vous-même, père Pascal, et du jour où il s'établira, celui-là, je vous réponds qu'il aura une maison bien montée. Je voudrais avoir une fille.

— Il serait son mari? fit Pascal en souriant.

— Si celà se pouvait, oui... il sera bien le mari de votre Catherine...non?

— Je ne dis pas, fit le laboureur en hochant la tête, car les meilleurs des paysans aiment encore les ambâges.

Cette conversation de Terrade avec Pascal fut cause que le soir celui-ci prit à part Pierrille, et lui dit :

— Mon garçon, tu as tes dix-huit ans passés, tu te fais un homme, il me semble que tu es assez grand pour parler. Ainsi réponds-moi le cœur sur la main, et sans crainte, vu que je sais de quoi il en retourne, et m'est avis que je ne cherche point à trop t'en imposer : Tu aimes la Catherine, n'est-il pas vrai?

— Oui, père Lorin, dit le jeune homme franchement.

— Très-bien, c'est répondu. Alors si tu aimes la Catherine, tu veux l'épouser? Mais tu sais qu'on ne se marie point ainsi, comme des enfants, sans réfléchir. Tu n'es point riche, Pierrille, et je n'ai guère d'argent à donner à la petite. Vous ne feriez pas un brillant mariage. Il faut penser à tout. Je pourrais bien vous garder à Ratevoul, mais, à votre âge, on aime l'indépendance. Vieillesse et jeunesse ne vont point ensemble ; je vois les choses de loin. Il faudrait que vous ayez une maison à vous, mais, pour cela il y a l'argent qui manque. Il faut songer, non-seulement à vous, mais aux enfants à venir. Pourquoi t'étonnes-

tu? C'est ce que chacun doit compter. D'ailleurs, mon garçon, il est une autre question encore, tu n'as point satisfait à la conscription, et quoique fils de veuve, il se pourrait (pardonne-moi; mais réfléchis à ton bien), il se pourrait que des circonstances..... Mon ami, tout est possible.

— Mon Dieu! voulez-vous parler de la mort de ma mère?

— Moi! non, mon garçon, non certes, mais.... ta mère.... elle n'est point vieille, vois-tu, elle pourrait se remarier...

— Ma mère, c'est impossible!

— Il faut songer à tout, Pierrille, il faut attendre que tu aies satisfait à la loi. Catherine sera ta femme, je te le promets, parce que je sais qu'elle t'aime. Tu as deux ans encore à passer jusqu'à la conscription. Pendant ces deux ans amasse de l'argent, et demande aux Terrade des gages en proportion de ta besogne. Voyons, garçon, je ne peux pas mieux te dire, deux ans sont bien vite passés. Eh! bien?...

— J'attendrai, père Pascal, dit Pierrille.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I

Toutes les journées n'amènent point un incident marquant dans la vie, et c'est surtout pour les gens de la campagne que des mois entiers se succèdent sans événements, comme le ruisseau roule son onde, d'une manière uniforme.

Cette uniformité, c'est le bonheur après tout, et ceux qui sont assez bien doués pour n'en point concevoir d'ennui sont gens enviables, car ils savent se borner et c'est là la science suprême. Ils vivent d'une vie peu accidentée, non point facile cependant, car elle a comme toute autre ses luttes et ses fatigues, mais réglée, calme et comme dessinée

par avance. Le lendemain ressemble à la veille et la veille aux jours précédents. C'est toujours le travail, la lutte sans gloire, mais non sans récompense, le labeur incessant, opiniâtre, mais sans plainte : il est peu de laboureurs qui se veulent rébeller contre la destinée. Les villes seules enfantent les *déclassés*, ces impuissants et ces inutiles, et jusqu'à cette heure la terrible plaie n'a point gagné la campagne ; ou du moins s'il y naît un mécontement, celui-là prend un beau jour son bâton de voyage, tire ses grègues et va porter ailleurs ses espérances souvent trop vaines et ses dégoûts.

Heureux les amis de l'ombre, heureux ceux qui n'ont point d'histoire, qui naissent, vivent et meurent sans bruit ne sachant ce que c'est que la renommée et qui trouvent l'oubli sans même s'être donné la peine de le chercher.

O fortunatos nimium, disait le divin Virgile. O trop heureux les laboureurs ! mais savent-ils les biens qu'ils possèdent ?

Non, à coup sûr, le paysan ne sait pas le prix de l'ombre et du silence, pas plus qu'il ne comprend toute la poésie du ciel, des bois, des prés, des eaux qui l'environnent. Il ne jouit point de sa retraite et de sa paix profonde, il vit indifférent (tant il est vrai que le bonheur est bien loin de tous) ; il ressemble à un homme qui ne saurait pas le prix d'un diamant et qui passerait à côté sans le ramasser. Le bon-

heur peut il donc naître seulement du choc de la vie et pour ainsi dire des malheurs, comme l'éclair ne peut jaillir que du choc de deux nuages? ou bien est-ce que le bonheur parfait ne peut pas exister?

Pierrille allait avoir vingt ans. Il voyait les jours, les mois se succéder et le temps approcher où Catherine serait sa femme. Il venait toujours à Ratevoul, comme par le passé, et chaque fois avec un contentement nouveau. Les Lorin le traitaient déjà comme un membre de la famille, et le recevaient à bras ouverts, car il apportait à la ferme l'entrain et la bonne humeur.

Catherine et lui s'aimaient plus que jamais, et c'était une fête pour les deux jeunes gens de se voir et de causer ensemble.

Qu'il eût été charmant d'écouter dans les causeries où leurs âmes candides s'épanouissaient dans toute leur fraîcheur!

Ils faisaient ainsi beaucoup de rêves, se laissant doucement bercer par l'espérance, cette fée des vingt ans.

— Sais-tu bien, disait Catherine, que voilà l'été qui finit. Pour l'an prochain, tu seras libre, et nous nous marierons à Pâques, Ce sera gentil notre noce et on y dansera, comme à celle du grand Nillou et de Marianette, n'est-ce pas? Voyons, combien serons-nous, Pierrille?

Et elle comptait sur ses doigts, pendant que le jeune homme disait:

— Il n'y aurait personne et l'on ne danserait point

que cela me serait bien égal, parce que la fête m'importe peu, pourvu que je sois ton mari !

— Ah! disait-elle, crois-tu que c'est la danse qui me tente ? Pauvre Dieu, je ne m'en soucie guère, seulement, je veux bien que nos invités s'amusent et se souviennent de ce jour-là.

— Aussi bien tu as raison Catherine, et je pense aussi à notre monde, mais il y a bien tantôt huit grands mois à attendre, et nous avons le temps d'arranger tout cela.

— Oui, mais je prends plaisir à le faire d'avance, il me semble alors que le temps est passé et que tout cela va se faire demain.

— Bonne Catherine !

— Ah! oui, va, Pierrille, je serai bonne et aimante pour toi, car tu es un brave cœur, bien dévoué. Nous n'aurons rien à envier aux plus riches et nous ferons un ménage modèle. Notre ménage ! notre ménage, Pierrille, entends-tu ?

— Mais, Catherine, sais-tu que j'ai déjà de l'argent de côté, et que le pécule grossit?

— Tant mieux, je sais bien qu'il ne faut pas tout faire pour de l'argent, mais ce qui met du bien-être dans une maison doit être sacré, et nous en aurons soin. Je suis un peu femme d'ordre.

— Je le sais pardieu bien.

— Et que rien ne traîne, et que rien ne souffre à Ratevoul.

— Tu ne te flattes pas, Catherine, et c'est la vérité. Tiens, je crois qu j'ai joliment bien fait de t'aimer depuis si longtemps, car je ne pourrais trouver, dans tout le pays, un parti plus *conséquent* que toi.

— Ma foi, disait alors la petite en riant, est-ce que vous vous mariez par intérêt, *monsieur* Pierrille?

Et lui, riant à son tour, et l'embrassant au front, se contentait de lui dire, en la menaçant du doigt :

— Tu es une méchante!

II

Le mois d'août touchait à sa fin. — Les champs de blé étaient devenus ce qu'on appelle des *ratoubles*, c'est-à-dire des terrains moissonnés, où les grillons chantaient leur chanson stridente, où se cachaient les perdreaux et les cailles. L'herbe des prés, déjà fauchée, était redevenue haute et vivace, toute parsemée de fleurs et remplie de sauterelles.

On s'occupait, dans les granges, à *dépiquer* le blé et à le *vanner*, car, les vignes étaient chargées et promettaient une vendange abondante et prochaine.

Si vous aviez pu entrer, un soir de ces journées-là, à Ratevoul, vous eussiez vu, assis sur un tas de paille et adossé contre la muraille, se réchauffant au soleil couchant, le père Pascal, les bras croisés, regardant

avec cette espèce de calme nonchalant propre aux campagnards; Mathurin, son *valet*, et trois autres ouvriers gagés battant avec de longs fléaux une large couche de blé étendu sur le sol.

Il pouvait être six heures et le temps était chaud.

— Nous n'aurons pas de vent pour demain, dit le père Pascal, et les femmes ne pourront point vanner.

— Croyez-vous ? dit un des ouvriers.

— Dame! le temps me paraît pour longtemps calme... Il faudra dépiquer tout le blé avant de commencer le vannage, et d'ici à ce que tout soit fini peut-être que le bon vent sera venu.

— Alors, dit Mathurin, il est inutile que la Moriano et ses filles viennent demain ?

— Ma foi, oui, je le crois, fit Pascal. Tu pourras le leur dire ce soir.

— Je le dirai.

— Ah ! çà, demanda un des dépiqueurs, savez-vous que la vigne est superbe, à Ratevoul ? Celle des Granges n'en approche pas, et n'est surtout pas aussi hâtive.

— Oui, oui, fit Lorin avec le contentement du propriétaire dont on vante le bien, la pièce du Cadet me donnera comme six barriques de vin et autant de piquette.

— C'est ça un terrain ! fit le paysan.

Le père Pascal passait pour fort riche, car sa terre

était d'excellent rapport et assez étendue; mais, après tout, il n'était guère plus avancé, pécuniairement parlant, que les autres laboureurs. Cependant il n'était pas fâché qu'on lui attribuât plus qu'il n'avait, non point par sotte gloriole, mais parce que, par malheur, la renommée dorée n'est pas chose inutile.

Aussi, tout sensé qu'il fût, ne put-il s'empêcher de prêter l'oreille avec complaisance aux propos du dépiqueur, qui se mit à louanger, mètre par mètre, tout le terrain de Ratevoul.

L'arrivée de Catherine interrompit le parleur. La jeune fille portait pour les lapins de l'étable un panier rempli de feuilles. Elle vint à son oncle et le prit par le bras, puis s'adressant aux travailleurs :

— Eh! dit-elle, c'est l'heure du repas!

— Bien, demoiselle.

Ils eurent bientôt rentré le blé et remis leur veste: Les voilà suivant la jeune fille et le laboureur, qui s'appuyait fièrement sur le bras de sa nièce.

Le couvert était mis dans la cuisine.

— Arrivez donc! dit la Catissou. Tout sera brûlé, c'est sûr.

— Alors, fit Pascal, nous nous en prendrons à nous-mêmes et non à la cuisinière.

On se mit à table.

Chacun mangea de grand appétit, comme gens dont le grand air a creusé l'estomac, et tout fut trouvé excellent, parce que la faim n'est point difficile.

Après le repas, Pascal dit à Mathurin qu'il lui fallait visiter un plant de potirons au milieu des bois de châtaigniers, à vingt minutes de la ferme.

— Viens avec moi, dit le fermier.

Pascal et son valet partirent.

Il y avait à peu près dix minutes qu'ils s'étaient éloignés, lorsque Caressant se mit à japper dans la cour.

— Qui donc vient là ? dit la Catissou.

Catherine se mit à la fenêtre. Elle vit un homme vêtu d'une blouse à collet rouge et portant en banboulière une sorte de portefeuille en cuir.

— C'est Jean Niçard, dit-elle.

— Niçard ! Et que vient-il faire ici ?

III

Jean Niçard était le facteur de Saint-Alvère.

Il écarta du pied Caressant, qui sautait après lui, puis se baissa et passa la main sur le chien qui se coucha en agitant sa queue et en regardant le facteur avec ses bons gros yeux.

— Vous voilà donc par ici, Niçard ? dit Catherine de la fenêtre.

Niçard se releva vivement, et mit son chapeau de feutre à la main.

— Oui, mademoiselle, dit-il, et je vous apporte une lettre.

— Pour nous?... une lettre? fit Catherine. Ah! mon Dieu!

Et elle sortit aussitôt de la maison en accourant vers le facteur.

— Une lettre! Donnez! donnez!

Elle prit vivement la lettre, et regardant l'écriture avec avidité :

— Qui donc peut nous écrire? fit la Catissou en accourant à son tour; qui donc, Jésus?...

Et la voix de la pauvre femme était tout émue.

— Regardez donc, ma mère: c'est peut-être *lui!*... dit Catherine; regardez donc l'écriture...

— Ah! ma pauvre fille, tu sais bien que je ne sais pas lire, moi!

— Si je savais comment il écrit! dit la jeune fille.

— Vous ne pouvez donc pas décacheter la lettre? dit Niçard en riant.

— Elle est adressée à *mon père*.

— Oui, oui, dit la Catissou; attendons, mon enfant, Si ce n'était pas *lui!* Merci, Niçard... merci.

— Ah! ma mère, voyez-vous, dit Catherine, je suis sûre que cette lettre est de Placide!

— Tu me rends folle, toi. Si tu te trompais?... Je n'en puis plus. J'ai les jambes coupées. Et Pascal qui ne revient pas!

— Il est *aux piniers*, fit Catherine. J'y vais!

— Tu perds la tête! Reste, reste donc! Catherine!... Ah! bien oui, dit la bonne femme, pendant que sa nièce prenait sa course comme une affolée.

Et, tout émue, elle se laissa tomber, affaissée, sur un escabeau.

IV

Catherine courait à perdre haleine dans le petit sentier qui conduit aux bois, encaissé dans un double talus planté de chênes d'un côté et de néfliers et de cormiers de l'autre. Il faisait déjà presque nuit; mais ce n'était pas une peureuse et d'ailleurs elle n'avait pas le temps de craindre. Elle ne touchait pour ainsi dire pas la terre, tant elle se hâtait, et son cœur battait à se rompre.

Elle s'arrêta, au bout d'un moment, toute essouflée, et s'appuya contre un arbre. Elle ne pouvait plus respirer.

— Mon Dieu, pensa-t-elle alors, mais si cette lettre n'était point de Placide?

Elle la tenait dans sa main. Elle la regarda, à l'espèce de lueur que le crépuscule contenait encore, comme un reflet du jour.

L'écriture en était grosse, un peu tremblée et comme celle d'une main peu exercée.

— Oh! si je pouvais lire! dit Catherine. C'est que j'ai peur de faire du mal à mon père Lorin... Si je me trompais! Mais non, non, ajouta-t-elle, cette lettre est de mon frère. Je ne sais pas pourquoi, mais j'en suis sûre!

Elle entendit alors, à quelques pas de là, un bruit de voix et elle distingua celle de son oncle. Elle s'avança et vit devant elle, un peu dans l'ombre, trois personnes qui s'avançaient en causant.

— Mon père! cria-t-elle.

— Tiens, lui répondit Pascal, tu es là! Que diable y fais-tu?

Elle s'avança, et Pascal, alors, la prenant par la main, lui dit en la présentant à un grand jeune homme, dont elle n'aperçut, dans l'obscurité, que la carrure athlétique et la haute taille:

— Reconnais-tu ce monsieur-là?

— Ma foi, non, dit-elle.

— Ah! ah! fit le jeune homme, vous aviez meilleure mémoire que cela autrefois, demoiselle!

Catherine tressaillit et fit un pas en arrière.

— Jeantoux! dit-elle.

— Oui, dit Pascal, c'est Jeantoux... Donne-lui la main, va. Il revient à Saint-Alvère, à ce qu'il paraît, et *calmé*. (Le laboureur appuya sur ce mot.)

Catherine tendit à Jeantoux sa main, et le jeune homme la prit en la serrant assez fortement, croyant peut-être l'effleurer à peine.

Elle ne put retenir un petit cri.

— Qu'as-tu donc? dit Pascal.

— Vous ai-je fait mal, demoiselle?

— Non... ce n'est rien... Pardon, monsieur Jeantoux... Mon père, dit-elle à Pascal, Niçard vous apporte une lettre... à l'instant... et c'est pour cela...

— Une lettre pour nous? fit Pascal.

— Une lettre de Placide, peut-être.

Le laboureur poussa un cri étouffé et s'arrêta net.

— Comment dis-tu? balbutia-t-il.

— Je dis, père, que c'est peut-être une lettre de Placide.

— Mon Dieu! qui peut te faire penser cela? Où est cette lettre?

— Je l'ai là... Mais il fait nuit. Viens... viens.

Elle le prit par la main et l'entraîna.

— Est-ce que c'est indiscret, demanda Jeantoux, de vous accompagner jusqu'à Ratevoux?...

— Non pas, répondit Pascal. Et il répéta avec joie : Une lettre de Placide!...

V

Ils trouvèrent Pierrille assis aux côtés de la Catissou. Quand les nouveaux venus arrivèrent, il se leva,

courut embrasser Catherine et serrer la main au vieux Lorin.

Celui-ci lui montra alors Jeantoux, qui se tenait droit, un peu raide et sans remuer, derrière lui; puis il lui dit simplement :

— Voilà Jeantoux revenu, mon garçon.

Pierrille poussa un cri de surprise, et la mère Lorin ne put s'empêcher de reculer.

Jeantoux avait ôté son chapeau. Il salua la fermière et Pierrille.

— Bonjour, lui dit alors celui-ci. Tu vois, j'ai grandi, j'ai travaillé.

Et il lui tendit une main franchement ouverte.

— Sans rancune, Jeantoux.

— Sans rancune, dit l'autre.

Catherine les suivait tous les deux de l'œil. Quand elle les vit se traiter ainsi, elle ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement. Alors elle s'assit, et montrant la lettre qu'avait apportée Niçard :

— Faut-il lire? demanda-t-elle.

— Lis! s'écrièrent à la fois les Lorin et Pierrille.

Elle s'approcha de la chandelle, prit la lettre, hésita un moment, puis en rompit brusquement le cachet et chercha avidement la signature. Alors elle pâlit, et se laissa tomber sur sa chaise.

— Ce n'est pas lui? dirent-ils.

Elle murmura d'une voix faible :

— C'est lui!

Trois cris de joie éclatèrent en même temps, trois cris d'ivresse et de bonheur. La bonne Catissou se jeta dans les bras de Pascal et Pierrille s'élança vers Catherine, qui se remettait peu à peu de son émotion. Tous étaient pâles, émus, tremblants, ils pleuraient, ils riaient, ils souffraient, et ils étaient heureux.

Jeantoux suivait cette scène d'un œil à peu près indifférent, et dans tout cela ne voyait qu'une chose : le pur et beau visage de Catherine, sur lequel tombait la lumière, et qui semblait rayonner dans l'ombre. Il avait quitté une enfant, et il retrouvait une femme, une jeune fille, grande et belle, dont la voix l'avait troublé tout d'abord, et dont les traits lui causaient une impression étrange, à peu près analogue à une sorte de frisson qui lui avait couru sur le corps au contact de la main douce et petite de Catherine. Aussi ne fixait-il son regard que sur elle, peu soucieux de ce qui se passait autour de lui.

— Lis ! avait dit Catherine à Pierrille... et elle lui tendit la lettre, qui tremblait dans sa main.

Pierrille prit la lettre, et d'une voix haute il lut non sans émotion :

« Marseille, 24 août 184...

» Je vous ai écrit dans ces derniers temps plusieurs
» lettres, datées d'Afrique, mais vous ne les avez
» probablement pas reçues, car vous n'y avez donné
» aucune réponse. Celle-ci puisse-t-elle vous parve-

» nir! Elle vous dira que, lassé enfin des campagnes » et des coups de sabre, j'ai pris mon congé et je re- » tourne au pays pour faire le *pendant* du *Soldat la-* » *boureur*.

» Me voilà en route et je suivrai à deux jours de » distance la présente, qui vous trouvera, je l'espère, » en bonne santé.

» A mesure que j'approche, j'ai peur, croyez-vous, » de ne point vous retrouver tous... Il y a si long- » temps que je n'ai eu de nouvelles du pays!

» Enfin, préparez-vous à recevoir à Ratevoul un » *brigadier* de chasseurs d'Afrique, et toi, tante Lo- » rin, à te promener dans Saint-Alvère avec un che- » valier de la Légion d'honneur!

» Et ma petite Catissou, comme elle doit être » grande!

» A bientôt!

» Votre neveu,

» Placide Lorin. »

— Ah! le garnement, s'écria Pascal en pleurant de joie. Lui, lui, ici!... brigadier!... Ah! Dieu de Dieu!...

— Mais qu'est-ce que tu as donc, Lorin? dit Catissou.

— Moi!... rien!... Je n'ai rien...

— Tu es pâle...

— Et toi donc !... Mais, songe, femme, le gas qui va revenir !

— Et chevalier ?... Oui... Il va venir !... dans deux jours !

— Dieu ! bon Dieu !... je n'en puis plus ! dit Pascal... Mon neveu !... Tu as bien lu, hein, Pierrille ? il y a bien Placide Lorin ?... C'est ton frère, ma petite Catherine...

— Mon frère ! Ah ! vois-tu, père, s'écria Catherine, que je savais bien qu'il reviendrait !

— Embrasse-moi, toi ! répondit le laboureur.

Et il serra la jeune fille dans ses bras.

— Allons-nous-en, dit tout bas Mathurin à Jeantoux.

Et il fit mine de l'entraîner.

— Restez, au contraire, dit Lorin ; reste, Mathurin, tu es de la famille ! Et toi, Jeantoux, demeure également... Tu es un brave garçon... tu es revenu, toi aussi... Demeure, Jeantoux.

— Ah ! mes enfants, mes enfants ! je suis bien heureux ! ajouta-t-il.

Et, à son tour, il s'assit, accablé par son émotion.

VI

Une heure après, tout était joie et bruit dans la ferme de Ratevoul. Le père Lorin allait et venait, en

chantant, comme un jeune homme, pendant que la Catissou trouvait tout en désordre dans son logis et dérangeait chaque objet en le voulant ranger. Catherine causait avec Pierrille et ne pouvait tenir en place; elle avait pris ses aiguilles et sa laine à tricoter et s'était assise auprès de la lumière; mais elle était trop émue pour rien faire de bon, et elle laissa bientôt là son tricot, après l'avoir horriblement gâté.

— Ma foi, lui disait Pierrille en riant, je ne t'ai jamais vue comme cela?

Pierrille la suivait partout. Il était aussi heureux qu'elle, et prenait le retour de Placide comme un bonheur de famille. Quoiqu'il ne connût pas le frère de sa fiancée, il était sûr de trouver en lui un ami, il était sûr de l'aimer, par la simple raison qu'il lui eût été impossible de ne pas aimer ce qu'aimait Catherine.

Au milieu de toute cette joie, Jeantoux se trouvait mal à l'aise. Il avait bien envie de se retirer, mais il voulait bien aussi demeurer, car il y avait dans toute la personne de Catherine un charme nouveau pour lui qui l'attirait. Il la regardait avec une sorte d'étonnement, et l'admiration se peignait sur son rude visage. Toutes ses pensées se heurtaient, pour ainsi dire, dans son cerveau, et il ne pouvait concevoir qu'en si peu d'années celle qu'il regardait à peine autrefois, et qu'il appelait la petite Catissou, fût devenue une si belle et si gracieuse jeune fille.

Elle était vêtue d'une robe brune, le cou nu, les

bras à demi découverts; elle avait de grands yeux et de belles dents blanches.

— C'est étonnant, pensait-il, comme *cela* grandit. La voilà *une* femme, à présent : c'est fini, et une femme comme il y en a peu. Qu'est-ce qui aurait soupçonné qu'elle *vînt fière* comme cela ? C'est qu'il n'y a guère de demoiselles faites comme elle, non! Et c'est M. Pierrillou qui va l'épouser? Foi de Dieu!. . Après tout, ajoutait-il en haussant les épaules, qu'est-ce que tout cela me fait à moi ?

Il essayait alors de distraire son esprit de ce qui l'occupait; mais, malgré ses efforts, il revenait sans cesse au même sujet et s'absorbait dans la contemplation de Catherine qui marchait, tournait, parlait sans s'apercevoir qu'elle était ainsi regardée.

Quand vinrent à peu près les dix heures, Pascal dit à son monde :

— Mes enfants, il est temps de se coucher. Tu t'en vas à Costo-Rasto, Pierrille?

— *Oui bien*, monsieur Lorin, répondit le jeune homme, et je vous salue.

Il tendit la main au fermier et embrassa Catherine au front, puis d'un ton joyeux :

— Bonsoir, madame Lorin, bonsoir la compagnie! dit-il en saluant à la fois Mathurin et Jeantoux.

Puis il partit lestement, et on entendit son pas et sa chanson s'eloigner peu à peu au dehors.

— Allons, dit le laboureur, bonsoir à tous! Tu couches avec Mathurin, toi, Jeantoux?

— Pour cette nuit, oui, monsieur Lorin, et je vous remercie de votre gîte.

— Il n'y a pas de quoi, vrai, fit le père Pascal en montant l'escalier de bois qui conduisait aux chambres de la ferme. Allons, à demain!

Catherine salua Jeantoux à son tour et suivit son oncle.

— Viens donc! dit Mathurin au jeune homme qui demeurait comme cloué à la même place. Qu'est-ce que tu as donc à regarder là?

— Moi? je n'ai rien, dit Jeantoux. Marchons!

VII

Mathurin couchait à l'autre bout de la cour, dans un petit bâtiment attenant au fournil. Il avait là une grande chambre, qu'il partageait assez souvent avec les ouvriers en journées à Ratevoul. Ses hôtes, en pareilles circonstances, couchaient sur des matelas jetés dans la chambre, comme les lits de camp dans les postes de soldats. C'est là qu'il conduisit Jeantoux, et, quand ils furent arrivés :

— Mon ami, lui dit-il, voilà ton lit. Tâche de t'en arranger comme tu pourras. Voici le mien.

Et il montrait un grand lit de noyer, haut et garni de deux bonnes paillasses largement rembourrées.

— Je te remercie, dit Jeantoux en jetant son chapeau sur un des matelas.

Mathurin se mit à se déshabiller, et, une fois au lit :

— Bonne nuit! dit-il.

— Bonne nuit! fit Jeantoux, qui demeurait debout et regardait, par la fenêtre, le corps de logis de Ratevoul où brillait encore, dans une chambre, une petite lumière.

— Tu ne te couches pas?

— Je me coucherai tout à l'heure.

— A ton aise.

— Mathurin, demanda le jeune homme, qui est-ce qui habite la chambre du milieu, à Ratevoul?

— En voilà une idée, fit le paysan qui s'endormait déjà. C'est la demoiselle!

— Catherine!... murmura Jeantoux en regardant toujours la lumière qui scintillait devant lui comme une étoile.

Et, s'appuyant contre la fenêtre, il se prit à contempler ce point lumineux. Jeantoux n'était pas un rêveur et ne songeait guère aux choses d'amour; mais cette lumière le fascinait. Il la regardait sans bouger, sans penser peut-être. Il vit, à un moment, passer entre la lumière et son regard une ombre, et il tressaillit. Ce devait être celle de Catherine, mais il était trop loin pour la distinguer; seu-

lement il la devina et son sang se mit à battre. Puis la lumière s'éteignit tout à coup.

Il poussa un soupir et s'assit sur son matelas. Peu à peu, la fatigue l'accablant, il se coucha, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Il faisait à peine jour quand Jeantoux s'éveilla. Il était tout vêtu. Il sortit alors sans bruit et descendit dans la cour; il sentait sa tête lourde, et l'air du dehors lui fit du bien.

La terre était tout humide de rosée et le vent du matin, déjà frais en cette saison, soufflait; mais le sang allumé de Jeantoux se rafraîchissait à ce vent qui semblait un baume.

Tout dormait encore dans Ratevoul; un silence calme, doux, enveloppait cette maison; le jeune homme se mit à marcher devant la ferme, ne prêtant guère attention au magnifique spectacle qu'il avait sous les yeux. Au loin, le soleil, se dégageant des derniers voiles de la nuit, versait, comme par ondées, ses rayons sur les arbres des bois, et au-dessus du ruisseau s'élevait, comme un long serpent, un nuage de brouillard qui se dissipait peu à peu avec le jour.

Il y a deux magnifiques spectacles que le poëte adore : c'est le lever du soleil et son coucher. Dans l'un et l'autre le calme, le silence, la majesté, et comme une lueur douteuse qui emplit les bois. Seulement le lever du soleil a la poésie de l'espérance; le coucher du soleil n'a que la poésie du souvenir.

Jeantoux allait de côté et d'autre essayant en vain de calmer cette espèce de fièvre qui l'avait saisi. Il marchait vivement, il gesticulait et se parlait quelquefois à lui-même. Puis il s'arrêtait, il s'asseyait sur quelque tronc d'arbre, se mettait à réfléchir et se levait ensuite brusquement pour se remettre à marcher. Mais il ne s'éloignait jamais de la ferme et demeurait constamment les yeux fixés sur la fenêtre où, la veille, il avait vu passer, comme dans un rêve, l'ombre gracieuse de Catherine.

Il éprouvait un certain plaisir à regarder cette fenêtre fermée, et ces rideaux de serge bleue derrière lesquels la jeune fille dormait, cela sans s'expliquer la cause de la satisfaction qu'il éprouvait. Jeantoux ne raisonnait point. En toute chose le penchant, la passion l'entraînait. Il y avait en lui beaucoup du sauvage : extrême dans ses affections, plus encore dans ses haines, toujours prêt à la lutte, prompt à l'attaque, se souciant peu des limites élevées par les hommes, ne reconnaissant guère d'autres lois que ses volontés, et, malgré ce caractère entier, brutal, mais qui pourrait paraître franc, de la ruse, l'amour du piége, et quelquefois une dissimulation profonde qui contrastait à n'y pas croire avec des rages éclatantes.

Le jour était cependant venu peu à peu. Le coq chantait gaiement dans l'étable, et lançait ce cri guttural qui ressemble à l'appel du clairon. Jeantoux en-

tendit dans la ferme un peu de bruit, et, au bout d'un moment, la grande porte de Ratevoul tourna sur ses gonds avec un grincement aigu et s'ouvrit lourdement.

Il vit alors sur le seuil la Catissou, levée la première, qui le salua d'un : Bonjour, Jeantoux ! auquel il répondit par un souhait de bonne journée.

Presque au même instant la fenêtre de Catherine s'ouvrit, et il aperçut la jeune fille, à demi vêtue, qui interrogeait le temps d'un œil inquiet. Ses cheveux dénoués retombaient comme à flots sur ses épaules nues et lui faisaient une sorte d'auréole autour du visage. Elle les releva ; Jeantoux vit ses bras blancs se jouer dans ces boucles blondes, et il sentit un frisson lui courir par tout le corps. Soit hasard, soit qu'il eût fait un cri, elle l'aperçut et se retira vivement comme effarouchée. Il ne put retenir un mouvement de dépit.

Tout reprenait vie. Les fenêtres s'ouvraient : le père Pascal descendit peu après et presque en même temps que Mathurin, qui chantait une chanson joyeuse.

Le laboureur trouva encore Jeantoux dans la cour.

— Eh bien, fit-il, as-tu bien dormi, toi ?

— Assez, répondit le jeune homme.

— Pas trop pourtant, dit Mathurin à Pascal. L'aube n'était point levée qu'il se trouvait sur pied.

— C'est ma manière, fit Jeantoux.

— Ah çà, lui dit Pascal un moment après, te voilà revenu, bien. Tu es corrigé, à ce que tu m'as dit, de bien en mieux. Mais que diable comptes-tu faire à Saint-Alvère, voyons ?

— Je compte me placer...

— Parfait. Et chez qui ?

— Chez le premier venu, chez M. Laqueyrie, s'il veut de moi.

— M. Laqueyrie a tout son monde ; je ne vois pas trop, vraiment, où tu te pourrais caser. Tu as eu tort, je t'assure, de revenir ici avant la saison qui approche ; les serviteurs sont loués maintenant, et je ne vois guère que la vendange où tu pourrais t'occuper...

— Ne craignez rien, M. Lorin, je me tirerai bien d'affaire.

— Mon garçon, cela te regarde. Seulement, tu sais le proverbe : Un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*. Je crains que tu n'aies lâché le *tiens* pour l'autre chose. Qu'en dis-tu ?

Jeantoux se taisait et regardait la terre. Il semblait absorbé comme s'il n'eût pas écouté ce que disait le fermier.

Au bout d'un moment, il releva la tête, et avec une sorte d'irritation dont Pascal ne saisit pas la portée :

— Vous avez peut-être raison, vous, dit-il, et j'aurais mieux fait de demeurer à Exideuil.

— Bon, bon! fit le laboureur. C'est le temps qui fera voir ça!

— *Mon père*, demanda Catherine en accourant embrasser son oncle, est-ce que c'est aujourd'hui qu'*il* vient?

— Oh! l'impatiente, dit le vieux Pascal... Crois-tu qu'on vienne comme cela de Marseille?

— C'est vrai, dit la jeune fille.

Elle se tourna vers Jeantoux qui la regardait fixement, et le salua sans rien dire.

— Bonjour, demoiselle, dit-il alors lentement.

Le laboureur regardait sa nièce avec complaisance et son sourire réflétait sa gaieté.

— Ma foi, dit-il, Catherinette, je ne t'ai jamais vue si fraîche et si avenante. Tu es tout comme une rose ce matin, et des couleurs à n'en plus finir. Embrasse-moi! On voit que ça dort à cet âge-là comme des petits moineaux dans leur nid. Trouves-tu pas, Jeantoux?

Le jeune homme n'osait trop répondre, et Catherine était devenue toute rouge. Elle se hâta de parler et dit en souriant :

— Je n'ai point dormi deux heures d'affilée, et j'ai tout le temps songé à Placide; mais le contentement tient lieu de sommeil, à ce qu'il paraît.

— Tiens, fit Pascal, voyez-vous ça! Tu es bien heureuse, *filloune*, de ne point dormir à cause de la joie, moi je ne dors point à cause de l'âge. Cela

vous donne des couleurs moins roses, ma pauvre enfant!

VIII

On entendit, de l'intérieur de la ferme, la voix de Catissou qui appelait.

— Voilà la soupe réchauffée, dit le laboureur: Allons, enfants, il ne faut pas la faire attendre.

— M. Lorin, dit Jeantoux en le suivant, il faut que je vous quitte... je vous en demande le permis.

— Pars-tu donc de suite, mon garçon?

— Tout de suite.

— Allons donc! après la soupe au moins. Entre là! Vrai, ajouta-t-il en le regardant par derrière, tu n'as pas perdu ton temps non plus, toi, et si ton caractère s'est aussi bien formé que ta personne, te voilà un homme accompli.

Jeantoux ne put réprimer un mouvement d'impatience. Pascal ne le vit point, mais Catherine l'aperçut.

— Allons! dit la jeune fille pour adoucir l'impression que pouvaient avoir fait sur le jeune homme les derniers mots du laboureur, ne parle plus du passé qui est loin, père. Jeantoux est maintenant un ami pour nous.... je le crois, du moins...

Elle examinait, en disant ces mots, le paysan. Ce-

lui-ci la regarda avec un œil fier, puis comme s'adressant à elle seule :

— Oui, dit-il d'une voix lente, vous avez raison, je suis votre ami!

Sa voix avait un accent étrange et grave. La jeune fille se sentit froid au cœur.

— Comme il a dit cela! murmura-t-elle.

IX

Moins d'une heure après, Jeantoux était parti pour Saint-Alvère, Mathurin avait attelé à la charrue les bœufs de travail, et Pascal s'en était allé faire ce qu'il appelait *son tour de vigne*. L'époque de la vendange approchait, et il lui fallait activement surveiller l'état du raisin, afin de le cueillir au moment de sa qualité.

Chaque matin, il prenait son bâton, et passait une heure environ dans ses vignes; là, il s'épanouissait à l'aspect de ces pieds vigoureux qui pliaient sous le fruit, de ces grappes blanches, vermeilles ou roses, toutes grosses et bien fournies, sur lesquelles tombait d'aplomb un soleil chaud qui les mûrissait.

Caressant le suivait, ou plutôt le précédait en courant comme un fou dans les champs. Quelquefois le fermier surprenait au gîte un lièvre, que le chien arrêtait avec des yeux ardents, ou des perdreaux qu'il

voyait s'enfuir sous ses pieds avec un dur battement d'ailes. Il se réservait alors le droit de les venir chasser *quelque jour*, comme il disait, car il y avait à Ratevoul certain fusil à pierre, dont le père Lorin faisait grand cas.

Mais le paysan n'est point chasseur. Pascal donnait plutôt son temps au labour, à la vendange et à l'ensemencement de ses terres. Tout le butin qu'il rapportait à la ferme de ses tours de vigne consistait en fruits tombés des arbres. Il en emplissait ses poches et les déposait, à son retour, dans le tablier de sa femme ou de sa nièce.

Ce jour-là, le vieux laboureur demeura bien deux heures dans ses champs à relever quelque cep abattu, à redresser quelque branche mal venue, arrachant par-ci par-là les feuilles qui pouvaient empêcher le raisin de mûrir.

Il s'oubliait dans ces petits travaux et, tout occupé de ces soins, ne prêtait pas attention à ce qui se passait autour de lui, quand il entendit dans les taillis son chien aboyer fortement et avec une certaine persistance. Les aboiements, d'abord assez éloignés, se rapprochaient et devenaient plus forts.

Pascal, courbé sur un pied de vigne qu'il émondait de feuilles parasites, se releva et siffla Caressant.

— Je parie, se dit-il, que le voilà encore aux prises avec le dogue de Costo-Rasto. Pourtant l'autre n'aboie pas. Caressant? Ici, Caressant!

Le chien accourut aussitôt à la voix du maître, mais toujours aboyant et tournant sa tête vers l'espèce de *garnissade* dont il sortait.

— Quel diable de gibier a-t-il là? fit Pascal.

Au même instant un homme apparut sur la lisière du bois et le laboureur pâlit en poussant un cri.

L'autre entendit ce cri et y répondit. C'était un homme d'une trentaine d'années, bien découplé, vêtu d'un habit militaire. Il accourut.

Le laboureur le regarda d'un air égaré, et sans rien lui dire ouvrit ses bras. Le soldat s'y précipita avec un grand cri.

Tous deux ils pleuraient et riaient à la fois, tout pâles de joie, se serrant dans les bras l'un de l'autre.

Tout le corps de Pascal tremblait; ses yeux étaient fixes, son visage blanc comme un linge. Il tenait dans ses mains les mains du jeune homme et les serrait de toutes ses forces. Ses lèvres remuaient; il voulait parler, les sanglots le suffoquaient. Il ne pouvait que serrer dans ses bras le soldat qui, tout ému, pleurait comme un enfant.

X

Cette émotion dura longtemps et ne se calma que peu à peu. L'oncle et le neveu ne s'étaient encore rien dit, les larmes leur avaient coupé la parole,

qu'importe ! ils s'étaient compris. Après ce dialogue muet, le premier qui parla fut Placide.

— Ma tante? dit-il simplement.

— Elle t'attend...

— Catherine?

— Elle aussi.... répondit Pascal en s'essuyant le front. Nous t'attendions tous!... Mais, vois-tu... tu nous disais... dans deux jours je serai chez vous... Aujourd'hui .. nous ne savions pas... Ce n'est que demain... Ah! vrai Dieu, que tu m'as fait du bien, mon garçon !

Le laboureur ne bougeait pas; il se tenait droit devant son neveu et le dévorait des yeux. Il y avait si longtemps qu'il ne l'avait vu et, depuis son départ, Placide avait tellement changé! Qnand il était parti, c'était un grand garçon, long et maigre, sans barbe, avec un teint pas trop bruni. C'était maintenant un homme fait, taillé en Hercule, au teint bronzé par le torride soleil d'Algérie. Il était vêtu de la veste de petite tenue, du pantalon garni de cuir et coiffé de la calotte des chasseurs d'Afrique.

— Laisse-moi te regarder! disait Pascal .. Comme te voilà fait, sapristi! On dirait d'un loup. Il y fait chaud, hein? là-bas... Ah! çà, et ta croix, et tes galons?...

— J'ai tout cela, mon oncle, dit Placide qui ne tenait pas en place. Ma valise est à Pézuls. Mais nous allons à Ratevoul, hein?

— C'est vrai. Tu as raison. Je reste là, moi... sans songer aux autres. Viens, mon garçon .. Ah! Jésus, elles vont être heureuses de te voir!

— Catherine est bien grande?

— Bon Dieu! c'est une femme! elle ne parle que par toi...

— Quelle idée!

— C'est la vérité. Son frère Placide? Je crois bien... Ah! çà, mais sais-tu que tu nous as longtemps laissé manquer de tes nouvelles!

— Je vous écrivais cependant... Mais nous étions dans le fin fond de l'Atlas. Vous n'avez pas reçu de lettres?

— Deux tout au plus depuis le temps; avec la dernière cela fait trois. Ne parlons plus de ça. Tu nous reviens pour tout à fait?

— Ah! ma foi, pour toujours! J'ai assez du service. On se lasse de tout. Mais vous, pourtant, mes amis, comment cela a-t-il marché?

— Tout droit, *camarade*, et nous avons gagné nos galons aussi. Ce n'est pas sans travailler, va! Quand tu es parti, les charges étaient lourdes et il n'y avait guère de linge à la maison, si tu t'en souviens; aujourd'hui nous sommes à l'aise... pas trop d'argent, mais les armoires sont garnies.

— Dieu soit loué! vous êtes heureux!

— Nous l'étions à peu près il y a huit jours. Nous le sommes tout à fait aujourd'hui.

— Et pourquoi? demanda Placide.

— Parce que tu nous es revenu, garçon! s'écria le laboureur.

XI

— Allons, dit Pascal un instant après, nous approchons, camarade. Te reconnais-tu par ici?

— Si je m'y reconnais? Qu'est-ce que vous dites là? Je n'ai pas oublié un seul arbre du pays. Je l'ai là tout entier, voyez-vous!

Et il se frappait le front.

— Ah! ah! fit Pascal, voilà qu'il me dit *vous* maintenant? Est-ce que je te fais peur? Tutoie-moi, je te prie. Tiens, ajouta-t-il en s'arrêtant, la vois-tu?

Ils étaient arrivés à quelques pas de Ratevoul, et le fermier montrait, au milieu de la cour, Catherine entourée de ses poules. Elle leur jetait des grains de blé, et riait de l'empressement des poussins qui se culbutaient en courant avec de petits gloussements argentins.

— Ma sœur! balbutia Placide en s'appuyant contre un arbre pour la regarder... Oh! comme elle est grande!

— Crois-tu? dit le père Lorin.

— Elle ressemble à ma mère, dit le soldat dont les yeux se mouillèrent de larmes. C'est bien comme

cela que je me la figurais. Est-elle jolie! Elle est bonne, n'est-ce pas?

— C'est un cœur d'or.

— Ma Catherine!... Et vous dites qu'elle m'aime? Bon! voilà que je pleure à présent!

— Ah! ce ne sont pas ces larmes-là qui font mal!

— Je vais l'embrasser! s'écria Placide.

Il fit un bond et fut en trois pas dans la cour.

Son cœur battait à se rompre; il étendit ses bras vers sa sœur et, avec un cri qui partait de l'âme :

— Catherine! Catherine! s'écria-t-il.

Elle se retourna. Elle le vit. Elle accourut et s'élança dans ses bras.

Placide, comme un fou, baisait sur les cheveux, sur le front, sur les lèvres, sa sœur qu'il serrait dans ses bras, comme si on eût voulu la lui arracher. Quand il avait fini il recommençait. Il ne pouvait dire que des mots sans suite :

— Catherine! Ma sœur! Ma bonne petite sœur! Ma petite Catherine!

Et elle était bien heureuse!

Il y avait là, dans la cour, les deux ouvriers qui venaient justement pour dépiquer le blé.

— Où est ma femme? leur demanda Pascal. L'avez-vous vue?

— Elle est au pré, dit l'un deux.

Pascal courut à la terrasse, et se faisant un porte-voix de ses deux mains, il héla par trois fois la Ca-

tissou qui n'entendait guère. Puis il revint aux ouvriers et leur montrant Placide :

— Le voilà, mon neveu, dit-il. Tiens, tu en parlais, toi, Reynou. Le voilà! C'est un brigadier, ni plus, ni moins! Embrasse-t-il sa sœur, hein? Sont-ils adorables tous les deux?

Et les dépiqueurs répondaient :

— Vrai, ma foi, c'est un rude gas.

— Je l'avais vu tout petit, disait l'un. Il promettait bien d'être *fier!* Le voilà rudement embelli!

— Et brigadier!... disait l'autre.

Puis Pascal allait à son neveu, le prenait par la main :

— C'est Reynou, lui disait-il. Il t'a vu tout petit. Celui-là, c'est Jonillou. Ils te connaissaient.

Puis, parlant à sa nièce.

— Le voilà donc ce frère... Ah! ah! le voilà! Tu es heureuse, hein? Et toi, crois-tu qu'elle est bien, ta Catherinette. Je n'y tiens plus. Catissou! Catissou! Elle ne vient pas, voyez! Ah! si elle te savait là, camarade! Catissou! Allons! tenez... je vais la chercher, moi, dit-il enfin.

Et il se mit à courir vers le chemin qui conduisait aux prés.

XII

Les deux jeunes gens le suivirent. Catherine avait pris le bras de son frère et s'y appuyait joyeusement.

Il la regardait d'un œil satisfait et lui disait :

— Petite sœur, je te trouve à mon goût. Tu *es venue* grande et belle comme je te voulais !

Puis, avec un sourire qui faisait paraître sous sa moustache noire des dents blanches à faire envie à une coquette :

— Et toi, ajouta-t-il, est-cé que je te conviens?

Alors elle disait sérieusement :

— Quand je rêvais de toi, c'est ainsi que je te voyais !

Au bout du chemin, Pascal dit en jetant un regard sur les prés :

— Eh ! bien, je ne la vois pas, moi !

— Elle est au ruisseau, pourtant, dit Catherine. Descendons, nous l'allons appeler.

Quand ils furent dans le pré :

— Cache-toi là, dit-elle à son frère.

Elle montrait le tronc d'un vieux saule tout rongé. Le soldat s'y blottit.

— Oh ! ces enfants ! ces enfants! murmurait Pascal.

— Appelle maintenant, dit la jeune fille.

— En voilà une, dit le laboureur, qui joue de moi comme elle veut.

Puis il appela :

— Catissou ! Catissou !

On entendait, derrière les aulnes, dans un pli que faisait le ruisseau, le bruit régulier d'un battoir.

— Elle est là-bas, dit Catherine.

— Catissou ! Catissou ! répéta Pascal.

La bonne femme avait entendu. Ils la virent s'avancer vers eux, les bras nus, tenant encore d'une main son battoir et de l'autre le linge qu'elle lavait.

— Eh bien? dit-elle, qu'est-ce qu'il y a donc?

— Viens, ma tante, dit Catherine.

— Femme, dit le père Lorin, on te demande par ici.

La ménagère devint pâle et, instinctivement, se prit à trembler.

— Voyons... voyons... que me voulez-vous?

— Rien, ma tante... c'est...

— C'est un monsieur qui te demande, tiens!

— Un monsieur!... Ah ! mon Dieu! qu'est-ce que vous dites-là?... Placide!...

— Le voilà, mère, le voilà ! s'écria le jeune homme en s'élançant vers la mère Lorin.

— Ah! mon Dieu! fit-elle. Ah! Jésus!

Et elle devint blanche, insensible et s'évanouit dans les bras de son neveu.

— Catissou ! Catissou! criait Pascal... Femme,

c'est lui!... N'aie point de peur, va! De l'eau, mes enfants, de l'eau! La voilà toute pâmée.

Catherine courut à la petite source où elle avait jadis pansé la blessure de Pierrille, et y trempa son mouchoir, puis, elle bassina les tempes et le visage de sa tante.

— Sapristi, répétait Pascal, qu'est-ce que ç'aurait donc été si tu n'étais pas revenu?

Au bout d'un moment, Catissou rouvrit les yeux, qu'elle fixa sur Placide.

Elle poussa un long soupir de joie, et prenant dans ses mains la tête du jeune homme, elle la couvrit de baisers.

XIII

Dès ce jour, Ratevoul prit un air de fête.

Quand le père Lorin rencontrait, dans les champs, quelqu'une de ses connaissances :

— Eh bien! leur disait-il, avez-vous vu mon neveu, vous?

Et si on répondait : Non!

— Venez, ajoutait-il.

Et il conduisait *cet ignorant* à Ratevoul où on lui présentait Placide.

On parlait, du reste, assez du brigadier dans le pays ; chacun le voulait voir et les gamins, qui enviaient son pantalon rouge, allaient jusqu'à grimper à Ratevoul pour l'apercevoir causant avec son oncle, sa tante ou se promenant avec sa sœur. Jeantoux était venu à la ferme, pour faire connaissance avec celui qu'il nommait M. Placide, mais peut-être aussi pour revoir mademoiselle Catherine.

On était au jeudi de la semaine. C'est jour de foire à Saint-Alvère, et Pascal avait à vendre ses bœufs, bien engraissés, pour racheter son attelage d'hiver.

— Nous irons tous à Saint-Alvère, avait-il dit la veille. Et le lendemain Catherine et Placide se trouvaient prêts, dès les six heures, l'une avec son costume coquet de paysanne : bonnet de tulle, jupe courte de ratine, tablier rouge, bas bleus et souliers à boucles, l'autre avec son uniforme *astiqué*, galons au bras et croix d'honneur sur la poitrine.

Pascal s'habillait dans sa chambre. La Catissou devait garder la maison. Mathurin arrangeait les bœufs dans l'étable.

Le frère et la sœur se promenaient dans la cour, en causant :

— Eh bien ! disait Placide, et M. Pierrille, viendra-t-il aujourd'hui ?

— Sans doute, répondit Catherine. Il l'a promis.

— Sais-tu, petite sœur, que je ne l'ai pas encore

vu, et qu'on m'en a parlé assez souvent depuis trois jours pour que je sois désireux de le connaître.

— C'est vrai. S'il n'a point pu venir, c'est qu'il était allé voir sa mère. Elle habite bien près du Bugue. Il a dû revenir hier à la nuit. Tu vas le voir ce matin.

— Très-bien.

— *Savoir*, *Placide*, s'il va te plaire?

— Pourquoi pas?

— Je ne sais. Je voudrais bien qu'il devînt ton ami.

— S'il t'aime comme toi et *les vieux* le disent, et s'il te rend heureuse, oui, Catherine, ce sera mon ami.

— Alors, tu l'aimeras.

— Il t'aime bien?

— Oh! beaucoup.

— Réellement?

— Tiens! c'est sûr! Et moi aussi!

— Bonne petite sœur! Vous ne vous fâchez jamais?

— Jamais. D'abord, il me cède toujours tout.

— C' est commode.

— Tu dis?

— Rien.

— Méchant, va! Non, vrai, vois-tu, Pierrille est un cœur droit, qui mérite l'affection de tout le monde, un bon travailleur et un fils dévoué!...

— Allons, est-ce que tu crois que je ne le vois pas tel qu'il est? Oui, ce doit être un digne et loyal garçon, puisque tu l'aimes. *Le père* me l'a dit : vous serez heureux! Je suis content d'être arrivé avant le mariage, j'ai eu assez de journées dures à avaler pour que je savoure ce jour-là!

— Comme tu es bon, mon frère!

— Moi? Où as-tu vu ça? Demande à mes amis les Bédouins si je suis bon?

— Taquin!

Le père Lorin avait achevé de s'habiller. Il descendit, vêtu d'une sorte d'habit de *cadi* bleu, d'un gilet à ramages et d'un pantalon de couleur claire. Son cou était emprisonné dans une énorme cravate et son col relevé lui montait jusqu'aux oreilles. Il portait un grand chapeau de feutre brun et tenait à la main une grosse canne à pomme de cuivre.

— Eh! eh! les enfants! dit-il, nous voilà! Il ne s'agit plus que de partir. Je suis sous l'uniforme aussi, moi et rasé de frais. Regarde, Placide. Seulement je n'ai pas la croix. La croix! ça te va bien tout de même! C'est fait exprès pour ta tournure, ce ruban rouge-là! Dis donc, tu nous raconteras un peu, là-bas, comment tu as attrapé ça, hein! je te ferai voir le brigadier de gendarmerie. C'est un dur-à-cuire aussi, celui-là, mais de la vieille école... Tu lui parleras campagnes, pas vrai! Ah çà! ajouta-t-il, où est Mathurin? Mathurin! Bon, passe devant, mon garçon, et mène les

bœufs à une bonne place au foirail. Tu m'entends? Très-bien! Ce sont de belles bêtes tout de même, mes enfants! une paire joliment assortie. Qu'attendons-nous encore?

— Pierrille, mon père, dit Catherine. Je l'ai fait avertir par Mathurin.

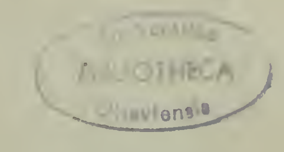
— Pierrille? Ah! oui, fit le laboureur. C'est vrai! ce pauvre Pierrille! Je l'oubliais, moi, tous ces jours-ci!

XIV

Il était dix heures et tout se trouvait prêt pour le départ. La Catissou, qui restait à la ferme, regardait complaisamment, du seuil de sa porte, le frère et la sœur qui causaient, en se promenant lentement dans la cour. Le cœur de la bonne femme se gonflait de joie et elle jetait un regard d'orgueil sur les deux jeunes gens, son fils et sa fille, comme elle les appelait.

C'est qu'avec son uniforme bleu de ciel et garance, avec son maintien martial, Placide était un beau garçon. C'est que Catherine était vraiment jolie à faire tourner toutes les têtes.

Mais elle paraissait émue, troublée et regardait du côté de Costo-Rasto, espérant toujours voir son


BIBLIOTHECA Ottaviensis

fiancé sur la route. L'inquiétude lui était entrée au cœur; elle avait je ne sais quel pressentiment de mauvais augure qui lui faisait peur, et elle pensait avec crainte que, depuis quatre jours, Pierrille n'avait point paru à la ferme.

Placide n'était pas sans remarquer cette émotion, mais il ne voulait pas l'augmenter en parlant de Pierrille. Il affectait donc de causer de choses et d'autres, comme si, par ses propos, il eût pu distraire la jeune fille. Enfin, voyant qu'il n'y réussirait pas :

— Allons, dit-il, tu es décidément inquiète de ton fiancé, ma petite sœur?

— Oui, répondit-elle, j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé du mal. Quatre jours sans venir, et il te sait là! Oh! il y a quelque chose de nouveau! c'est sûr, et ce quelque chose-là me fait peur.

— Calme-toi. Voyons, tu as tort de t'alarmer, peut-être. Réfléchis... Tiens, je vais à Costo-Rasto; ce n'est pas si loin, et je saurai de suite de quoi il en retourne. Si M. Pierrille est là-haut, je l'amènerai. Va ne crains rien, c'est un prisonnier à qui je ne ferai point de mal!

Le jeune homme s'éloigna rapidement et prit par le sentier des bois. C'était le chemin qu'il affectionnait autrefois, quand il était petit, et il se souvenait y être bien souvent venu dénicher les merles.

Une demi-heure après il était de retour.

— Eh bien! s'écria de loin Catherine qui l'attendait au passage.

— Pierrille ne viendra pas ce matin, dit Placide.

— Mon Dieu!

— Ne crains rien : c'est sa mère qui est malade.

— Sa mère! dit la jeune fille avec un soupir. Ah! ce n'est pas lui! Mais est-elle bien malade, la pauvre femme?

— Les Terrade ne le savent même pas. C'est Chéry, le cantonnier, qui a rapporté cette nouvelle à Costo-Rasto, ce matin. Pierrille avait fait dire à ses maîtres de nous avertir, et s'ils ne l'ont point fait, c'est qu'ils n'ont personne à la ferme. C'est là tout. Ton inquiétude est-elle calmée?

— Non... je ne sais pourquoi, mon frère... Ah! je suis sûre qu'il y a un malheur, là!

— A quoi vas-tu songer? Allons, puisqu'il faut tout te dire, Pierrille sera ici, sans faute, sur les deux heures de l'après-midi.

— Comment le sais-tu?

— Par les Terrade, qui le tiennent de Chéry. Sacrebleu! tu es défiante, petite sœur!

— Pardonne-moi, mon frère, j'ai si peur pour lui!

— Mademoiselle, fit le soldat avec une emphase comique, je vous pardonne!

XV

Pascal et son neveu partirent seuls pour Saint-Alvère, Catherine ayant désiré attendre Pierrille à la ferme.

Le laboureur monta sur *Coco*, son cheval, petite bête noire, vive et craignant la mouche, comme disait le père Lorin. Placide fit le trajet à pied aux côtés de son oncle.

Celui-ci se tenait droit et ferme sur son cheval qui amblait le pas fort élégamment. Quelquefois *Coco* s'emportait et le cavalier montrait alors à son neveu qu'il *savait aussi conduire un cheval*, à quoi le chasseur d'Afrique répondait par un sourire.

Pendant les vingt minutes que dura la route, Pascal ne rencontra pas une seule personne sans lui présenter son neveu le brigadier. Il en était plus fier cent fois, tout méchant propos à part, que de ses blés ou de ses vignes, et, pour un cultivateur, je vous assure que ce n'est pas peu dire.

Arrivés à Saint-Alvère, il mit *Coco* à l'écurie chez Nicole, et prenant le bras de son neveu, il se lança fièrement dans la foule des gens que la foire rassemblait. Ils allèrent ainsi vendre et acheter les bœufs au foirail, et les bouviers regardaient avec une sorte d'admiration *lou nebou dé o paï Lorin.*

Le bonhomme se carrait, plein d'orgueil, et lançait

à droite et à gauche des coups d'œil qui semblaient défier quiconque de lui opposer un héros pareil à Placide.

Si le jeune homme eût été vain, il n'eût pas manqué de se faire prendre en *mauvais œil*, mais sa contenance gracieuse, polie et toute franche, adoucissait ce que l'allure du père Lorin pouvait avoir de rogue, aux yeux généralement peu bienveillants de ces gens de village.

Le sous-officier plaisait à tout le monde et chacun se disait en admirant sa tournure militaire :

— Par ma foi, c'est un beau gaillard et qui n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux ; avec cela, l'air franc et avenant, un *brave* soldat, vrai !

On allait même jusqu'à dire que le vieux Lorin avait raison d'en être fier.

Celui-ci conduisit son neveu un peu partout, au foirail des moutons et des porcs, à celui de la volaille, à celui des rubans et de la mercerie, à la gendarmerie, au milieu de la foire, parmi les paysans et les paysannes qui voyaient non sans complaisance le brigadier les saluer en passant.

Il entra même au presbytère et M. le curé accueillit le jeune homme en véritable ami, le complimentant sur sa décoration et lui parlant du temps d'autrefois, où il l'avait connu si *diable*, car, disait le bon prêtre, je vous ai fait faire votre première communion, monsieur le chevalier de la Légion d'honneur.

Puis, de là, et pour faire contraste, sans doute, le père Lorin entra au café. Il y avait, sur les murs, une douzaine de médaillons peints à *fresque* et représentant des scènes variées de la guerre d'Afrique. Il fallut absolument que Placide cédât au désir de son oncle et racontât comment s'étaient passés les combats dont quelque barbouilleur nomade avait doté, en règlement de compte, le *café du Château-Vieux.*

Placide fit de son mieux le récit des dernières campagnes, de la prise de la Smala, de la bataille d'Isly, d'autres combats dont le nom m'échappe, et il excita au plus haut point l'admiration de ses nombreux auditeurs. Le vieux père Lorin rayonnait et eût volontiers embrassé son neveu devant tout le monde. Il avait cela d'excellent qu'il aimait Placide pour Placide et non pour lui-même.

Bref, le sous-officier obtint, ce jour-là, un triomphe complet, au grand contentement de son oncle qui put se vanter, avec raison, de n'avoir point perdu sa journée, d'autant plus qu'il avait réalisé, en outre, un assez beau bénéfice dans la vente et l'achat de ses bestiaux.

XVI

Il faisait presque nuit quand le père Lorin songea qu'il était grandement temps de s'en retourner à Ratevoul.

— Comme toutes ces visites vous retardent, dit-il à Placide, et encore n'avons-nous pas vu tout notre monde. Je t'aurais voulu présenter à M. Pradel, le médecin qui t'a soigné, il y a bien longtemps.

— Bon! dit Placide, ce sera pour une autre fois.

— Sans doute, fit le laboureur.

Ils allèrent demander Coco à l'écurie, puis Pascal se mit en selle et donna un coup d'éperon au cheval qui partit au petit trot.

Ils n'avaient pas fait dix minutes de chemin sur la route qu'ils virent venir à eux, au galop d'un gros cheval de trait, un jeune homme, vêtu à la façon des paysans, et que, malgré la brume, Pascal reconnut au bout d'un moment.

— Camarade, dit-il à Placide, voilà le Pierrille en question.

C'était en effet Pierrille, pâle, échevelé, l'air égaré. Il allait la tête baissée sur son cheval, sans regarder autour de lui.

Comme il passait à côté de nos deux voyageurs, le père Lorin l'appela brusquement :

— Oh! Pierrille! cria-t-il.

Le jeune homme détourna la tête et arrêta son cheval d'un coup de poignet vigoureux.

— Ou vas-tu? dit le laboureur.

— A Saint-Alvère!... Si vous saviez... Ma mère se meurt... Il faut que M. Pradel me suive...

— Attends-nous, garçon! fit Pascal en tournant bride.... Ta mère! ...

— Ah! dit Pierrille avec énergie, il faut la sauver!

Il aperçut Placide et vit bien que c'était le frère de Catherine, mais ne il lui dit mot.

On s'arrêta devant la porte de M. Pradel.

Pierrille et Pascal entrèrent. Placide prit la bride des chevaux et les maintint. M. Pradel dînait, il se leva aussitôt de table, ordonna de seller son cheval, prit son chapeau, son manteau et sortit. Pascal lui présenta alors son neveu, et le soldat et le médecin échangèrent une cordiale poignée de mains.

Pierrille se promenait de long en large sur la route, poussant du pied les cailloux, et de temps en temps se frappant le front avec désespoir.

Quand le cheval de M. Pradel fut sellé, on partit. Jusqu'à Ratevoul on marcha au trot, et presque sans échanger une parole.

Placide eût pu essayer d'engager avec Pierrille quelque conversation; mais il ne l'osa point, trouvant toute espèce de parole banale en face de la douleur du pauvre garçon.

Une fois au pied de Ratevoul, Pascal s'arrêta.

— Nous vous quittons, dit-il. Courage, Pierrille; courage, mon enfant.

— Mon oncle, dit alors Placide, je vais prendre votre place sur ce cheval et j'accompagnerai ces messieurs. Je ne veux pas laisser Catherine dans l'in-

quiétude, et je reviendrai avec M. Pradel, avec des nouvelles.

— Bien, mon garçon, fit Pascal, qui descendit de cheval. Va! et bonne chance!

Le chasseur d'Afrique sauta en selle, et les trois chevaux partirent, pendant que Pascal gravissait, pas à pas le sentier de Ratevoul, où les vers luisants commençaient déjà à briller parmi les buissons.

XVII

La nuit gagnait peu à peu; il faisait heureusement une belle nuit claire et une lune splendide. Les champs et les bois semblaient comme baignés dans une lumière grise qui donnait à tout des proportions étranges, et les hauts peupliers allongeaient sur la route leurs grandes ombres rectilignes. Presque aucun bruit, seulement un murmure : le ruisseau qui coulait dans les prés, en longeant le chemin, les insectes de nuit qui chantaient dans les herbes.

Les fers des chevaux rendaient, en frappant sur le sol, un bruit mat suivi d'un tintement argentin. M. Pradel marchait en avant, enveloppé dans son manteau, et Pierrille, nu-tête, le suivait, à côté de Placide.

Nul ne parlait. De temps en temps, Pierrille

animait son cheval en le frappant du pied et l'animal secouait sa crinière en hennissant. C'était tout.

Une heure peut-être s'écoula ainsi.

Enfin, Placide se rapprocha de Pierrille, et lui demanda amicalement s'il avait passé par Ratevoul en se rendant à Saint-Alvère.

— Non, répondit Pierrille avec tristesse.... Le mal est prompt et le temps presse.

— Sommes-nous encore bien loin de votre mère?

— Dans une demi-heure nous la verrons...

— Hâtons-nous! dit Placide.

Et, donnant un coup de talon à son cheval, il lui fit prendre aussitôt le galop.

Ils n'échangèrent plus une seule parole, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés.

La mère de Pierrille habitait une sorte de cabane construite à chaux et à sable un peu avant d'arriver au village de Vers.

Du dehors, on voyait briller à travers l'unique fenêtre de ce pauvre logis la lumière tremblante et faible d'une chandelle de résine.

Pierrille sauta vivement à bas de son cheval, et frappa à la porte de la chaumière. Un jeune garçon, d'une quinzaine d'années vint ouvrir.

— C'est vous monsieur Pierrille? dit-il.

— C'est moi. Eh! bien, ma mère?

— Elle dort.

Le jeune homme entra, avec précaution, suivi du

docteur et de Placide. A la clarté de la résine, il s'approcha du lit où dormait sa mère et auprès duquel une vieille femme, une voisine, la mère de cet enfant qui avait ouvert à Pierrille, veillait.

— Chut! dit la vieille, elle repose maintenant. Laissez-la!

— Y a-t-il longtemps, demanda le docteur, qu'elle est ainsi?

— Peut-être bien une heure, monsieur... et ce sommeil lui est venu après une crise effrayante où j'ai cru qu'elle allait passer.

M. Pradel s'était penché vers la malade, dont le profil pâle, amaigri, ossifié, se dessinait sur le lin jauni de l'oreiller. Pierrille épiait avec inquiétude la physionomie du docteur; mais cette physionomie était impassible, et le jeune homme n'y put rien lire.

— Eh bien? fit-il alors, à voix basse...

M. Pradel prit à part le pauvre garçon et lui dit gravement :

— Soyez fort, mon ami... Je vous en prie, ayez du courage. Votre mère est perdue.

Le pauvre Pierrille poussa un gémissement de douleur.

— Morte... morte! dit-il.

— Pas encore, non! mais tout effort serait inutile.

On ne peut la sauver. Cet état de prostration où vous la voyez est peut-être la fin de tout.

— Mon Dieu! ma mère! ma mère! Ah! s'écria Pierrille, je la sauverai, moi!

M. Pradel leva légèrement les épaules, et prenant la main du malheureux :

— Calmez-vous, calmez-vous, dit-il. Voyons, soyez un homme, mon ami!

— Ma mère!.. ma pauvre mère! répéta Pierrille, dont toute la surexcitation était tombée tout à coup... Oh! elle ne m'entend plus déjà...... elle est morte!... Ma mère!

Placide s'élança vers lui au moment où il allait se jeter comme un désespéré sur le corps de la pauvre femme, et l'entraînant au dehors, pendant que M. Pradel s'asseyait au chevet de la mourante :

—Mon ami, lui dit-il, au nom de Dieu, soyez fort; du courage!...

— Ah! je souffre, je souffre.... dit Pierrille. Si vous saviez comme je l'aimais!..... Ma mère! C'est ma mère, entendez-vous? Oh! mais vous me comprenez vous, vous *son frère!*

— Pauvre enfant, murmura le soldat, oui, je comprends toute votre douleur, je sais que votre cœur se brise... Mais vous êtes un homme, Pierrille... Pierrille, je vous en prie, soyez fort...

— Oui, dit le jeune homme, vous avez raison. Merci. Voyez je n'ai plus rien. C'est fini... Je suis fort comme vous le dites. Venez... Ah! venez... je veux la revoir. Elle vit encore, ma mère...

La pauvre femme était toujours dans ce triste état d'abattement et d'insensibilité où ils l'avaient trouvée. Pierrille se tenait debout auprès du docteur, se mordant les poings jusqu'au sang, l'œil fixe, muet, et comme pétrifié dans sa douleur.

Une heure au moins s'écoula.

Il se faisait dans cette étroite et sombre pièce un silence lugubre, qui contrastait avec la calme beauté et les doux murmures du dehors. La nuit était belle, claire et pure, une douce brise agitait les bois et la lune éclairait doucement cette cabane noire et triste où quelqu'un mourait.

Placide se tenait auprès de la fenêtre entr'ouverte, assis sur un méchant escabeau, les yeux fixés sur le visage contracté de Pierrille, que la chandelle éclairait d'un reflet rougeâtre. La voisine s'était retirée, accompagné du petit garçon qui avait remmené à Vers le cheval que Pierrille avait emprunté. Il ne restait donc plus dans la chaumière que le docteur, les deux jeunes gens et la mourante.

M. Pradel fit signe à Placide de s'approcher, et quand le jeune homme fut auprès de lui :

— Je vais partir, je n'ai plus rien à faire. La pauvre femme ne reprendra point connaissance et passera ainsi de vie à trépas.

— Bien, fit le soldat, je demeure.

— Mon ami, dit le docteur à Pierrille, si votre mère revient à elle, donnez-lui quelques gouttes de

cette potion que j'ai préparée tout à l'heure. C'est là tout ce que je peux ordonner. Du courage, et adieu!

— Merci, répondit le jeune homme.

Au bout d'un moment on entendit le cheval de M. Pradel partir au trot, et le bruit se perdit peu à peu dans l'éloignement.

Alors, le fiancé et le frère de Catherine demeurèrent seuls au chevet de la pauvre femme qui allait mourir.

XVIII

Elle ne reprit pas connaissance; elle mourut, comme l'avait dit le docteur, au milieu de cette prostration suprême qui l'avait saisie, et quand l'aube vint, le pauvre Pierrille sentit la main de sa mère se glacer peu à peu dans la sienne.

Et quand elle fut froide et raide, il se leva comme une statue, la regarda et, avec un grand cri sauvage, déchirant, un cri qui tenait du sanglot et du rire, il se laissa tomber comme une masse dans les bras que lui tendait Placide.

Douce et chère étreinte qui unissait pour jamais ces deux jeunes gens, car, s'il est un lien cher et puissant, c'est celui qui attache le malheureux à l'homme qui comprend son malheur.

Quand Pierrille se dégagea des bras de Placide son

visage était, en apparence, calme et froid, mais deux grosses larmes lui coulaient des yeux. Il regarda Placide et lui serra la main sans rien dire, et puis il le conduisit au chevet de la morte, et d'un accent comme enfantin :

— Ami, dit-il avec un sourire navrant, c'est ma mère !... Ma mère ! ajouta-t-il ensuite en éclatant en sanglots, ma mère !

Et il se précipita comme un insensé sur le cadavre, l'embrassant, le pressant dans ses bras, lui parlant, comme si la mort n'était pas sourde.

Placide se sentait étouffer. Il alla à la fenêtre et l'ouvrit. L'air frais lui fit du bien. Il regarda le fiancé de Catherine sanglotant, agenouillé près du lit mortuaire, et des larmes attendries coulèrent alors sur ses joues hâlées.

Elle dura longtemps la prière du fils au chevet de sa mère, longtemps il dura ce sanglot déchirant qui partait du cœur de Pierrille et que la morte n'entendait pas. Enfin il se releva, et regarda autour de lui de l'air égaré d'un homme qui s'éveille.

En apercevant Placide, il dit :

— Vous êtes encore là ?

Puis il vit, dans un coin de la cabane, un bénitier de bois surmonté d'un buis bénit.

Il le prit.

Il mit la branche verte dans les mains de la morte, et, saisissant ensuite Placide par le bras :

— Maintenant, dit-il, je veux aller à Ratevoul... Ah! voyez-vous, Placide, j'ai besoin de parler à Catherine!

— Venez donc, dit le soldat.

Pierrille jeta encore un regard sur le lit, il regarda ce visage contacté par l'agonie, poussa un dernier sanglot, et sortit brusquement.

Sur le seuil de la porte, ils rencontrèrent la vieille voisine qui venait savoir des nouvelles de la pauvre malade.

— Entrez là, lui dit Pierrille en montrant la cabane, et priez pour elle.

La bonne femme tressaillit et entra.

— Allons, partons, partons! répéta par deux fois le malheureux, avec toute la folie du désespoir.

XIX

Le cheval de Placide avait passé la nuit dehors, attaché par son licol à un arbre. Pierrille le monta et Placide alla redemander la jument qu'on avait déjà prêtée la veille.

Pierrille était très-aimé à Vers, et l'oncle de Placide y était même connu. On lui prêta de bonne grâce la jument, et les deux jeunes gens reprirent au

galop cette route qu'ils avaient déjà parcourue durant la nuit.

— Il y a quelques heures, dit Pierrille, en passant par ici j'espérais encore. Maintenant, tout est fini.

Le soldat lui répondit alors gravement :

— C'est le sort.

Chez nous, il existe encore ce sentiment de résignation qui tient à la fatalité et fait qu'on se croise les bras sous les coups du malheur.

Jusqu'à Ratevoul, voilà tout ce qu'ils dirent. Comme ils s'engageaient dans le sentier de la ferme :

— Allons, dit Pierrille, je vais apporter le deuil, dans cette maison, où il n'y a maintenant sans doute que la joie !

Les Lorin et Catherine avaient entendu le pas des chevaux sur la route, et ils accoururent ensemble.

Lorsque Catherine aperçut son fiancé pâle, abattu, les yeux rougis, les joues caves, elle ne put retenir un cri d'effroi, et s'élançant vers lui :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle toute ému, Jésus, Pierrille, qu'as-tu donc ?

— Ma mère est morte, Catherine, répondit le jeune homme.

Elle poussa un soupir de douleur et demeura pétrifiée.

— Ah ! mon pauvre garçon ! dit Pascal en tendant les bras à Pierrille, qui s'y précipita avec effusion.

Il se fit alors entre ces cinq personnes, toutes frap-

pées par un même coup, un silence triste et sombre comme celui de la mort.

Catherine s'était approchée de Pierrille et lui avait pris la main, pendant qu'il appuyait son front contre la poitrine du vieux Lorin, tout ému. Derrière eux, Placide et la bonne Catherine se tenaient embrassés; la bonne femme sanglotait et le jeune homme contemplait d'un œil morne le triste fiancé de sa sœur.

Cela dura longtemps. Enfin, Pierrille se dégagea des chères étreintes de Pascal et de Catherine, puis d'une voix qu'il s'efforçait de rendre assurée :

— Je vous demande pardon, les Lorin, dit-il, de venir comme cela pour vous apporter les larmes et le chagrin... Mais je sais que vous m'aimez... je sais que vous *l*'aimiez aussi... et... et d'ailleurs, *allez, ce n'est pas ma faute!*... Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

— Garçon, dit Pascal gravement, c'est l'arrêt de là-haut. Il y a des moments où il faut s'incliner là-devant. C'est une épreuve!

— Ma pauvre mère!... murmurait le malheureux...

— Oui, continua le laboureur, elle était bonne et tu l'aimais... Elle était ta joie comme tu étais son orgueil. Tu espérais la garder toujours auprès de toi. Dieu ne l'a pas voulu. Que veux-tu? Ecoute, *mon pauvre* : Il y a vingt ans, j'avais un fils, moi aussi, et je l'aimais comme tu aimais ta mère. Il avait cinq ans

déjà, il nous souriait, nous connaissait, nous parlait. Ne pleure pas, femme, ce fils est mort. Nous avons dit au Seigneur : Mon Dieu, votre volonté soit faite... Et garçon, au lieu d'un, il nous a donné deux enfants... Les voilà, Pierrille... Dieu fait bien ce qu'il fait. Après la souffrance, il nous donne la consolation, le baume après la blessure.

Le vieillard s'arrêta. Pierrille le regardait avec des yeux avides et pleins de larmes, et il lui dit :

— Parlez encore, M. Lorin... parlez... ah! vos paroles me font du bien.

Les deux femmes pleuraient, et Placide se mordillait la moustache en frappant du pied. L'émotion le gagnait aussi.

— Je n'ai plus rien à te dire, reprit le vieux Lorin. Prie pour ta mère, et comporte-toi comme il convient à un homme et à un chrétien. Voilà le devoir! Et puis, garçon, pense qu'il te reste encore ici-bas une famille et des amis, deux vieillards qui t'aiment comme un père et une mère, Pierrille, et au foyer desquels ta place est toujours gardée comme à un enfant de la famille.

— Oh! s'écria Pierrille. Vous avez raison de me plaindre et de m'aimer, car je souffre, je souffre bien... Et j'ai tout fait pour la sauver!

XX

Pascal et son neveu sortirent, ce jour-là, tout exprès pour laisser Pierrille à la ferme, auprès de Catherine qui s'entendait à panser les blessures.

Le pauvre garçon demeurait silencieux, absorbé, et la laissait parler; mais les paroles de la jeune fille lui faisaient oublier une partie de sa douleur, et quand il l'écoutait, il se surprenait à ne plus songer qu'à sa fiancée et à suivre le sens de ses paroles, involontairement comme la feuille suit le cours du ruisseau qui l'entraîne.

Ils s'étaient assis dans la cuisine, auprès du foyer éteint, et, appuyé contre le manteau de la cheminée, les bras croisés, le front pâle, triste, Pierrille s'enivrait de la vue de cette bonne et gracieuse enfant qui était, maintenant, ce qu'il aimait le plus sur la terre.

Elle le voyait sombre et morne, elle s'efforçait de lui faire oublier son malheur, et, quelque vive que fût la plaie, toute fraîche encore, elle parvenait, pour ainsi dire, quelquefois à l'empêcher de saigner. C'est dans ces douloureux instants où la terre semble presque se dérober sous vos pieds, en ces moments de crise où la vie vous abandonne, où le cœur saigne, où l'âme crie, où l'esprit cherche, doute, appelle, où,

dans l'immensité de votre douleur, il se fait comme un vide autour de vous ; c'est alors que si une main vous est tendue, que si une voix répond à vos cris, un cœur à votre cœur, vous sentez cruellement heureux dans votre douleur, et vous vous cramponnez à cette pitié comme le naufragé qui s'attache avec désespoir à la planche de salut.

Alors le cœur a besoin d'une affection, et si petite qu'elle soit, il s'en contente, car il faut avoir bien souffert pour s'isoler dans sa douleur !

Et c'était plus qu'une parcelle d'affection, de dévouement, d'amour, que la pauvre Catherine apportait à Pierrille, c'était une abnégation complète de soi, une consolation divine, un entier partage des maux, et cet amour pur et saint qui est assez fort pour calmer tout à coup la plus vive et la plus désespérée des souffrances.

A mesure que Catherine parlait, Pierrille semblait revivre : il l'écoutait, il la regardait, il l'admirait.

Elle lui souriait avec un sourire mélancolique qui lui disait : Tu souffres, tout ton cœur est meurtri, ton âme navrée, mais je t'aime ; le désespoir est dans ton cœur, les larmes dans tes yeux, mais je t'aime ; tu as perdu tout à coup comme la moitié de ton cœur, mais moi, — l'autre moitié, — je t'aime. Il lui semblait entendre comme une douce musique, et il oubliait alors. Un instant d'oubli dans la vie, dit le poëte, c'est le bonheur !

XXI

Le lendemain fut le jour triste et poignant des funérailles. Les Lorin et leurs enfants s'étaient rendus à Vers, accompagnés par le père Terrade et quelques amis de Saint-Alvère. Jeantoux était présent, lui aussi. Il savait bien qu'il allait revoir Catherine.

La petite cabane de la morte était tendue d'un simple drap noir ; on avait exposé à la porte le cercueil de bois blanc, sans draperie, et à terre un bénitier de fer où trempait un rameau bénit, que chacun agitait en faisant le signe de la croix.

Tous les visages étaient affligés diversement, selon les personnes, et la douleur prenait assez souvent, sur ces faces hâlées de paysans une expression grossière et comme stupide. Les natures d'élite seules conservent dans l'affliction cette sérénité mâle qui indique la lutte et la force d'âme.

Pierrille se tenait pâle, droit, roidi, auprès des Lorin. Placide lui donnait le bras. Catherine de temps en temps lui disait : Courage, et il souriait alors, d'un sourire étrange qui répondait : Je serai courageux. Jeantoux, mêlé à la foule, fixait sur la nièce du vieux Lorin ses yeux ardents et noirs comme un morceau

de jais. Il aimait mieux être loin d'elle, car il était ainsi plus libre de la contempler à son aise, et, au milieu de toute cette tristesse qui l'entourait, il se sentait heureux parce qu'il s'enivrait ardemment de la vue de cette jeune fille.

Le prêtre vint, suivi de ses enfants de chœur. Deux fossoyeurs prirent la bière. On se mit en marche, à travers le bois jusqu'au cimetière, qui n'était guère éloigné de là.

Pierrille suivait nu-tête le cercueil, seul, sans appui, le front courbé, stupide, et comme écrasé sous sa souffrance. Catherine le regardait ainsi et pleurait.

— C'est un bon fils, disaient les uns.

— C'était, disaient les autres, une si bonne mère!

La fosse était toute creusée. On y descendit le cercueil.

Pierrille, machinalement, s'était agenouillé, et les assistants derrière lui.

— Qu'elle repose en paix! dit le prêtre.

— Amen! répondirent-ils tous.

Le fils ne répondit pas. Il pleurait.

Le prêtre jeta une dernière fois sur le cercueil un peu d'eau bénite, fit le signe de la croix, parla en latin et se retira.

Pierrille ne voyait rien, n'entendait rien.

Il répétait, tout bas, des prières que sa mère lui avait apprises quand il était petit.

Chacun vint bénir cette bière où la pauvre morte était mise. Il restait à genoux, immobile.

Alors, le fossoyeur prit une pelletée de terre et la jeta sur la morte. Vous savez le bruit sourd, terrible et lugubre de la terre sur le cercueil! Pierrille se releva.

Il ne pleurait plus.

Il prit la verte branche de buis mouillée d'eau bénite, et fit le signe de la croix.

D'une voix grave et lente, il dit adieu à cette fosse, et, s'élançant ensuite vers les Lorin qui fondaient en larmes :

— Ah! mes amis, s'écria-t-il, Catherine... Placide... emmenez-moi!... emmenez-moi!...

..... Allons, pensait Jeantoux en suivant les Lorin qui s'en retournaient avec Pierrille, à Ratevoul, voilà que le faraud n'est plus fils de veuve, et que la conscription a des droits sur lui. Eh bien! s'il *partait soldat*, par ma foi, la Catherine serait un *bien bon* parti pour un épouseur!

XXII

L'idylle d'abord, et puis le drame, c'est la vie. Que d'images joyeuses, au lever du jour, que de tristes souvenirs, lorsque la nuit vient! Que de sourires à peine effleurés que les larmes arrêtent, que de jour-

nées, commencées dans le soleil et la joie, qui finissent au milieu des éclairs et de l'orage!

Souvenez-vous de Pierrille enfant, souvenez-vous de Catherine lorsqu'elle était petite! Où est leur joie, où leurs jeux, où leur sourire, maintenant? Mais, je me tais. Il leur reste l'amour.

Il est encore, au fond du cœur de nos paysans, un sentiment religieux qui fait que, le malheur venu, celui qui est frappé n'a point honte de s'agenouiller devant le Seigneur et de pleurer.

Pierrille s'achemina ce soir-là vers l'église, et pria longtemps avec ferveur. Cette heure de fervente supplication lui fit du bien, car elle est la plus belle des religions, celle qui s'adresse aux faibles et aux affligés et qui fait communiquer l'homme avec Dieu par la prière. En se relevant, il se sentit plus fort, comme s'il eût déposé entre les mains du Seigneur une partie de sa souffrance. Il sortit, et comme il franchissait le portail de l'église, il se trouva en face du vieux curé de Saint-Alvère. Le prêtre lui tendit la main avec amitié et lui dit:

— Allons, mon pauvre Pierrille, n'oublie pas que toute consolation est dans le vieux livre que je t'ai donné et qui s'appelle l'Évangile.

Il y avait tant de véritable affection dans ces paroles, que Pierrille put répondre par un sourire et un regard de remerciement; puis il s'éloigna, le cœur allégé, l'âme plus sereine et avec cette pensée inspi-

rée par la religion, que sa mère était heureuse là-haut et qu'elle le voyait.

XXIII

Six mois à peu près se passèrent. S'il est un souverain remède à toute blessure, c'est le temps, et les moins ingrats subissent cette loi fatale qui veut que l'oubli des morts entre dans le cœur de l'homme presque aussi vite que l'herbe et la mousse poussent sur leurs tombeaux. Non que ce soit l'égoïsme qui ferme l'oreille du vivant à ces voix d'outre-tombe, mais c'est que la douleur engourdit comme le sommeil et que toute blessure morale se cicatrise, avec les jours, comme les blessures physiques.

Peu à peu, avec le temps, les morts sont pour nous seulement des absents. On s'habitue à en parler comme d'un ami qu'on a quitté hier et qu'on reverra demain. On les croit vivants et quand on y songe, on se les représente allant et venant, gais ou tristes, comme on les a toujours vus. La blessure s'est fermée. On peut y porter la main : elle ne se rouvrira plus. D'ailleurs, on a toujours, pour se rattacher au monde, quelque affection née d'hier parfois et qui, vous paraissant avoir existé toujours, vous paraît encore éternelle. Dieu l'a voulu ainsi. A mesure qu'une

fleur se fane, une autre fleur s'entr'ouvre, et tout se renouvelle, et tout se succède dans l'ordre immuable de la nature.

A Pierrille orphelin, sans parents, il était resté les Lorin, c'est-à-dire l'amitié, il était surtout resté Catherine, c'est-à-dire l'amour. Le pauvre garçon avait d'abord bien souffert, en songeant qu'il ne reverrait plus celle qu'il chérissait tant et qui l'avait tant aimé; longtemps, malgré tous ses efforts, il n'avait pu sans pleurer penser que cette séparation était éternelle, mais, peu à peu, et comme toujours, son cœur s'était, pour ainsi dire, ranimé au milieu de l'affection des gens de Ratevoul, auprès de l'amour pur et saint de Catherine.

De jour en jour, sa tristesse avait diminué, ses larmes s'étaient taries, son cœur s'était apaisé. Le sourire était revenu à ses lèvres, un soir, sur la terrasse, comme il causait avec sa fiancée. Un autre jour, il avait oublié le passé en songeant à l'avenir. Il revenait peu à peu à son ancienne gaieté, à son langage enjoué, à son rire franc, et la bonne Catherine, dont tout cela était l'ouvrage, s'applaudissait intérieurement de cette espèce de convalescence.

Quand les six mois dont j'ai parlé furent passés, tout avait repris, à Ratevoul, son aspect accoutumé, et rien n'y était changé, si ce n'est qu'autour du foyer de la ferme s'asseyait un enfant de plus.

Placide s'était remis au labour et à ce qu'il appelait

la *manœuvre* comme s'il n'eût jamais fait que cela. Il avait, depuis longtemps, quitté l'habit serré du chasseur d'Afrique pour la veste bleue du paysan, et le sabre du soldat pour la bêche ou le hoyau du travailleur.

Seulement le père Lorin avait voulu *absolument* que son neveu gardât au moins son ruban rouge à la boutonnière, et Placide se distinguait des autres paysans par ce signe glorieux et aussi par cette démarche assouplie et un peu rude qui est le propre des militaires.

On l'aimait beaucoup à Saint-Alvère, où on ne l'appelait que le *brigadier*, et quand Pascal disait, en montrant à un visiteur une sorte de trophée du sabre et de deux longs pistolets arabes tout damasquinés qui appartenaient à Placide et qu'on avait suspendus dans la grande salle :

— Ceci est à *lui!* ce sont ses armes!

Le visiteur répondait par un salut très-respectueux.

Placide était devenu l'ami intime de Pierrille et celui-ci lui portait une véritable affection fraternelle. Les deux jeunes gens causaient souvent ensemble, et toutes leurs conversations roulaient à peu près sur le sujet qui les intéressait davantage l'un et l'autre : Catherine.

— Tu seras un bon mari, je pense? disait le frère avec cette loyauté franche qui faisait le fond de son caractère.

Et le fiancé répondait avec un sourire assuré :

— Ne crains rien. Je l'aime tant qu'elle ne pourrait pas avoir un sort meilleur que celui que je lui ferai.

— Brave garçon! répliquait alors Placide. Tu ne sais pas tout le plaisir que tu me fais en me disant cela. C'est que je veux pour ma petite sœur un avenir beau comme le ciel de l'Algérie, ma foi, et quand je suis sûr que mon souhait s'accomplira... eh bien! Pierrille, je suis plus content que quand le père Bugeaud m'a posé la croix, là... C'est la vérité!

Un jour, il dit à Pierrille :

— Combien as-tu d'argent à toi, pour entrer en ménage?

— Dame, fit le jeune homme, j'ai bien cent cinquante écus. Ce n'est pas le diable.

— Ma foi, non...

— Mais cela suffit pour en gagner d'autres, et quand on a le cœur à l'ouvrage, la huche au pain s'emplit tous les jours, tu peux le penser.

— C'est vrai, dit Placide, mais il faut songer aux mauvais côtés de tout, mon ami. Je ne sais pas si *les vieux* ont assez d'argent pour vous monter un intérieur, je ne le crois pas. Et si tu tombais au sort, dans trois mois...

— Ah!... fit Pierrille, oui... le sort!... Bah! est-ce que je partirai? j'aurai un bon numéro!

— Je te le souhaite. Mais enfin si tu ne l'avais pas? Un homme coûte gros... Eh bien! comment ferais-tu?

— Placide, Placide, dit Pierrille en secouant la tête, ne parlons pas de ça... quand j'y songe, je suis tout triste. Laisse-moi mon assurance que j'aurai un bon *lot*, j'aime mieux cela!

Pierrille ressemblait à un homme qui ferme les yeux afin de ne point voir le fossé qu'il lui faut franchir.

Placide le comprit.

— Soit! répondit-il simplement.

Et il se prit à penser, à part lui, que sa Catherine serait bien malheureuse s'il lui fallait se séparer de son fiancé.

— Bah! conclut-il après un moment de réflexion, nous n'en sommes pas encore là!

XXIV

Et pourtant on y arriva, car le temps, qui enlève la souffrance, l'apporte aussi souvent. Les trois mois qui séparaient encore le pauvre Pierrille de cette époque, passèrent vite aussi, et le jour vint où il fut mandé à Saint-Alvère pour satisfaire à la loi du recrutement.

Placide seul l'accompagna. Les Lorin demeurèrent à la ferme, auprès de Catherine, qui était toute transie et qui priait.

Les jeunes gens étaient réunis sur la place de la mairie, en habits de fête, tous bruyants et tapageurs, comme gens qui cherchent à s'étourdir sur le sort qui les attend.

Il était midi, quand Pierrille arriva, un peu pâle et cachant mal son émotion sous un sourire, chacun l'entoura, lui tendit la main et le salua, comme un *collègue.*

— Allons, Pierrillou, dit le grand Mathieu, le fils de l'aubergiste, tâche d'amener un bon numéro, car ta Catissou pleurerait s'il te fallait la quitter avant le mariage.

— Et, ajoutait Peyrounil, un fin parleur, bien se pourrait qu'elle ne t'attendît pas si tu la quittais comme cela pour le régiment.

Ils n'y entendaient peut-être point raillerie, mais ces propos déchiraient le cœur du pauvre garçon, qui leur dit enfin, doucement :

— Je vous en prie, ne me parlez pas de cela !

Jeantoux n'était pas loin. Il vint, le sourire aux lèvres, vers les deux jeunes gens et leur tendit la main.

— Eh bien ! dit-il, voilà le moment ! Tout sera décidé dans une heure. On dit que tu n'es pas très-rassuré, Pierrille ?

— Je suis comme je suis, dit le jeune homme avec un peu d'humeur et en cherchant à s'éloigner...

— C'est juste, fit Jeantoux, et ce n'est pas moi qu te blâmes.

— Alors, pourquoi me parler? Laisse-moi.

Jeantoux se prit à rire avec un faux air de bonhomie qui ne lui allait pas mal :

— Decidément, dit-il, *ils* avaient raison.

— Qui, *ils?* demanda Pierrille.

— Eh! parbleu, les camarades... Lanier, Espérou et les autres... Ils disaient tout à l'heure qu'on t'avait vu pleurer comme un enfant, hier, à la nuit, dans le chemin de Costo-Rasto, et, comme je leur soutenais que cela n'était pas...

— Tu le soutenais à tort, dit Pierrille qui avait légèrement rougi... Il fallait les laisser dire. Qu'est-ce que cela me fait que des mauvais gas jasent sur mon compte?

— D'autant plus, ajouta Placide qui observait Jeantoux depuis quelques moments, d'autant plus que si ces messieurs trouvent mauvais ce que font les autres, et nous surtout, on peut leur répondre qu'ils viennent nous le dire à nous-mêmes et qu'on les satisfera comme ils voudront. Ceci soit dit pour tous ceux qui se mêleraient de mettre leur main à ce qui ne les regarde nullement. Vous m'entendez, Jeantoux?

— Je vous entends, dit le jeune homme en souriant avec son expression méchante.

— Très-bien alors, fit l'ex-brigadier qui lui tourna le dos en entraînant Pierrille.

XXV

Jeantoux les regardait s'éloigner en haussant les épaules :

— Si le bon Dieu était juste, murmura-t-il, comme il vous donnerait un mauvais numéro à ce grand faraud-là !

Il les vit entrer à la mairie, et les suivit alors, non sans une certaine émotion, car il ne pouvait songer sans tressaillir que si Pierrille partait, la Catherine serait libre. Il entra dans la salle où se tenait le conseil et vit Placide, debout, parlant avec Pierrille, qui baissait la tête et semblait absorbé.

— En voilà un, pensa-t-il, qui n'en imposera pas à la chance par sa bonne mine !

Au même moment il avisa Claude Gautier, une de ses amitiés de cabaret, qui était entré, lui aussi, dans la mairie comme spectateur.

— Eh bien ! lui dit-il, qu'est-ce que je t'avais promis l'autre jour ? Regarde-moi si je n'avais pas raison. Le Pierrillou ne fait plus son *fendant* à l'heure qu'il est ! Le voilà plus blanc qu'un linge et tremblant comme la feuille.

— Oh ! répliqua Claude Gautier, il n'en est pas encore là !

— Guère moins, va. Ces apprivoiseurs de femmes ne sont pas les plus courageux quand il s'agit de choses sérieuses.

Claude fit un mouvement qui voulait clairement dire : Tais-toi ! les voisins pourraient nous entendre ! se croisa les bras et regarda Pierrille, que le maire appelait justement et qui s'avançait tout droit vers l'estrade.

Le pauvre garçon faisait tout son possible pour paraître calme, et quand il eut la main dans l'urne, il jeta sur Placide un regard qui voulait dire bien des choses.

Placide répondit par un geste d'encouragement. Alors, le *fiancé* présenta son numéro au maire.

— Trois ! lut celui-ci gravement, et aussitôt il courut un grand murmure dans la foule.

Pierrille demeura muet, et Placide fit un mouvement de colère qu'il accompagna d'un juron énergique.

— Voilà la Catherine veuve, dit Jeantoux. Eh ! Gautier, mon ami, viens, je paye bouteille !

XXVI

— Allons, disait Pierrille en reprenant tristement, appuyé sur le bras de Placide, le chemin de Rate-

voul, il faut avouer que je ne suis pas de ceux qui ont beaucoup de chance. Tout est fini pour moi. Les Lorin ne sont point riches à déboucler une si forte somme, et pas plus les Terrade. Je n'ai rien à moi; il me faudra partir.

— Qui sait, répondit Placide, et la révision?

— Ah! oui, fit Pierrille, parlons-en.

— Le fait est que tu n'es point taillé dans le moule de ceux qu'on refuse.

— Il y a des moments où je comprends qu'on se coupe le doigt pour ne point servir.

— Ce n'est pas une bien belle idée, cela, dit l'ex-brigadier. Le gouvernement vous prend tout de même et vous envoie, pour sept ans, dans une compagnie de discipline, en Algérie. Amusez-vous donc! Ce n'est pas que l'Algérie soit un vilain pays. . vrai Dieu! un ciel, une séve, des arbres... et le reste... mais sept ans de punition! J'espère que ce n'est pas sérieux ce que tu dis là?

— Non! non, ce n'est pas sérieux... Je ne sais pas ce que je dis... Ah! mais, Placide, c'est que, vois-tu, quitter Catherine, c'est la mort..., la quitter! Et elle, mon Dieu, que va-t-elle dire?

— Elle va pleurer, comme toi, mon pauvre Pierrille... Mais ne pouvez-vous faire que cela? Allons, du courage, on s'en va trouver M. le maire, et le curé, et M. le juge, et on tâche d'avoir des protections, une avance d'argent, est-ce que je sais?

Rien n'est perdu tant que tu n'as pas le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule, voyons, Pierrille... et il peut se trouver un hasard, un bonheur... Ah çà! morbleu, on a vu plus étonnant que cela! Réfléchis... Qu'est-ce qu'il y a donc d'irréparable dans ton affaire?

Pierrille regarda Placide d'un air étonné, car il y avait je ne sais quel accent inaccoutumé dans les paroles de l'ancien soldat. On eût dit qu'il cherchait à ne point trop parler et que ce qu'il disait lui échappait malgré lui, dans son émotion. Il était pâle, il souriait, il s'efforçait de paraître calme et, quelque troublé que fût Pierrille, il avait encore assez de sang-froid pour s'apercevoir que le frère de Catherine était en proie à une émotion qu'il essayait en vain de cacher.

— Ah çà! dit-il, tu as quelque chose, Placide... Je ne sais ce que c'est... mais tu es tout changé. Voyons, qu'as-tu?

—Rien, par ma foi, rien... Que veux-tu que j'aie?... je cherche à te consoler, voilà tout... Je te dis qu'il ne faut pas te désespérer encore, c'est la vérité. On pleure aujourd'hui; on rira demain, peut-être. Moi, je n'ai rien... Si j'avais quelque chose, ce serait du chagrin, mais je n'en ai pas, car (je ne sais pourquoi) je suis sûr que tu ne partiras pas.

Pierrille demeura pensif, et Placide se tut jusqu'à Ratevoul, où, en arrivant, ils trouvèrent toute la famille dans la consternation et les larmes.

On savait déjà la nouvelle.

C'était Jeantoux qui avait dépêché vers la ferme un gamin, afin d'apprendre à Catherine quel numéro avait amené son fiancé.

— Tiens, avait dit le mauvais gas, voilà un sou pour toi, et ne dis pas surtout que c'est moi qui t'envoie.

— Ah çà! pourquoi cela? demanda Claude Gautier.

— Parce que, répondit Jeantoux, je ne veux point passer aux yeux de la Catissou pour un oiseau de mauvais augure, et je suis pourtant satisfait de me dire que c'est par moi qu'elle saura l'affaire. Il faut savoir se garder toujours une porte de derrière.

C'était, à ses moments, un fin matois que le Jeantoux. Malheureusement, quand la passion l'emportait, adieu son esprit et sa ruse. Il ne restait plus chez lui que la violence et la rudesse, choses qui ne peuvent jamais, dit-on, mener à bien.

XXVII

Le lendemain, sur le midi, Jeantoux vint à Ratevoul. Il apportait, disait-il, *ses consolations* pour la famille.

Placide et Pascal étaient aux champs. La Catissou

coupait, dans la pièce du Cadet, du petit blé d'Espagne pour les bœufs.

Jeantoux ne trouva à Ratevoul que Catherine, mais c'était elle surtout qu'il cherchait. Il se sentit joyeux en la voyant et l'aborda chapeau bas et le compliment à la bouche.

— Ah! c'est vous, Jeantoux, dit la jeune fille en le voyant ; vous venez donc à Ratevoul, maintenant?

— Est-ce un reproche? demanda le jeune homme.

— Non, répondit-elle, ou si c'en est un, c'est celui de ne pas venir assez souvent nous voir.

Catherine était bonne, et elle avait la confiance que donne la bonté! Elle se laissa aller avec Jeantoux à une de ces conversations intimes, où chacun trahit avec joie le secret de ses joies et de ses chagrins.

Elle parla de Pierrille, elle lui dit combien elle l'aimait, et qu'elle l'aimait depuis l'enfance.

C'était rappeler à Jeantoux un passé qu'il haïssait.

— Oui, dit-il, l'enfance, je le sais bien, demoiselle. Il vous aimait dès ce temps-là. Tout petit, vous alliez ensemble au Riou... Je m'en souviens. Et comme vous l'aimiez aussi!... Vous n'aviez de bonté que pour lui. Vous ne vous souvenez pas de ces jours passés. Moi, je ne les ai guère oubliés, demoiselle. Je vous aimais bien, de mon côté. Oui. Je vous suivais... Je vous regardais de loin... Vous ne me voyiez pas... Mais Pierrille n'avait que les sourires, moi, vous me regardiez comme un ennemi... Oui, comme un

ennemi, Catherine, et vous me faisiez bien de la peine !

— Pauvre Jeantoux ! dit-elle en lui tendant la main.

Cette main, Jeantoux la prit et la serrant avec force.

— Ah ! vraiment, Catherine, dit-il, moi aussi je vous aimais bien... autant que lui, Catherine, et je vous le dis, je vous aime encore !... Ne me faites point de mal, écoutez-moi, Catherine.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en le regardant fixement, ah ! Jeantoux, vous le haïssez donc toujours?

— Catherine, je ne parle pas de lui, dit Jeantoux, je dis que je vous aime !

— Laissez-moi, malheureux ! dit la jeune fille. Vous me faites du mal... Et se dégageant de son étreinte : Jeantoux, dit-elle, voici cette porte. Ne la repassez jamais plus, Jeantoux. Vous êtes votre ennemi. Allez-vous-en !

— Vous me rendrez fou ! dit le misérable.

Il la regarda un moment avec un œil fauve, puis, sans mot dire, il s'élança au dehors, pâle, hagard, comme s'il eût commis un crime.

XXVIII

— Maladroit! se dit Jeantoux en s'éloignant, maladroit, qui va tout brusquer, comme un rustre. C'est fini. Va donc essayer de la ramener maintenant. Fais-lui patte de velours, imbécile... Ah! maladroit!

Il marchait avec agitation, frappant du pied la terre, et regardant à travers les arbres, les bâtiments de Ratevoul, où peut-être, il ne lui serait plus possible de remettre le pied.

— Comme si tu ne pouvais pas te contenir, triple buse! se disait-il tout haut... Avec ton sot emportement, voilà que tout est perdu... Oui, perdu. Est-ce qu'il y a moyen de l'apprivoiser à présent, cette tourterelle?... Et moi qui ai reculé devant elle! Ah! cette Catherine, je ne sais pas si je l'aime ou si je la hais!....... Je voudrais tenir en face son Pierrille... ce beau fadard, cet enjôleur... Ah! je rirais!... Cela viendra, foi de Dieu, cela viendra!

Il aperçut à terre, un de ces petits scarabées d'un vert doré que nous nommons un *cinq-sous*, et de son talon, l'écrasa brusquement, avec rage...

XXIX

Sur la grand'place de Saint-Alvère, Claude Gautier, aidé d'un jeune gas d'une quinzaine d'années, déchargeait une charrette de foin. Perché comme il l'était sur le tas, il vit de loin, venant de son côté le grand Jeantoux, la tête basse.

— Allons, bon! se dit-il, le gaillard aura voulu papillonner autour de sa *princesse* et le voilà qui nous revient, remis à sa place. — Eh! Jeantoux, lui cria-t-il qu'as-tu donc?

— Je n'ai rien, répondit le jeune homme en s'approchant de la charrette... ou plutôt si... je vais te dire ce qui m'advient. —Ah! cette Catissou me cause bien du mal, va!

— C'est toujours comme cela avec les cotillons.

— Descends, viens chez Lambert. Je vais te conter tout. Viens donc.

Claude Gautier sauta lestement à terre, et dit au jeune gas.

— Demeure-là, Julou, et soigne les bœufs, hein?

Puis, il suivit Jeantoux et entra avec lui au cabaret qui fait le coin de la place et de la Grand'Rue.

Il n'y avait pas dix minutes que les deux jeunes gens étaient entrés, que Julou vit s'avancer vers lui

Pierrille, dans un état d'agitation, dont le jeune gas s'aperçut facilement.

Pierrille était nu-tête et marchait vivement. En arrivant sur la grand'place il jeta autour de lui un regard interrogateur, et ne voyant que Julou auprès de la charrette de foin, il s'avança vers lui en lui demanda s'il n'avait pas tout à l'heure aperçu le *grand Jeantoux.*

— *Oui! bien*, répondit Julou... et justement il vient d'entrer chez Lambert avec Claude... Si vous lui voulez parler, il y est encore, M. Pierrille!

Pierrille n'en attendit pas davantage et en deux bonds il fut à l'entrée du cabaret qu'il franchit rapidement.

Il entra dans une salle assez vaste, mais mal éclairée, où assis, devant des tables de bois blanc mal peintes, quelques groupes de paysans buvaient qui un pot de vin, qui de la bière ou des liqueurs.

D'un seul coup d'œil, il embrassa bien vite toute la salle et aperçut, dans un coin obscur, celui qu'il cherchait et son camarade.

Il alla droit à eux, les poings serrés, le regard en feu.

XXX

Jeantoux, occupé qu'il était de causer avec Claude Gautier, ne le vit pas venir. — Pierrille s'approcha de lui et lui frappa brusquement sur l'épaule.

— Hein! fit le garnement qui se retourna... Qui est-ce qui...?

Il vit Pierrille, devint pâle et se leva vivement.

— Que me veux-tu? demanda-t-il d'un ton de menace.

Pierrille le regardait fixement dans les yeux et ses dents claquaient. Il y avait une telle expression d haine, de mépris et de vengeance dans ce regard, que, malgré lui, Jeantoux recula.

— Je viens, dit alors Pierille, pour te demander compte de l'emploi de ta matinée. Je serais aise que tu m'expliques ce que tu venais faire à Ratevoul il n'y a guère longtemps, et ce que tu as dit à Catherine Lorin, face à face, comme tu es là devant moi?... Réponds.

— Diable! fit Jeantoux en essayant de rire, — est-ce que je te dois des comptes, et as-tu plein pouvoir sur moi pour venir m'interroger ainsi, quand je ne songe guère à te répondre?

— Jeantoux, Jeantoux, dit Pierrille, tu me répondras cependant, si je le veux....

— Où as-tu vu cela, toi?

— Bon Dieu! s'écria Pierrille, tu me fais bouillir le sang! Au fait, je n'ai pas besoin que tu me répondes. Je sais ce que tu as dit, ce que tu as fait chez les Lorin; et c'est parce que je le sais que je suis ici, pour t'en demander raison, tu m'entends, et te for-

cer à m'en demander pardon, oui, pardon, lâche qui insultes les femmes!

— Lâche!... qu'est-ce que tu dis? hurla Jeantoux, que Claude Gautier prit à bras le corps au moment où il allait s'élancer sur Pierrille.

— Ah! le misérable, le misérable!... Laisse-moi, Gautier... ah! le misérable!

— Eh! dit Pierrille, laisse-le donc, Gautier; peut-être qu'il aura plus de courage, maintenant. Laisse-le donc! Ah! tu croyais, toi, que cela ne se saurait pas. Il y avait un enfant, un petit berger, dans la cour, et qui t'a entendu, brave Jeantoux... C'est lui qui m'a tout dit... tout... Et il te regardait par la fenêtre, et il avait mis une pierre dans sa fronde, et il t'en aurait cassé la tête, vois-tu, si tu avais voulu toucher à un cheveu de Catherine... C'est brave quelquefois, les enfants! Tu te croyais seul, pauvre fou? Tu vois bien qu'il ne faut se fier à rien, puisque je sais tout... tout! Allons, je suis venu ici pour toi... Ce que j'ai dit est la vérité, je crois? Réponds!... mais réponds donc! s'écria Pierrille avec un geste suprême de colère.

— C'est la vérité, répondit Jeantoux, qui s'était dégagé de l'étreinte de Claude Gautier, et ce que j'ai fait, je le referais, entends-tu?... Je le referais, car j'aime ta Catherine, ta fiancée... ta promise...

Pierrille était blanc comme un mort. Il poussa sourdement un cri, et, d'un bond, s'élança sur Jeantoux

la main levée. Le coup fut rapide et cruel. Jeantoux chancela et s'appuya, pour ne pas tomber, contre une table, puis à son tour, il fit un bond vers son adversaire. Mais avant qu'il eût eu le temps de frapper, Pierrille l'avait repoussé de nouveau.

— Allons, allons! s'écrièrent les assistants... point de lutte.

— Pas ici! pas ici! répétait le cabaretier aux abois. Oh! mon Dieu! ils vont tout briser!

Quelques-uns s'emparèrent de Pierrille et l'entraînèrent. Claude avait saisi Jeantoux à bras le corps et l'étreignait avec force. Mais le jeune homme, d'un effort violent, se dégagea et bondissant comme une bête fauve sur une doloire qui brillait, à terre, appuyée contre la muraille, il la brandit avec énergie au-dessus de sa tête.

Il y eut, dans le cabaret, un grand cri d'effroi, et les paysans reculèrent. Mais Claude, plus courageux, comprit qu'il fallait à tout prix arrêter le forcené, et, saisissant avec adresse la doloire, il l'arracha des mains de Jeantoux. En un instant, le jeune homme fut entouré et comme serré dans un étau par un cercle de paysans qui le forcèrent à ne point bouger, pendant qu'au dehors d'autres jeunes gens entraînaient Pierrille loin de Saint-Alvère.

XXXI

Quand la colère de Jeantoux se fut à peu près calmée, le cercle qui l'enserrait s'élargit et on lui laissa la liberté de ses mouvements. Alors, quelques-uns essayèrent de lui parler et de le distraire. — Allons, lui disaient-ils, il ne faut plus penser à cela. Que t'importe la Catissou, après tout? Laisse-la donc à Pierrille; ils sont fiancés de cœur; ils s'aiment. Que veux-tu faire?

— D'ailleurs, ajoutaient-ils, le Pierrillou s'en va au régiment bientôt, et une fois loin, qu'est-ce qui t'empêche de te déclarer à la Catherinette? Elle t'éconduira d'abord, mais on persiste, on demeure, et un beau jour, la belle se rend; et l'on court tout droit chez M. le maire, l'épouser par devant témoins!

Mais Jeantoux répondait :

— Laissez-moi! Je ne veux rien entendre. Je ferai ce qui me plaira.

— A ton aise! dit enfin le petit Julien, le *plus plein d'esprit* du village; laisse la rose au papillon, comme tu appelles Pierrillou, et contente-toi de la regarder, c'est ton affaire.

— Aussi, fit Jeantoux, je te prie de ne m'en point parler.

— Comme tu voudras, répliqua le malin ; seulement, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne point t'y prendre brusquement avec la Catherine qui est une demoiselle pour le sentiment. Si tu voulais même être tout à fait bien avec elle, tu devrais faire quelque chose que je te vais dire... si tu me promets de ne te point fâcher...

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? dirent tous les paysans, qui prenaient plaisir à entendre le petit Julien, beau parleur comme vous voyez.

— Eh bien ! dit Julien, en se rapprochant de la porte, ce serait de *partir* à la place de Pierrille.

— Ah ! la petite vermine! s'écria Jeantoux, si je te tenais...

Mais Julien avait disparu, et les paysans riaient tous du trait qui blessait Jeantoux.

— Riez, riez, dit celui-ci sourdement, cela finira mal... Il n'y a pas de quoi rire, allez... Ah! malheur à ce Pierrille ! cela ne tournera pas bien pour lui, si je m'y mets...

— Allons, allons, fit Claude Gautier en entraînant le jeune homme, tais-toi!

— Je dis ce que je veux, fit Jeantoux à voix haute, et ce que je dis, c'est que, de Pierrille ou de moi, il faut qu'il y en ait un qui cède, et, je le jure, ce ne sera pas moi!.,. Non, quand même il devrait mourir de ma main!...

— Ah ! malheureux! s'écria Claude.

XXXII

Le lendemain, Placide se promenait pensif à quelques pas de Ratevoul. Il entendit derrière la haie qu'il longeait un craquement de feuilles, et comme le bruit était trop fort pour être produit par quelque oiseau caché là, surpris il écarta les branches épineuses de la haie, et aperçut, cherchant à se cacher, Jeantoux qui, se voyant découvert, se redressa alors brusquement.

— Que faisiez-vous donc là, vous? dit l'ex-soldat avec une brusquerie un peu retenue. Est-ce que c'est l'habitude de se tapir ainsi derrière les haies pour venir à la ferme ?

— Non, répondit Jeantoux froidement. Aussi, n'allais-je pas à la ferme.

— Et c'est avec raison que vous n'y allez pas, car vous y seriez mal reçu !

— Oui, par M. Pierrille, sans doute?

— Par Pierrille et par tout le monde, *monsieur* Jeantoux... Quand on n'apporte pas une figure amie, on ne trouve pas un accueil d'ami...

— Je vous remercie de l'avis...

— Il n'y a pas de quoi vraiment... Ce n'est rien que cet avis-là ! si vous en voulez d'autres, j'en ai encore à votre service.

— Et quels sont-ils? demanda Jeantoux d'un air railleur.

— D'abord, de ne point aimer autant que cela les broussailles... Je suis fort chasseur, monsieur Jeantoux, et j'aime beaucoup à loger du plomb dans les oiseaux des taillis ou des haies. Ensuite de vous tenir assez éloigné de Ratevoul, où j'ai posé quelques piéges à loup, et où, moi comme mon oncle Lorin, et Mathurin comme moi, avons le droit de considérer tout étranger sur nos terres comme un maraudeur, et, par suite, de le traiter comme tel... C'est parler français, hein?

— Par ma foi, oui, répondit Jeantoux, qui essaya de plaisanter. — Si c'est au régiment qu'on apprend comme cela le beau langage, le Pierrille saura parler comme vous quand il reviendra, dans sept ans!

— Tiens, fit l'ancien chasseur d'Afrique, vous ne manquez pas d'esprit, Jeantoux!... Mais, cela tombe mal... Le pauvre Pierrille ne saura jamais le beau langage...

— Ah bah! fit Jeantoux, c'est si long, sept ans!

— Oui, mais quand on passe ces sept ans-là au pays?

Jeantoux pâlit et recula devant Placide.

Le jeune homme souriait et regardait le garnement de cet air profondément goguenard, particulier aux soldats.

— Ah! s'écria Jeantoux avec rage, vous partez à sa place, vous!

— Ce que c'est que la haine, fit Placide, cela vous donne les mêmes idées que l'affection.

Jeantoux le regarda d'un air farouche, demeura un instant immobile, puis se retourna brusquement et s'éloigna.

— Il faudrait pourtant bien, se dit Placide en le suivant de l'œil, que je règle son compte avant de partir!..

Lorsque Jeantoux eut disparu, il s'assit sur l'herbe, et se prit à réfléchir.

XXXIII

Ce soir-là, autour du foyer de Ratevoul, à peu près tous les personnages de cette histoire se trouvaient réunis. On était alors au mois de mars. La mère Lorin et Catherine tricotaient, en face l'une de l'autre auprès de la table où brûlait une petite lampe de cuivre. Le vieux Pascal se tenait dans le coin de la cheminée, présentant ses gros souliers à la chaleur de quelques bûches qui se consumaient doucement, en lançant de temps à autre des petites fusées d'étincelles. Pierrille, debout, appuyé contre la huche au pain, regardait Catherine, dont le visage avait pâli et qui était devenue un peu maigre, car, depuis quelque temps, elle avait bien pleuré.

Personne ne parlait, personne ne bougeait même, si

ce n'est Mathurin, qui raccommodait, dans un coin, des cercles de tonneaux, et Placide, qui se promenait de long en large, dans la salle, en fredonnant parfois mais tout bas, quelque rude refrain de caserne.

On eût dit qu'un bandeau de plomb pesait sur toutes ces têtes et qu'un bâillon les empêchait de parler. Le silence était triste, et tous hésitaient à le rompre, parce qu'ils savaient qu'ils ne pouvaient guère échanger que des paroles de tristesse.

Placide seul semblait vouloir placer un mot. Il s'approchait, de temps à autre, de son oncle ou de Pierrille, ou de la mère Lorin, s'arrêtait, les regardait et reprenait tout à coup sa marche brusquement sans avoir rien dit.

Enfin, il n'y put plus tenir. Il s'arrêta et s'écria bruyamment :

— Cela ne peut pas durer !... Il faut en finir !

Tous se retournèrent assez surpris, et le vieux Lorin dit à Placide :

— A qui en as-tu donc comme cela?

— A qui? répondit Placide en s'avançant. Eh! à moi, donc, qui demeure muet depuis *des temps,* quand je devrais avoir parlé vingt fois pour une!

— Comment! que veux-tu dire?

— Je ne te comprends pas, mon frère...

— Je me comprends, moi, et vous allez saisir la chose tout aussi bien que moi, dit Placide en s'asseyant. Ce n'est pas bien difficile. L'affaire, la voilà !..

Il se tourna vers son oncle et fit le geste de quelqu'un qui va parler, mais il s'arrêta, et changeant sans doute d'exorde :

— Allons, dit-il brusquement, j'allais chercher des détours pour vous conter la chose: c'est une mauvaise manière. N'y allons pas par quatre chemins. Ecoutez, mon oncle, Pierrille et la Catherine s'aiment; ils seraient unis déjà si le sort n'était venu les empêcher d'être heureux, et si la mauvaise chance n'avait donné à ce brave garçon un numéro que je voudrais savoir à tous les diables... Voilà deux cœurs d'or dans le malheur! Eh bien! je veux qu'ils soient heureux! Je veux que ma petite Catherine me doive sa joie, son bonheur, sa famille, tout. — Je partirai pour Pierrille!...

Les Lorin devinrent pâles. Pierrille courut à Placide, et Mathurin se leva comme en sursaut.

— Placide! Placide! dit le fiancé, non, cela ne se peut pas! je ne le veux point. Le malheur m'en veut, je partirai.

— Eh! non, tu ne partiras pas, dit Placide. Qu'est-ce que cela me fait, à moi, d'être soldat? Rien, au contraire... tandis que toi... allons donc! la Catherinette en mourrait, foi de Dieu!...

La jeune fille regarda son frère et lui tendit la main sans mot dire. Elle pleurait.

Le vieux Lorin s'avança vers Placide.

— Garçon, lui dit-il gravement, ce que tu fais là

est d'un grand cœur; mais as-tu bien réfléchi à toute la portée de ce sacrifice?

— Si j'y ai réfléchi! Jour et nuit depuis quelque temps, et c'est un projet arrêté, mûri, décidé. Je veux revoir les Bedouins, moi!

— Placide, dit Pierrille, cela ne se peut pas!

— Ah! dit le brave garçon, j'étais sûr de ces *façons-là!* aussi, je ne savais comment aborder la chose. — Pourquoi cela ne se peut-il pas, hein? Est-ce que tu as peur d'être mon obligé, Pierrille? Ne crains rien, si, de nous deux quelqu'un, après cela, doit quelque chose à l'autre, ce sera moi qui te devrai le bonheur de cette petite sœur que j'aime tant!

— Cher enfant! dit Pascal...

— Ah! garçon! fit la Catissou, que je t'embrasse! C'est bien et beau ce que tu fais-là! Viens!

Elle le pressa dans ses bras. Le jeune homme rayonnait. Il vint à Catherine, lui prit le front et le baisa. La pauvre enfant que les larmes d'attendrissement étouffaient ne put que le serrer dans ses bras.

— Allons! lui dit-il gaiement, ne pleure pas! Je ne m'en irai qu'après la noce, petite Catherinette!

— Ah! monsieur Placide, monsieur Placide! répétait Mathurin qui pleurait aussi, je n'ai jamais vu ça de ma vie, parole d'honneur!

XXXIV

— J'avais longuement pensé à cela, dit Placide, quand toute l'émotion se fut à peu près calmée. C'était arrêté là ! (et il montrait son front,) depuis le jour du tirage. Seulement il était difficile de l'en faire sortir. J'ai brusqué la chose aujourd'hui et je suis content de moi. Oui, je partirai. On me recevra bien au régiment, allez! Et qui sait? je vous reviendrai peut-être officier de la Légion d'honneur! Comme cela sonnera, hein? papa Lorin!... D'ailleurs, ma vie, à moi, ce n'est pas le calme, le travail des champs, la moisson ou la vendange, c'est le bruit, la lutte, les courses, les batailles, toute mon ancienne existence. Figurez-vous que je reverrai avec plaisir les faces noires et les burnous blancs des Arabes! Allons, soyez gais vraiment. Je vous reviendrai, après tout; je vous écrirai. Je demanderai des congés, souvent, et on me les accordera, j'en suis sûr. Je vous saurai heureux ici, et, alors, l'Afrique sera pour moi le paradis. Tenez, ma parole, je suis ce soir tout fier et tout content de moi!..

Comme chacun se séparait pour le coucher, Placide prit Mathurin à part et lui dit :

— Tu iras demain, au matin, à Sainte-Alvère, tu annonceras tout haut que jeudi je vais au Bugue avec

Pierrille, et que j'y resterai. Pierrille reviendra seul, le soir. Tu entends?

— Oui, fit Mathurin surpris.

— Tu tâcheras ensuite de savoir ce que Jeantoux dira de cela, et surtout ce qu'il fera.

— Oui, dit encore Mathurin, en ouvrant de grands yeux.

— Puis, tu m'avertiras de tout ce que tu auras vu ou entendu. C'est compris? Surtout ne parle pas de cela à d'autre qu'à moi.

Mathurin, de plus en plus étonné, répondit :

— Oui.

Placide alla prendre dans la salle à manger ses pistolets d'arçon, les monta dans sa chambre et se mit au lit, le cœur tout joyeux ; il s'endormit en murmurant le nom de sa sœur.

XXXV

Les Lorin étaient, comme on pense, bien chagrins d'être ainsi forcés de se séparer de ce neveu chéri, qu'ils n'avaient de cette façon retrouvé que pour le perdre presque aussitôt. Mais, il faut bien l'avouer, ils se sentaient malgré cela soulagés en pensant que leur petite Catherine serait heureuse puisque, Placide s'éloignant, Pierrille demeurait au milieu d'eux. D'ail-

leurs, Placide les avait déjà quittés une fois, et quelque dure que dût être la séparation, elle ne serait jamais aussi cruelle que s'il eût fallu voir partir Pierrille emportant avec lui tout le bonheur de la maison.

Le vieux Pascal était enthousiasmé de son neveu et ne se lassait point de le répéter.

— Quel brave garçon! disait-il. Il n'y a que les garnements pour être ainsi!

Pierrille était d'un naturel trop haut et d'un caractère trop fier pour avoir tout d'abord accepté le généreux sacrifice de son ami, mais son refus ne put longtemps tenir contre les paroles des Lorin, de Placide, et surtout contre la pensée qu'il lui faudrait se séparer de Catherine, et peut-être la laisser à un autre.

Il accepta donc, loyalement, franchement, en ouvrant son cœur et son âme à ce noble cœur, — à cette belle âme qui l'avait si bien compris

— Tout ce que je te demande, Pierrille, lui dit Placide, c'est de lui payer ta dette à elle!

— Oh! répondit-il, sois tranquille, à Catherine toute ma vie et tout mon amour! à toi toute mon amitié.

Leurs mains et leurs cœurs se rencontrèrent dans une même étreinte. Leurs larmes coulèrent en même temps.

— Oui, répétait Pierrille, elle sera heureuse, et je l'aime!

— Merci, dit Placide, merci, mon frère!

XXXVI

Pendant que Placide travaillait au verger, ce jour-là, Mathurin le vint trouver et lui dit, avec un mystère qui avait quelque chose de comique :

— J'ai fait ce que vous m'avez commandé!

— Comment cela? dit le jeune homme.

— J'ai rassemblé, sur la grand'place, un assez bon nombre de jeunes gens, et je leur ai dit, selon votre ordre : Vous savez que Pierrille ne part point. Le neveu Lorin *va soldat* à sa place. Très-bien! Ils ont dit et causé. Le bruit s'est répandu. Claude Gautier l'a répété à Jeantoux, son intime... C'était sur la place, tout cela .. A ce qu'il paraît que vous aviez parlé à Jeantoux, car il a fait comme cela : — Je le savais. Le Placide me l'a dit hier. — Etait-ce bien vrai?...

— Oui, continue.

— J'ai alors écouté, sans trop me mettre en avant, les propos du compère Jeantoux, qui a mauvaise mine tous ces jours-ci, soit dit sans le flatter. Or, il s'est un peu déboutonné, allez, comme un brutal qu'il est, qui ne sait point céler ses affaires...

— Tant pis pour lui. Qu'a-t-il dit?

— D'abord que Pierrille n'avait pas encore épousé la demoiselle... que d'ici là il passerait bien de l'eau dans le ruisseau, et que s'il voulait bien, Pierrille ne l'épouserait même jamais.

— L'imbécile.

— C'est justement comme cela que l'a appelé Gautier, en lui disant : — Tu te feras une mauvaise affaire...

— Il a raison, ce Gautier; après?

— Après!... Jeantoux s'est avancé vers le vieux Linarac, le fermier de la Porre, et lui a demandé s'il n'avait pas *par là* quelque vieux fusil...

— Ah! ah!

— Je crois, Dieu me pardonne, que la canaille médite quelque mauvais coup.

— Va toujours.

— Le père Linarac lui a dit alors : — Qu'as-tu donc besoin de fusil? qu'est-ce que tu en ferais? — J'en tuerais les loirs et les buses qui viennent tout saccager dans notre endroit, répondit Jeantoux. — Eh bien! fit le *vieux*, on prend les loirs au piége, et on tue les buses à coups de pierres... Je ne prête point mon fusil. — Alors Jeantoux s'est éloigné sans rien dire. Je suis revenu, et c'est tout ce que je sais.

— Bien. Cela suffit. — Tu dis que Jeantoux sait que nous devons partir pour le Bugue jeudi?

— Il le sait.

— Que Pierrille reviendra seul le soir?

— Il sait encore cela, oui, et même, je vous conseillerai...

— Eh! je sais ce que j'ai à faire. Maintenant, Mathurin, je te remercie. Tu n'as plus besoin de surveiller le Jeantoux. Je sais à quoi m'en tenir sur son compte.

XXXVII

On était alors au mardi soir. — Le jeudi suivant, dès cinq heures du matin, Placide était sur pied dans sa chambre.

— Allons, dit-il, c'est aujourd'hui.

Il prit ses pistolets arabes, les chargea, en fit jouer les chiens et y mit les capsules.

— Il y a bien longtemps, fit-il, qu'ils ne m'ont point servi.

Il descendit dans la salle basse. Le père Pascal était levé.

— Mathurin, dit-il à son neveu, a sellé *Coco* et M. Pradel va tout à l'heure envoyer son cheval pour Pierrille. Vous allez partir après le déjeuner?

— Oui, dit Placide.

— Et vous reviendrez?

— Demain soir, *mon père.* Ce soir nous serons au Bugue, demain j'irai faire ma déclaration; sur le midi

nous repartirons et vers le coucher du soleil nous serons de retour...

— Oui, fit le laboureur; mais, toi, tu ne resteras point...

— Non, pas toujours, c'est vrai, répondit Placide, mais assez cependant pour voir le mariage de ma Catherinette!

Vers les dix heures, on se mit à table. Le cheval de M. Pradel était arrivé, monté par Pierrille lui-même qui était allé le *quérir* à Saint-Alvère. Le repas fut un peu triste. Ce départ momentané faisait songer à cet autre départ qui devait lui succéder et qu'une si longue absence allait suivre.

Placide essayait seul d'être gai, mais sans y réussir. Le déjeuner achevé, Mathurin amena les chevaux.

Placide monta aussitôt à sa chambre, glissa ses pistolets dans les poches de sa veste, et redescendit lestement. Il était vêtu en paysan et coiffé d'un large chapeau.

Il sortit dans la cour. Pierrille était déjà en selle. Le vieux Pascal tenait Coco par la bride et les deux femmes étaient debout, sur le pas de la porte. Placide embrassa avec effusion la Catissou et couvrit de baisers sa Catherine.

— Mon frère, dit la jeune fille, qu'as-tu donc? Tu vas revenir, n'est-ce pas?

— Tiens, fit Placide en souriant.,. elle me de-

mande si je vais revenir? Mais, demain, Catherine... demain! — Adieu, mon père Lorin.

— Au revoir...

— Que je vous embrasse!... Au revoir, Catherine!

Il était déjà à cheval.

— Allons! dit-il encore. A demain! à demain!

Et donnant un grand coup d'éperon à Coco, il lui fit prendre le galop vers les bois. Pierrille le suivit aussitôt.

XXXVIII

Les deux jeunes gens avaient assez à penser sans entrer en conversation. Ils se taisaient et demeuraient, l'un et l'autre songeurs pendant que leurs chevaux avançaient, les éloignant à chaque pas de la demeure aimée.

Il faisait beau, les bois étaient pleins de soleil, et les oiseaux chantaient joyeusement sur les châtaigniers. L'air était doux. Il faisait bon sous ces grands arbres. Placide se disait que Pierrille eût été bien malheureux de quitter tout cela.

Il regarda alors le jeune homme : Pierrille était pensif et semblait triste.

— Allons, lui dit Placide, te voilà tout rêveur. Est-ce que c'est ce beau soleil qui te fait baisser la tête,

et les chants des oiseaux te donnent-ils envie de pleurer ?

— Peut-être, fit Pierrille, car tout est joyeux autour de nous, excepté nous. Cela me fait peine de penser que tu dois nous quitter, Placide, et pour sept années !

— Ah ! bah ! dit le brave garçon en souriant, tu en es là, toi. Oublie vite cela, Pierrille. C'est de l'histoire ancienne. Assez de regrets ; il faudra rire et chanter bientôt, car la noce approche !

Comment pouvait-il sourire et paraître gai avec les pensées qui lui serraient le cœur.

Il ne dit presque plus rien après cela.

Après une demi-heure de voyage environ dans un chemin droit, ils s'engagèrent au milieu des taillis et des garnissades, parmi d'étroits sentiers d'une terre glissante et plastique, que bordaient, comme autant de précipices, des ravines d'un terrain rougeâtre, détrempé par les eaux de pluie.

— Un bon endroit pour un guet-apens, se dit Placide.

Puis les chemins devinrent moins mauvais. Ils rentrèrent dans les sentiers battus, au bord desquels, parmi l'herbe verte, apparaissaient, dans leur couronne blanche, ces champignons *oronges* semblables à des pommes d'or enchâssées dans l'herbe verte.

Une heure après ils étaient à Listraille, petit bourg placé presque à égale distance de Pézuls et du Bugue.

Ils s'arrêtèrent un moment. Placide se plaignait de douleurs de tète. Il alla se coucher sur un lit d'auberge, se releva, essaya d'une promenade dans les prés qui devait lui faire du bien, disait-il, se recoucha, et laissa passer ainsi deux ou trois heures.

Quand il fallut se remettre en route, Placide trouva encore une autre raison, et sous prétexte que Coco ne pouvait supporter les mouches, il retarda le départ jusqu'au soir.

Ils dînèrent à Listraille. Placide mangea peu. Il se plaignait toujours de son mal de tête.

— Si nous retournions à Ratevoul? disait Pierrille.

— Non, non. Si je ne me sens pas mieux, nous coucherons ici

Le jour se passa ainsi. La nuit vint.

— Il vaut mieux me reposer une nuit à Listraille, dit Placide, que de se mettre en route malade à travers les bois.

— Certainement, dit Pierrille.

Ils demandèrent une chambre, mais elles étaient toutes occupées. Pierrille partagea avec un roulier une espèce de pièce à deux lits, et l'aubergiste offrit à Placide un lit, bientôt monté, dans la salle du bas.

Placide accepta vivement.

Après neuf heures, tout le monde était couché, sauf le valet d'écurie qui attendait jusqu'à dix heures le passage de la diligence.

Placide se releva, demanda au valet son cheval, et

lui recommandant de ne point faire de bruit, lui mit dans la main une pièce d'argent pour solder la dépense.

Cinq minutes après il était en selle sur la route, et partait du côté de Ratevoul, pendant que Pierrille le croyait endormi dans la salle basse.

XXXIX

La nuit était noire, sans lune. On n'y voyait point à dix pas devant soi. Placide connaissait assez bien son chemin et pourtant il avait peur de se tromper; une fois sorti de la route, il mit la bride sur le cou de Coco et se laissa guider par l'instinct de son cheval.

Puis il s'assura que ses pistolets étaient toujours dans sa veste et se mit à dire tout haut dans le silence de la nuit :

— Pourvu que je puisse le sauver!

Il faut être né et avoir grandi au milieu des bois, parmi ces choses naïves et incultes, pour comprendre tout ce que l'âme du paysan conserve, malgré toutes les transformations qu'elle peut subir plus tard, de superstition et de croyance primitives. Or, Placide était un paysan.

Il avait été élevé dans ce pays, dans ces forêts que les récits de son aïeule peuplaient, il s'en souvenait,

d'êtres étranges; et, en se retrouvant, seul, au milieu de la nuit, dans ce bois profond, silencieux et noir, il ne put s'empêcher de faire un retour involontaire sur ce qu'on avait dit autrefois à son enfance naïve.

C'étaient quelques battements d'ailes au-dessus de sa tête, et qui pouvaient être le bruit de l'*oiseau de la nuit*.

C'était un froissement de feuilles sèches qui se faisait entendre à ses côtés. Un cri de chouette dans le lointain, un hurlement plaintif, quelque vague écho; tous ces bruits mystérieux de nuit qui troublent le repos des bois aux heures sombres.

En passant dans une clairière, il vit sur le ciel comme un point noir qui lentement tournait, tournait sans bruit. C'était peut-être quelque corbeau, quelque chauve-souris aux ailes cotonneuses. Mauvais augure.

Placide était brave et cependant il frissonna; il fit, sans y songer, le signe de la croix.

— *L'autre* m'attend là-bas, pensait-il.

Et le cheval avançait toujours, marchant d'un pas régulier, trébuchant rarement, mais ne se faisant pas faute de prendre les sentiers rocailleux où les branches des châtaigniers venaient battre durement le visage de Placide.

— Nous devons approcher, se disait le jeune homme. Le Jeantoux se sera posté près des fondrières que j'ai remarquées ce matin. Cela est presque sûr.

— Ah! ajoutait-il mentalement, petite sœur Ca-

therinette, c'est bien pour ton bonheur que je fais tout cela.

Ou encore :

— Jeantoux est averti de notre départ. Il sait que Pierrille doit revenir par ici ce soir même. Il le croit sans armes. Il doit l'attendre. Le gredin n'aura pas reculé, j'en suis sûr. Comme Pierrille ne part plus, il faut que Pierrille meure ; je comprends cela. Compère Jeantoux, vous aurez, par ma foi, compté sans votre hôte.

— Et si Mathurin s'était trompé? Si Jeantoux avait attendu encore... s'il choisissait un autre moment? Allons donc, c'est impossible. L'occasion, qui fait le larron, est trop belle cette fois. Il doit être tapi par là-bas, dans quelque ornière, avec son fusil ou sa hache. Ah ! misérable, si je te tenais !...

Puis une autre pensée lui venait ; car tout s'entrechoquait dans sa tête, comme dans les heures de fièvre, et il se disait :

— S'il me tuait, pourtant? Est-ce que je sais où il est, moi ; s'il est dans ces broussailles? Il tirera le premier : il attaquera à l'improviste, peut-être, et s'il ne me manque pas... s'il m'étend là, raide... du coup... qui donc remplacera Pierrille ?... Ne partira-t-il point? Et Catherine? Ah ! triple sot, qui va jouer sa vie contre le plaisir de casser la tête à ce scélérat !

Et il lui venait, alors, la pensée de faire volte-face et de ne point pousser à bout cette étrange entreprise.

Mais, à ses yeux, reculer eût été lâcheté, il ne le pouvait pas. Il fallait aller en avant, quelle que dût être l'issue de cette sorte de duel qu'il allait engager avec Jeantoux.

— C'est tenter Dieu, se disait-il; mais la cause de tout cela n'est-elle pas sacrée? Allons!

Il prit un de ses pistolets et l'arma. Ce bruit, sec comme celui d'un os qui se brise, lui parut singulier dans la nuit.

— Maintenant, dit-il, nous approchons. A la garde de Dieu!

XI.

Il éperonna son cheval qui prit un trot d'allure gaillarde et, regardant l'ombre d'un œil fixe, il attendit que le moindre indice pût lui faire reconnaître, auprès de lui, la présence de l'invisible ennemi qui devait l'attendre.

Mais il ne voyait rien.

L'ombre était épaisse et il suivait en ce moment un chemin creux sur lequel de grands chênes faisaient comme un dôme de branchages et de feuilles.

— Nous avons pourtant passé les fondrières, se disait Placide. Est-ce qu'il n'aurait pas attendu? Serait-il trop tard?

Puis il ajoutait :

— Ce Jeantoux a cependant de la tenacité. Il n'est guère que dix heures, je suis fou. Il est par ici, il attend.

L'endroit (on le sait) était désert et sombre. Placide ne voyait même pas devant lui la tête de son cheval, et aucune lueur ne trahissait le ciel, à travers les branches ou les troncs d'arbres.

Coco faisait, en marchant, un bruit sec, et quelquefois des étincelles jaillissaient sous ses fers, au heurt de quelque caillou.

Puis, rien.

Tout à coup le cheval s'arrêta brusquement. Placide le sentit frissonner sous lui et dresser sa tête d'un coup raide.

— C'est là, pensa-t-il.

Au même moment il entendit un bruit de feuilles froissées devant lui, et comme le choc mat d'un fusil contre l'épaule.

— Salut, Pierrille ! s'écria la voix de Jeantoux...

Et aussitôt un éclair de feu sillonna l'ombre avec une détonation qui se répercuta, dans ces bois silencieux, comme le bruit du tonnerre.

Placide, blessé, poussa un cri et, à son tour, tirant *au juger*, il déchargea son pistolet vers l'endroit d'où le coup était parti.

Cela s'était passé si rapidement que les deux coups de feu avaient semblé n'en faire qu'un.

Placide sauta à bas de son cheval qui s'enfuit au galop à travers les bois, en hennissant de terreur.

Il entendit comme des râlements du côté où il avait tiré, et s'approcha.

Dans l'ombre, un homme se tordait dans les dernières convulsions de l'agonie, laissant échapper des mots sans suite, battant du pied la terre, et se roulant comme un serpent blessé.

— Le malheureux ! dit Placide.

Puis il appela.

— Jeantoux, Jeantoux !

Il se pencha sur le moribond et sentit une main crispée le saisir par le bras. Il essaya de se dégager. Bientôt cette main s'ouvrit, tout bruit cessa. Placide, alors, se pencha sur le cadavre, puis, reculant les cheveux hérissés :

— Ah ! s'écria-t-il avec une sorte d'horreur, je l'ai tué !

XLI

Il y avait grande rumeur à Ratevoul, le lendemain de cette nuit sinistre. Tout y était terreur, effroi. On avait vu Coco revenir seul, la selle vide, et on ne savait quel affreux malheur déplorer.

Le vieux Pascal était pâle et la Catissou tremblait.

Mais tout fut bien pis quand Mathurin vint annoncer qu'on avait entendu des coups de feu, la nuit, du côté des bois.

— Je parierais, dit le valet de ferme, que le Jeantoux a fait quelque malheur! Il avait demandé un fusil et je crains...

— Comment! s'écria le laboureur, tu savais cela et tu ne nous a point avertis. Malheureux!

Et il se leva brusquement comme s'il eût voulu assommer Mathurin; mais le paysan s'était enfui.

Sur les huit heures, il vint un petit garçon de la ferme des Belles-Digues annoncer au père Pascal que *le Monsieur Placide* avait passé la nuit chez eux.

Le vieillard embrassa l'enfant.

— Au milieu de la nuit, dit le petit, le monsieur Placide a frappé chez nous. Mon frère Joanny a ouvert et, comme M. Placide était blessé, là (il montrait son bras), ma maman Françoise l'a soigné; et bien, allez!

— Comment, dit Pascal, Placide est blessé?

— Ah! ce n'est point une bien grande blessure, répondit l'enfant. Il a dit que ce ne serait rien.

— Femme, dit Pascal, je vais aux Belles-Digues!

— C'est cela! fit Catherine. Mais, est-ce que Pierrille n'était point avec Placide?

— Non, non, dit le petit, il est resté à l'auberge *là-bas* et n'a rien eu, lui!

Au moment où Pascal sortait, Placide arrivait

suivi de Joanny le fils du fermier des Belles-Digues.

Il était pâle et portait son bras gauche en écharpe.

Lorin et Catherine se précipitèrent vers lui et l'embrassèrent.

— Eh ! bien, garçon, qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Pascal.

— Souffres-tu? dit Catherine avec inquiétude, pendant que la Catissou couvrait son neveu de baisers.

— Ah ! répondit Placide, ce n'est rien—pour moi, du moins, — la blessure est légère et les balles me connaissent. Celui qui a le plus souffert dans tout cela, c'est le Jeantoux.. Il est mort !

— Mort !

— Ah ! mon Dieu ! s'écrièrent-ils tous.

— C'est Dieu qui l'a voulu, dit Placide, et sa colère l'a été atteindre dans l'ombre où mes yeux ne pouvaient le voir.

Quand Pierrille revint à Ratevoul il savait déjà tout ce qui s'était passé et courant à Placide :

— Malheureux, lui dit-il, tu risquais ta vie pour moi !

— Dame, un peu ! fit Placide.

— Et, demanda Pierrille avec inquiétude, ta blessure ?

Placide sortit de son écharpe son bras demi-nu, et répondit en souriant d'un air triste :

— Mon pauvre Jeantoux, s'il m'avait aussi bien touché l'os qu'il a atteint la chair, le bras se cassait,

et voilà qu'il t'eût fallu quitter Catherine tout de même !

XLII

Placide alla, de lui-même, se constituer prisonnier entre les mains de la gendarmerie.

L'instruction de l'affaire ne fut pas longue. L'inculpé était au moment du meurtre dans le cas de légitime défense. Il avait été blessé, et pour tout le village, il était constant que Jeantoux s'en était allé avec préméditation l'attendre au passage

Les propos de Jeantoux, rapportés par tous les témoins, l'accusaient jusqu'au-delà de la tombe, et cette affaire ne fit que hausser d'un degré dans l'estime du village celui qu'on appelait avec respect le brigadier.

Placide fut bientôt remis en liberté. La première fois qu'il reparut en public à Saint-Alvère, tous, et Claude Gautier le premier, se firent un honneur de lui serrer la main.

XLIII

Vous pouvez à présent terminer cette histoire vous-même.

L'orage est dissipé. Le voilà revenu, le ciel bleu, l'air pur, le soleil!

La voilà, la paix, la joie, le voilà le bonheur qui ne vient pas souvent! Pierrille est aujourd'hui le mari de Catherine, la bonne ménagère. Ils ont acheté une petite ferme derrière Ratevoul, et la cultivent laborieusement. M. le curé a, je crois, aidé son ami Pierrille dans l'achat de cette propriété.

Nos deux époux sont encore jeunes et voient grandir sous leurs yeux de jolis enfants qui s'en vont, eux aussi, petit frère et petite sœur, pêcher au Riou les écrevisses, quand le ciel est bleu et que le soleil luit dans les aulnes verts.

Les Lorin vivent toujours, et leur Placide, qui atteint sa quarantaine à l'heure qu'il est, dirige leur ferme. Il a quitté le service après la prise d'El-Aghouat, il y a cinq ou six ans, et ne regrette pas trop, dans sa verte campagne du Périgord, la plaine blanche de l'Algérie.

Ratevoul est toujours la maison du bon Dieu : aux pauvres qui tendent la main, des œufs et du pain; au

voyageur harassé, un verre de vin et quelque pot de quartiers d'oie.

J'y voudrais passer encore quelque bonne et longue veillée, comme celle où j'ai fait, jadis, la connaissance des modestes héros de cette simple histoire.

LES AMOURS D'UNE CÉTOINE

I

Une cétoine volait dans les airs. C'était une belle cétoine, et quand elle traversait un rayon de soleil, son corselet d'un vert doré se nuançait de reflets rougeâtres. On eût dit une étincelle.

Oh! la jolie cétoine!... Et que je voudrais vous la décrire aussi charmante qu'elle était! Mais qui la décrirait?

C'était un insecte, dirait avec lenteur le docteur Entomologos, c'était un insecte de l'ordre des coléoptères pentamères, de la famille des lamellicornes et de l'espèce des cétonides.

Pour moi, je dirai simplement que c'était une bien jolie petite bête.

II

Une cétoine volait par les airs, brillante comme une goutte de rosée et verte comme une émeraude. Le dessous de son corps, gentiment lamellé et couvert d'une peluche orangée, lançait par intervalles de petites flammes semblables aux reflets du paillon.

C'était une cétoine mâle. On l'eût deviné à sa tournure martiale. Elle volait droit devant elle, chantonnant un refrain militaire : *Le combat du Scarabée contre le Crapaud.*

Ses élitres battaient l'air en cadence, éventant son corselet luisant, et ses antennes se dressaient fièrement comme deux plumets.

— Ma foi, se disait-elle, voilà des fleurs qui me regardent amoureusement. Eh ! cette verveine rougit, la coquine ! Mademoiselle, vous êtes charmante ! Et cette pensée qui devient pourpre... et ce bouton d'or qui en prend la jaunisse.

Alors, ma cétoine se rengorgeait avec orgueil, volant en rond sur le parterre, se jouant dans les rayons du soleil et continuant gaillardement sa chanson guerrière.

III

Elle aperçut tout à coup entre un pied de gueules-de-loup, un bouquet de syringa et quelques touffes de giroflées, une jeune et gentille rose, à peine sortie du bouton qui la regardait tendrement.

— Oh! dit aussitôt la cétoine.... celle-ci est une fleur charmante et vaut la peine d'être courtisée. Mademoiselle, vous êtes la plus fraîche et la plus belle de tout ce jardin, continua-t-elle en s'arrêtant devant la pauvre rose dont la tige se prit à trembler d'émotion. Qu'avez-vous? Est-ce que je vous fais peur?

— Oh! non, dit la rose en se penchant un peu pour rougir...

La verte cétoine se sentit flattée.

— Si je ne vous fais point peur, petite Rose, pourquoi ne me laisseriez-vous pas être votre mari ?

— Vous?

— Moi.

On eût dit que la pauvre rose avait pâli.

— Croyez-moi, dit la cétoine, les papillons, vos amants d'ordinaire, sont gens frivoles et volages, et leur amour n'a pas plus de consistance que la poussière de leurs ailes... Moi, je vous aimerai toute ma vie, et toute ma vie je resterai auprès de vous, ma

charmante ; et toute ma vie je te dirai comme je te le dis maintenant : Je t'aime beaucoup, petite Rose, ne veux-tu pas m'aimer un peu?

La rose frissonna ; ses feuilles s'entr'ouvrirent.

— Je t'aime ! répéta la cétoine.

Et elle se blottit amoureusement dans le cœur de la fleur, où elle fit l'effet d'une émeraude enchâssée dans un écrin de satin.

IV

La cétoine aimait la rose depuis une heure, et je vous laisse à penser combien nos deux amants étaient heureux !

— M'aimeras-tu toujours ainsi? disait la rose.

Et la cétoine répondait :

— Toujours !

Une heure encore se passa.

— Il est midi, dit un passereau qui voletait par les allées.

Et tous les passereaux répétèrent : *Midi! midi!...*

— Ah! fit la cétoine... C'est l'heure de ma promenade habituelle, et ma santé exige que je fasse un tour de jardin.

— Tu vas me quitter ? dit la rose inquiète.

— Sois tranquille, mon ange, je reviendrai !

La cétoine s'élança et se prit à voler quelques minutes, en long, en large, en rond, puis, tout à coup, elle partit comme une flèche et se dirigea vers un parterre où les dalhias se balançaient, hauts sur leurs tiges.

V

Il y avait longtemps que la rose attendait la cétoine, et elle répétait tristement :

— Elle ne reviendra pas !

Une goutte d'eau roulait sur ses feuilles, pur diamant que vous eussiez pris pour de la rosée, et qui était une larme.

— Elle ne reviendra pas !

Ses feuilles se ridaient, son front se courbait, et le vent faisait osciller sa tige.

— Elle ne reviendra pas !

Une de ses feuilles tomba. Le soir venait. Une phalène vint à passer.

— N'avez-vous pas vu ma cétoine ?

— J'ai vu ta cétoine auprès d'une rose mousseuse !

La pauvre fleur pleura encore.

Le soleil se couchait.

— La petite ne verra pas le soleil de demain, fit le syringa...

— A qui la faute? dit la verveine.

Et toutes les voisines de dire : A qui la faute?

Le soleil était presque couché.

De loin, la rose vit venir la cétoine, la cétoine trottant sur le sable fin des allées, et se disant :

— Il faut varier ses plaisirs. Après la rose mousseuse, ma rose simple. Voyons ce qu'elle est devenue.

La pauvre rose se sentait mourir.

Elle appela par deux fois : Cétoine! cétoine!

Au même moment, une jeune fille, blonde, rose et fraîche, passait. Elle vit la cétoine.

— C'est *cela* qui gâte mes rosiers, dit-elle.

Et elle l'écrasa.

Mais la rose ne put voir le crime, car la pauvre fleur était morte, et le vent se jouait, tout joyeux, dans ses feuilles pâlies.

BESTIOLA

I

J'étais un jour au cachot, et je m'ennuyais (c'était dans mon rôle).

Pourquoi, me direz-vous peut-être, ce *carcere duro* à vous infligé? Je ne m'en souviens plus. Qu'importe, d'ailleurs! Il est probable que les verrous s'étaient fermés sur moi bien injustement. Demandez à tous les prisonniers.

Je copiais Virgile.

Bien souvent, dans mes dissertations latines, imitant en cela beaucoup de mes camarades, je n'avais pas fait autre chose.

Mais copier Virgile n'est pas une distraction! J'en étais au deuxième livre. Je m'arrêtai, je réfléchis, et

cette réflexion ne fit que me convaincre davantage de ce ce que je pensais depuis trois ou quatre heüres déjà, à savoir que ma position était réellement peu amusante.

Il faisait un temps superbe; l'ami soleil m'apparaissait par une fenêtre entr'ouverte, magnifique, rayonnant et railleur...

Ses mille feux ondoyants, constellés de paillettes et d'atomes lumineux me narguaient sans pitié et j'enrageais de bon cœur; d'autant plus que les cris de mes camarades s'ébattant dans la cour, arrivaient jusqu'à moi.

II

Pour me distraire, je n'avais sur moi qu'une feuille détachée de *Picciola*, ce roman de M. Saintine qui est tout un poëme. Mais je l'avais tant lue et relue depuis le matin !...

Je n'avais plus qu'à essayer de dormir.

C'est ce que je fis. Je m'assis et je fermai les yeux. Grecs, Romains, Iule, pensums, Enée, Troyens, Didon, Picciola, Carthage, Anchise, M. Saintine, le *pion*, le cachot, l'Enéide, le collége, Virgile, le soleil, la récréation, tout cela se brouilla dans ma tête et je m'endormis.

Un picotement au nez me réveilla à demi ; je me

secouai et refermai l'œil. Nouveau picotement, nouveau réveil. *Même jeu.*

Cela se renouvela plusieurs fois. A la fin, je me réveillai tout à fait, et je reconnus que ce picotement provenait d'une petite *bête à bon Dieu*, qui prenait mon nez pour les Champs-Elysées, et s'y promenait en paix, comme chez elle.

Je la pris. La coquine fit la morte.

On l'eût crue innocente, tant elle dissimulait ses pattes, causes de tout le mal.

III

Comme elle était jolie !

Ronde, bombée, brillante, avec une petite tête noire et deux ailes polies qui se rejoignaient au milieu exactement, deux ailes jumelles, bien rouges, avec de petites taches noires toutes rondes, comme de petits pois faits au compas.

Et ses pattes qui ne bougeaient pas, comme elles étaient fines, mignonnes, gentilles, coquettes, et comme elles semblaient dire, quoique repliées sur elles-mêmes : « Ah ! si je pouvais, mon Dieu, comme je trotterais vivement ! » « Comme je volerais ! » murmuraient ses ailes, qui se cachaient sous leurs élitres.

IV

Je la laissai : elle se crut libre et se redressa ; mais j'étais là, moi, cruel despote.

Et la voilà obligée encore de contrefaire la morte! Est-ce que je l'effrayais? Je ne lui voulais pourtant point de mal; mais les bêtes savent que l'homme est méchant, et j'étais plus méchant qu'un homme, moi, écolier de cinquième.

Je m'intéressai à ma pauvre bête à bon Dieu... Je la posai doucement sur mon cahier de vers latins... C'est elle qui se souciait peu des Troyens et des Grecs! Elle enjambait les dactyles et les spondées, sans crainte, sans respect, comme si ç'eussent été des vers ordinaires! Il lui importait peu, à la *coccinelle*, que Didon se brûlât sur un bûcher et qu'Enée s'en fût comme Thésée, laissant derrière lui une nouvelle Ariane. Ce qui l'inquiétait, c'était sa liberté perdue, son beau ciel bleu, ses arbres verts, ses feuilles douces, ses fleurs si belles : elle comprenait l'esclavage... (Et moi, donc!...)

V

Je la suivais des yeux, la laissant quelquefois s'écarter du papier; elle trottait vite, alerte, guillerette, et trébuchait de bonheur en se voyant libre... Mais j'étais là! Elle n'allait pas bien loin, la coccinelle; je l'arrêtais dans sa course; elle redevenait esclave... Tyran maudit! Elle s'habitua à moi peu à peu; elle voletait de temps en temps, et venait s'abattre alors comme un moineau apprivoisé, sur ma main, sur mon bras, sur ma joue.

Je lui cherchai un nom. *Captiva*, *Coccinella*, *Amica;* je rejetai une kyrielle d'appellations de la première déclinaison. Mais je venais de lire Saintine : la coccinelle s'appela *Bestiola*.

Bestiola! Balzac découvrant sur une enseigne le nom de *Z. Marcas*, et sur un prospectus de commerce celui de *César Birotteau*, n'éprouva, je crois, pas plus de joie que j'en éprouvai : Bestiola! C'était superbe. Bestiola! *Povera bestiola!* Pauvre petite bête! C'était *italien* à en perdre la tête. La *couleur locale* chatoyait dans ce nom, si simple en apparence. Je laissai Picciola derrière moi. Bestiola!... Je crois que j'en pleurai.

VI

Désormais ma punition n'était plus une punition, mon cachot n'était plus un cachot, ma prison n'était plus une prison. J'avais un compagnon, un ami, un livre vivant sous les yeux, un roman en action; j'avais Bestiola ! Je me fis l'historiographe des moindres actions de Bestiola. J'étais heureux à chaque mouvement nouveau de l'insecte... (non, de ma compagne...) comme si j'eusse trouvé le mouvement perpétuel. Mon cahier dès lors se couvrit de notes dans le genre de celles-ci :

« Bestiola s'approche de l'encrier... Ah! elle se
» penche sur le gouffre... Elle recule effrayée... Non,
» elle s'arme de courage... En avant... Pouf!!... (*Ici*
» *Bestiola était tombée dans l'encre...*) Pauvre Bes-
» tiola, comme elle est noire... Je la sauverai... Elle
» marche!... (Merci, mon Dieu !...) Mais elle laisse
» sur le papier une trace noire?... J'ai lu dans Topffer
» qu'un écolier (ô l'heureux devancier !) fit écrire
» son nom à un hanneton ; si je donnais à Bestiola des
» leçons d'écriture? C'est cela... une coccinelle sa-
» vante, c'est rare. *Rara coccinella in terrâ*. ELLE
» ÉCRIRA ! »

Hélas! et comme il n'y avait plus sur Bestiola assez

d'encre pour qu'elle pût écrire, je la replongeai (*proh pudor!...*) dans l'encrier... et ensuite... Ah! qui dira les mille soins et les mille attentions que je déployai pour amener Bestiola à écrire!

Je la faisais marcher dans une direction; elle traçait un jambage et je lui donnais la direction d'un autre jambage... Que de peines!...

Enfin elle écrivit.

Oui, Bestiola écrivit : *elle traça son nom sur le vélin*, comme Rodolphe écrivant à Mimi. BESTIOLA!... Huit lettres, c'était superbe! Ce mot rayonnait et brillait pour moi comme un soleil. Bestiola écrivait; elle signait son nom; elle mettait l'orthographe, et c'était mon œuvre!... Ah! comme je l'eusse embrassée, si je n'avais craint de l'écraser!

Je la fis grimper à mon porte-plume, comme un singe savant; elle monta, descendit, remonta; redescendit, grimpa, tomba, roula; c'était une encyclopédie de gymnastique, ma Bestiola! Et comme je me proposais, une fois libre, de la garder dans mon pupitre... HÉLAS!...

Elle était de ce monde où les plus belles choses,
Ont le pire destin!

Et d'ailleurs, il faut bien le dire, elle aimait trop l'encre, la pauvre Bestiola!

VII

Le *pion* survint; je me remis à Virgile ; j'entamai le livre II de l'*Énéide*, et j'oubliai Bestiola.

Il demeura longtemps auprès de moi, ce pion maudit ; je l'entends encore avec sa voix rauque qui sentait l'absinthe!

— Vous n'en êtes que là? disait-il. Dépêchez-vous! Vous devez avoir copié les deux premiers livres pour six heures, et il en est quatre. Hâtez-vous, ou gare de nouvelles retenues!

— Lâche, va!

Il s'en alla enfin, et je demeurai seul, seul avec Bestiola que je cherchai des yeux pour la saluer. Elle n'était plus là! Bestiola! Bestiola! Je l'appelai longtemps.

Elle n'était plus là!

Cahiers, livres, plumes, feuillets épars, je remuai tout, j'interrogeai tout, je dérangeai tout. Elle n'était plus là!

VIII

Je déclamai, je crois, alors quelques vers tragiques, où se trouvaient huit fois en vingt lignes les mots *Madame* et *Perfide*, puis, je me calmai ..

Et, soupirant encore, je me remis à la copie du *Cygne de Mantoue*, comme on dit en Sorbonne.

IX

Une demi-heure après, Bestiola était presque oubliée. (Fleuve Léthé, tu es si fort!) Ingrat; je ne songeais plus à la coccinelle, lorsqu'en prenant de l'encre pour tracer quelque affreux mot latin, je ramenai, avec ma plume, noire, noyée, bien morte cette fois, Bestiola, la pauvre Bestiola, mon amie, ma compagne, ma fleur à moi... *Povera Bestiola !*

Elle eut des regrets et des pleurs, je la gardai longtemps encore et je lui fis des vers.

Où donc est-elle maintenant? Où sont les neiges de l'an vieil? Je ne l'ai plus; je n'aurais pas voulu, comme un barbare entomologiste, la piquer sur du liége, avec une épingle étiquetée... Je l'aimais trop pour cela!

Je l'ai perdue, ma coccinelle, mais je garde d'elle un petit souvenir véritablement doux.

X

Tous les amours d'ici-bas n'en laissent pas autant.

MONSIEUR MAYEUX

I

Il y a bien longtemps de cela — (il semble qu'il y a cent ans), — au mois de juillet 1830, on se battait dans les rues de Paris. Nous connaissons l'histoire d'Abel et de Caïn, mais elle ne nous a pas désappris la guerre civile. Les balles sifflaient, le canon grondait, les hommes tombaient.

Les Suisses et la garde royale se défendaient dans le Louvre que les révoltés attaquaient. Mais ce n'est pas de l'histoire que je raconte, c'est une histoire. Il faut que je vous présente mon héros.

Mon héros est un triste héros, direz-vous; mon héros est un petit homme laid et difforme, un bossu,

quelque chose comme un Quasimodo de la rue ; mon héros est M. Mayeux.

M. Mayeux était dans sa chambre, pendant les journées de Juillet. Il habitait, je crois, la rue des Prêtres, à côté de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois : c'est dire qu'il se trouvait bien près de la fusillade. Il entendait les cris des blessés et le râle des mourants. Cela lui faisait peine, en vérité. Il marchait vivement, allait et venait par sa chambre. Il fronçait le sourcil, frappait du pied, s'arrêtait parfois et disait :

— Les malheureux ! les malheureux ! Sont-ils devenus fous ? Pourquoi ce sang ? Et pourquoi ces meurtres ? Maudites soient les révolutions !

M. Mayeux se parlait ainsi à lui-même, lorsqu'il réfléchit qu'il pourrait peut-être, en descendant dans la rue, porter secours à quelque blessé. C'était un brave et digne homme. Il n'hésita pas longtemps, il quitta sa chambre, et le voilà, sans armes, un peu étourdi, au milieu de la mêlée.

Il entendit des gens qui criaient : « Victoire ! » il vit des soldats, vêtus d'un uniforme rouge, qui se sauvaient de toutes parts. Le peuple avait triomphé des gardes-suisses, et M. Mayeux arrivait pour assister à la prise du Louvre.

Il n'avait pas fait dix pas hors de sa rue qu'un garde du roi, poursuivi par une bande d'insurgés, hommes, femmes, enfants, se précipitait avec terreur

de son côté. Le pauvre soldat courait de toutes ses forces, lorsqu'un coup de feu l'abattit. M. Mayeux le vit tournoyer sur lui-même et tomber la face contre terre.

La bande des vainqueurs se précipitait pour l'achever, mais M. Mayeux se mit devant le corps du soldat, un cadavre peut-être.

Il était petit et grêle, bossu, mal planté, le pauvre Mayeux. Il croisa ses longs bras sur sa poitrine creuse, et dit :

— Allons donc! on ne frappe pas les blessés!

Il suffit ainsi d'un homme de cœur pour en imposer à toute une foule furieuse! La bande s'arrêta.

— Laissez là cet homme, continua Mayeux. Que vous a-t-il fait? Maintenant, vous êtes vainqueurs. Tout est fini!

— Qu'est-ce que c'est que ce petit vieux? dit une femme. Je parie que c'est encore un royaliste!

— Non, dit un enfant, c'est M. Mayeux.

Et s'avançant vers le bossu :

— Me reconnaissez-vous? Je suis le petit Pichon, qui demeure au-dessus de vous?

Puis il ajouta :

— Bonjour, monsieur Mayeux!

Il eût fallu entendre alors les éclats de rire de toute cette foule, tout à l'heure hurlante et farouche. Une minute auparavant, c'étaient des cris et des menaces. Et maintenant, voilà des rires et des moqueries sans fin.

— M. Mayeux!... c'est M. Mayeux!... Bonjour. monsieur Mayeux! O le beau défenseur des soldats tombés!... M. Mayeux!

Et M. Mayeux se disait avec joie :

— Ils rient; ils *le* laisseront.

La foule, en effet, se dispersa bientôt. Elle avait assez plaisanté. M. Mayeux fit transporter chez lui le blessé, qui reprit bientôt connaissance.

On appela un médecin. Il déclara que la blessure n'était pas grave.

— Ce sera, dit-il, l'affaire d'une semaine.

Au bout de huit jours, le garde-suisse était debout. Il remercia son sauveur avec effusion, il lui répéta combien serait grande sa reconnaissance.

— Oh! dit-il, je n'oublierai jamais votre nom!

Puis il partit, — et M. Mayeux ne le revit plus. Mais M. Mayeux aimait à dire :

« Les ingrats mêmes sont utiles. Ils vous aident à faire le bien sans intérêt. »

II

M. Mayeux était, depuis tantôt vingt ans, employé dans les bureaux du ministère de la guerre. Il gagnait peu, mais ce peu lui suffisait. M. Mayeux n'était plus jeune et n'avait pas longtemps à vivre. Il avait assez fait d'économies pour attendre, sans crainte de la mi-

sère, le jour où, comme il disait, il lui faudrait « aller là-bas. » M. Mayeux n'avait ni parents, ni amis. Les parents, ils les avait perdus les uns après les autres; des amis, M. Mayeux se consolait en songeant qu'il n'avait point d'ennemis.

Les souvenirs sont les amis de ceux qui n'en ont pas. M. Mayeux aimait ses souvenirs. Ils étaient tous, pour la plupart, bien tristes et bien amers. Mais cette amertume semblait douce au pauvre solitaire, qui la savourait comme une chère liqueur.

M. Mayeux songeait souvent à un moment de sa vie où il avait bien souffert.

— C'est le seul moment où j'aie vécu, pensait-il pour se consoler.

En ce temps-là, le pauvre Mayeux avait une cousine. Elle s'appelait Madeleine, et il l'aimait bien. Il n'eût osé, le malheureux, lui avouer qu'il l'eût voulue pour femme. Il avait peur. Il se disait : « Elle se moquera de moi! » Il la voyait et lui parlait tous les jours. Lorsqu'il la quittait, il se sentait accablé. Il allait s'enfermer dans sa chambre et pleurait.

Madeleine remarquait bien que souvent son cousin Mayeux était triste, et cependant elle ne devinait pas pourquoi.

Mayeux se dit un jour :

» Madeleine sait que je ne suis pas méchant, et que je l'aime. Pourquoi malgré ma laideur, Madeleine, qui est si bonne, ne m'aimerait-elle pas? »

Il s'habilla de ses habits neufs, et tout d'un coup alla chez la mère de Madeleine.

Arrivé à la porte, il s'arrêta; il était pâle, il tremblait et son cœur battait à lui faire mal.

Il allait frapper, lorsqu'il entendit des voix.

C'étaient Madeleine et sa mère qui parlaient.

— Mon Dieu, mais, disait Madeleine, tu ne sais donc pas combien il est laid! Je le regardais l'autre jour : c'est un monstre. Ah ! pauvre Mayeux !

Elle riait alors, Madeleine. Mayeux crut qu'il allait mourir.

Il étouffa les sanglots qui l'oppressaient et descendit en toute hâte.

Il se répétait :

— Imbécile!... Tu ne t'es donc pas regardé?... Pauvre fou, tu es laid à faire peur, ne le sais-tu pas ?... Tu es laid, entends-tu bien? Et, dans le monde, il ne suffit pas d'être bon et honnête, il faut être beau, sache-le. — Paraître beau suffirait, au besoin, car on se paye des seules apparences. Allons, cache ta bosse, bossu !

En parlant ainsi, il arriva sur les quais, sans savoir quel chemin il avait pris. Il s'arrêta, regarda l'eau un moment, fut saisi de vertige sans doute, et se jeta dans la Seine.

On le sauva.

Lorsqu'il reprit ses sens, il dit simplement :

— J'allais être si heureux! Mais je vous remercie. C'est peut-être un crime!

Quelques mois après, Madeleine épousait un riche négociant. Mayeux était là. A l'église, après la messe, il demeura un moment agenouillé, le front dans ses mains, pendant que défilait le cortége.

— Eh bien! Mayeux? lui dit-on.

— Laissez-le, dit quelqu'un, il prie.

Mayeux priait, en effet : il pleurait

III

A partir de ce jour, Mayeux devint le triste et solitaire employé que nous avons dit. Il régla sa vie comme une montre. Il devint vraiment une machine; mais cette machine pensait et souffrait.

Chaque matin, il se rendait à son bureau, à la même heure. Il lui fallait traverser le jardin des Tuileries. Mayeux emportait son déjeuner avec lui. Bien souvent il partageait son pain avec les cygnes du grand bassin.

Les cygnes finirent par le connaître. Ils accouraient à sa voix et venaient prendre dans sa main le pain qu'il leur tendait. Ils se laissaient même caresser par le pauvre bossu, qui passait, en souriant, sa main maigre sur leur plumage blanc et lisse.

— Au moins, se disait-il, ils m'aiment et ne me trouvent pas laid !

Il leur avait donné des noms qui lui rappelaient de vieux souvenirs.

L'un d'eux s'appelait Jacques, du nom d'un frère aîné que Mayeux avait bien aimé et qui était mort.

Une fois au bureau, Mayeux songeait et souriait silencieusement :

— A quoi pensez-vous, Mayeux? lui demanda-t-on.

Il répondit :

— Je pense à mes cygnes.

On le crut fou, et l'on se mit à rire.

IV

Un matin, en se rendant à son ministère, Mayeux aperçut à la porte d'un marchand de gravures une grande foule. Il s'approcha. Cette foule riait. Mayeux crut s'être trompé en entendant son nom. Il se haussa sur la pointe des pieds et put voir enfin ce que regardait la foule.

Pauvre Mayeux!

Ce que cette foule regardait, ce qui la faisait rire, ce qui la rendait si bruyante et si radieuse, c'était, hélas! son portrait à lui, Mayeux, sa propre image, sa caricature et son nom.

Le malheureux se reconnut. C'était bien lui.

L'artiste, — un artiste qui l'avait aperçu sans doute le jour de la prise du Louvre, — l'avait représenté armé d'un parapluie rouge et frappant à tour de bras sur un garde-royal, étendu mort.

Lui, Mayeux, qui avait défendu ce blessé contre ses meurtriers!

Vraiment, oui.

Et de sa propre figure amaigrie, le dessinateur avait fait un masque crispé, méchant et railleur, et le caricaturiste n'avait oublié ni la culotte courte, ni les maigres mollets, ni les longs bras du pauvre Mayeux! Et cette gravure avait au bas une légende: « *M. Mayeux, petit-neveu de Polichinelle, tuant les morts pendant les glorieuses journées de Juillet!* » (*Première série des* AVENTURES DE M. MAYEUX.)

M. Mayeux ne put retenir un cri. On se retourna. On vit ce bossu ridicule, et l'on rit de plus belle.

— Ah! mon Dieu, dit-on, mais c'est lui, c'est M. Mayeux!

Puis comme Mayeux, suffoqué, éclatait en larmes:

— Il enrage!... il pleure! Ne pleure pas, Mayeux!

M. Mayeux rassembla ses forces, et se mit à courir, poursuivi par les huées. Il reprit le chemin de son logis et s'y enferma. Il était brisé.

V

Dès ce moment ce fut un supplice; la caricature de l'artiste avait fait fortune. Les dessins se multiplièrent. *M. Mayeux* devint illustre. Caprice du peintre! *M. Mayeux* représenta le plus laid, le plus méchant, le plus grotesque, le plus cynique des bossus! Il précéda Robert-Macaire. Enfant des barricades, puis garde national, *M. Mayeux* vit se dérouler son histoire dans le *Charivari,* à la grande joie de tout un pays. Puis on le chansonna. En France, *tout finit par des chansons.*

Et cependant, Mayeux, notre Mayeux, n'osait plus se risquer dans les rues. Son malheur était devenu illustre.

Les gamins le suivaient en l'appelant : Mayeux! On le prenait pour un masque. — Eh! lui disait-on, monsieur Mayeux, nous ne sommes pas encore en carnaval!

Mayeux se dit enfin :

— Eh bien! je ne sortirai plus!

Il donna sa démission au ministère et se renferma dans sa chambre. Il ne la quittait plus que le soir, à la nuit sombre. Encore n'allait-il pas bien loin. Il ne regrettait qu'une chose, en tout cela : ses cygnes. Le pauvre homme, il les aimait!

Un jour, comme il montait chez lui, il entendit le petit Pichon, cause innocente de la persécution de Mayeux, qui disait à sa mère :

— J'ai trouvé un chien ! Dieu qu'il est laid ! Mais, tout de même je le garderai. Comment l'appellerons-nous ?

— Puisqu'il est laid, dit M. Mayeux, appelez-le Mayeux !

L'enfant répondit :

— C'est une idée !

VI

M. Mayeux était vieux déjà. Il n'avait plus de but dans sa vie. Depuis qu'il n'allait plus au ministère, il était devenu malade. Il s'affaiblissait.

— Enfin, disait-il, j'en aurai bientôt fini !

Un jour, il s'alita. Il toussait beaucoup. Sa poitrine se déchirait.

— Enfin ! enfin ! répétait-il.

On ne s'occupait guère de lui dans la maison. On le laissa mourir seul.

Il se sentait « partir, » comme il disait.

— Je vais donc être heureux, pensait-il. Là-haut, il n'y a pas de bossus sans doute ? — J'avais le cœur droit et point difforme ! Pourquoi m'ont-ils fait tant de mal ? Mourir seul !... seul !...

De grosses larmes lui venaient. Il répétait sans cesse :

— Ma mère !.... Jacques!... Madeleine !... Mon Dieu !

En ce moment on gratta à la porte.

M. Mayeux dit d'une voix faible :

— Qui est là ?

Pas de réponse.

Il répéta — Qui est là ?

M. Mayeux entendit un aboiement plaintif.

— Oh ! fit-il, avec un triste sourire, c'est ce pauvre Mayeux !

Il voulut se lever pour ouvrir, retomba anéanti, poussa un long soupir et mourut.

Il avait été doux et bon. Son nom demeura le synonyme de cynisme et de méchanceté. Et voilà cependant comment naissent les légendes.

LA MESSE DE M. FRANÇOIS

I

— Il pleut, monsieur François et vous sortez. Où allez-vous donc?

— J'ai besoin de sortir.

— Vous ne pouvez faire un pas dans la rue. L'eau tombe à torrents.

— Bah ! j'en ai vu bien d'autres!

— Votre course est-elle si pressée ?

— Je vais à l'église.

— Et c'est pour entendre la messe que vous bravez ce déluge, monsieur François?

— Oui, vraiment, dit-il. Et ne vous en étonnez point : c'est aujourd'hui le jour des Rameaux.

Il tira sa montre, une bonne grosse montre en argent, et regarda l'heure.

— Bon, ajouta-t-il, j'ai quelques minutes encore ; je vais donner au nuage le temps de passer et vous raconter une histoire. Mon Dieu ! oui, et la mienne, sans plus de façons. Ne craignez rien, elle ne sera pas longue. A mon âge, on connaît trop le prix du temps.

II

— Sans doute, dit M. François, vous vous étonnez de me voir partir ainsi, de mon pied léger, pour l'église voisine, moi, qui fais profession de libre pensée, et qui érige ma conscience en temple sacré. Que voulez-vous? la foi est une si douce chose que je n'ai pas voulu la perdre tout entière, et, de mon ancienne croyance, j'ai gardé la foi des Rameaux. Pauvre petite branche de buis, je t'aime, et je te place à mon chevet comme un talisman sacré qui doit me préserver de tout malheur !

Je ne vais qu'une fois à l'église par an, une seule, et j'y vais pour prier. En vérité, cette heure de prière sincère vaut bien quelque chose, j'imagine, et peut-être est-elle entendue. Avez-vous lu *la Messe de l'Athée*, un chef-d'œuvre de Balzac? Je ressemble un peu à cet athée-là ! Comme lui, je n'ai jamais manqué ma messe des Rameaux.

Singulière chose que l'existence! J'ai soixante ans passés, et mon enfance semble pour moi dater d'hier. Je suis vieux, — et plus que cela vieilli, — et quelque fois, en m'éveillant, je crois avoir fait un mauvais rêve et je me dis que je suis toujours petit. Savez-vous quelque chose de meilleur et de plus charmant: *être petit!* Etre joyeux, aller, venir, rire à tout propos, passer des baisers de la mère aux caresses du père, aller du joujou au joujou, de la fleur au papillon, du sourire des grands-parents au sourire du soleil. Etre petit, c'est être heureux et (que d'autres médisent de l'enfance) c'est être bon!

Quand j'étais petit, ma mère,— je l'appelais *maman* (prononcez ce nom sans émotion, monsieur !) — ma mère me conduisait à l'église, le dimanche ! Mais que m'importait le dimanche ! Il n'y avait pour moi qu'un dimanche, le dimanche des Rameaux! Il n'y avait pour moi qu'une messe, la messe du jour des Rameaux !

Ce jour-là, on préparait un beau, grand et superbe rameau de buis tout enrubanné, tout garni de bonbons et de jolies petites et rouges pommes d'api. La bonne prenait le rameau et le portait bénir à l'église. Je marchais fièrement par derrière, dévorant des yeux les fruits du rameau et remerçiant ma mère le long du chemin.

Hélas ! un jour vint où ma mère n'escorta point mon rameau qu'on portait à la messe. Quelques jours au-

paravant ma mère était morte, et, ce dimanche-là, je mettais pour la première fois des habits noirs.

Quelle triste livrée que le deuil! On la revêt de temps à autre, fatalement, à mesure qu'on avance dans la vie. Vos affections, vos amours, vos illusions, vos croyances s'écroulent, et, plus tard, cette livrée est inutile. A jamais votre âme a pris le deuil.

III

J'avais vingt ans. En ce temps-là, vingt ans faisaient vingt ans et non trente, comme aujourd'hui. J'aimais de tout mon cœur une de ces pauvres filles qui se donnent à vous tout entières en ne vous demandant que votre amour tout entier. Ces filles-là sont mortes sans enfants, me dit-on. Je ne le sais pas et ne veux pas le savoir. Hélas! si c'était vrai!...

Je crois bien n'avoir aimé dans ma vie que deux femmes: celle qui fut ma femme et la pauvre enfant dont je vous parle. Celle-ci s'appelait Louise. Elle était jolie et semblait l'ignorer; elle m'aimait bien, et savait que je l'aimais de même.

Je lui disais souvent:

— Nous ne nous quitterons jamais!

— Je suis bien sûre que si, répondait-elle. Mais ne songeons pas à cela. Quand le malheur arrivera, il sera assez tôt de se désoler?

— Quel malheur?

Et je voulais savoir... Mais elle riait, et je ne songeais plus à l'interroger.

— C'est aujourd'hui le jour des Rameaux, me dit-elle un matin. Nous irons ensemble à l'église.

Pauvre Louise! Elle croyait aussi à ce buis bénit qui lui rappelait, comme à moi, sa mère!

Au printemps d'après, j'appris quel était ce malheur dont me parlait Louise. La pauvre enfant était poitrinaire.

— Tu vois bien ces couleurs? me dit-elle en montrant ses joues ; c'est signe de mort: on ne le dirait pas.

Elle mourut aux premiers beaux jours, me disant :

— François, n'oublie pas de porter un rameau sur ma tombe. Les morts aiment ça, vois-tu, qu'on pense à eux!

Et cette année-là mon dimanche des Rameaux fut bien triste.

Une chose curieuse que les anniversaires! Avez-vous remarqué cela? Vous êtes sombre tel jour, et en reportant votre pensée vers la même date d'une année écoulée: « Ah! comme je riais alors, songez-vous! — J'étais heureux, il y a un an! » dites-vous, au milieu de la douleur présente.

Un an après, presque jour pour jour, j'épousais ma digne femme. Je ne l'épousais ni pour sa beauté, ni pour sa richesse, mais pour son cœur. Je me souviens

que nous partîmes, un dimanche, pour Louveciennes. Nous avions soif de la solitude à deux, dans la campagne rajeunie.

Les chevaux qui nous conduisaient avaient à leur tête, comme un plumet, un rameau vert.

— Ah! dit Madeleine, du buis! Nous ne sommes pas allés à la messe, François.

Je devins pâle.

— Oui, j'ai oublié! dis-je. Mon Dieu!

Et comme elle me demandait pourquoi j'étais si troublé :

— C'est un serment que j'ai fait, Madeleine.

Et je lui parlai de ma mère, mais mon souvenir s'envolait encore vers Louise.

— Nous lui porterons des rameaux, dit Madeleine, et nous prierons pour *elle* à Louveciennes.

Moi, je priai pour *elles*.

IV

Ah! monsieur, que c'est bête de vieillir! on a l'air de n'avoir jamais été jeune! Croyez-vous, à voir mon visage ridé, que j'aie pu aimer, et surtout être aimé? Oh! je suis un vieillard par le corps et par l'âme. Pauvre moi, où es-tu? Où êtés-vous, mes heures de chère ivresse?

J'ai marché en trébuchant souvent dans les durs

sentiers de la vie; une à une j'ai laissé mes amitiés en chemin. Ma femme est morte jeune, me laissant seul. Un enfant, je l'eusse aimé! Je n'ai pas voulu me remarier. Mes malheurs dataient de la veille; je voulais le temps de les oublier.

Aussi bien, j'attendais, j'attendais, et je n'oubliais rien. Un beau matin, je me suis réveillé tout à fait vieux.

J'avais soixante ans. Ah! mon Dieu! Mais je ne suis pas mort pour cela.

Je mourrai, je l'espère bien, seul, comme j'ai vécu. Ne me faites pas un crime de ce farouche amour de la solitude. Je suis d'avis que celui-là n'est pas un méchant qui peut se trouver à toute heure face à face avec lui-même.

Je vis de souvenirs, — une des meilleures nourritures que je connaisse, et la meilleure quand on ne peut pas vivre d'espérance. J'ai des amis : j'ai mes morts.

C'est aujourd'hui le jour des Rameaux, leur fête. Ils seront heureux. Je ne les oublie pas.

Je ne sais d'ailleurs si c'est leur voix, mais j'entends ce jour-là comme un vague écho venu de là-haut. Là-haut! imbécile, tu t'es habitué à ne regarder pas de ce côté! Oui, je suis philosophe. Je me crois sage. Pauvre fou! je ne suis réellement heureux que dans cette heure bénie où j'écoute, à l'église, la messe des Rameaux.

Mon enfance et ma jeunesse reverdissent avec ces jeunes branches de buis. Leur parfum me revient. Je

ferme les yeux et je revois mon doux et cher passé... Qui sait? toute consolation est peut-être dans la foi.

Qui sait? Cette superstition du rameau de buis me tiendra lieu peut-être de religion.

Qui sait?... Plus tard...

Mais le temps s'écoule. Il pleut encore! que m'importe! *Elles* m'attendent, et je veux assister à ma messe, à ma chère messe des Rameaux!

M. François salua, ouvrit son parapluie, et, malgré les torrents, se prit à courir vers l'église...



MARCEL

I

A vingt ans, Marcel souffrait de cette maladie étrange qu'on a appelée (il lui fallait bien un nom) *le mal du siècle.* Triste victime d'un temps où l'affaissement des âmes et leur torpeur ne font que se changer en révoltes insensées, il semblait jeté comme dans une prison, n'avoir d'autre ressource contre le mal que l'amour et comme la nostalgie d'un passé englouti ou la soif d'un incertain avenir.

Il travaillait beaucoup, lisant et lisant bien tous les livres qui lui tombaient sous les yeux. Cette avidité de science ressemblait à de la gloutonnerie. Ce n'était qu'une ardeur, un peu fébrile, de tout connaître. Il avait au plus vingt-deux ans, et déjà ses professeurs le regardaient comme un homme remarquable. Élève

interne à l'hôpital de la Charité, il étudiait la médecine à la fois sur les corps et dans les ouvrages théoriques. L'analyse était son seul guide ; la parole du maître ne lui suffisait même pas.

Erigeant le raisonnement en système, il voulait tout apprendre par lui-même, et rejetait avec une orgueilleuse révolte ce qui ne l'avait pas entièrement convaincu. Nous l'appelions *le philosophe*. Sa philosophie n'était pas la douce, rêveuse et pourtant profonde philosophie de Jouffroy ; elle n'avait rien du scepticisme systématique du siècle passé ; mais, précise, nette, robuste dans son doute, acharnée dans ses objections, adorant avant tout la raison humaine, elle semblait se rapprocher en quelque sorte du doute méthodique de Descartes, et parfois de la vertigineuse philosophie de Pascal.

Le physique explique bien souvent le moral. Marcel était grand, élancé ; de grands yeux noirs animaient sa figure un peu brune. Il était vif et pourtant rêveur, nerveux plutôt que sanguin, impressionnable et pourtant peu mobile, roide plutôt que robuste.

Un jour que Marcel causait avec quelques élèves dans le réfectoire commun, on en vint à parler du passé et des souvenirs d'enfance.

— L'enfance ! dit Albert Lefort, voilà le bonheur ! Je ne suis pas poëte plus que de raison, mais je voudrais en être encore à l'âge heureux de Polichinelle !

— En fait de marionnettes, fit Paul Richard,

l'homme est aussi riche que l'enfant; les siennes portent un autre nom, voilà tout. Ce n'est plus Arlequin ou Cassandre, Argentine ou Colombine : c'est l'Amour, l'Ambition, la Gloire, la Fortune!

— Ramenez-moi à Guignol, s'écria Albert.

— Ma foi, non, reprit Richard. Nous sommes, à mon avis, bien comme nous sommes. Nos marionnettes ont aussi de beaux habits et nous les faisons danser fort convenablement. Je ne parle point pour notre philosophe, ajouta-t-il en regardant Marcel.

— Vous avez raison, répondit le jeune homme. Je n'ai, pour ma part, aucun pantin dont je puisse tirer les fils; je n'ai jamais connu mademoiselle Colombine, et je ne crois guère à l'amour.

— Et à la gloire?

— Elle est si loin!

— A la fortune?

— L'or a trop d'odeur. Il sent mauvais.

— Croyez-vous au moins à l'ambition?

— Comment donc! c'est la reine du jour. Je l'adore.

— Peste soit de cet athée! dit Albert. Je parie qu'il ne croit pas à Dieu!...

— Voilà de l'indiscrétion, repartit Marcel, qui garda volontairement le silence.

On se mit à rire et à parler d'autre chose.

Marcel avait été jusqu'alors malheureux. Pauvre, orphelin, élevé aux frais d'un oncle qui comprenait

mieux un devoir qu'un sentiment, il n'avait jamais connu les charmes de la famille. La ferme de son père nourricier et le collége lui avaient tenu lieu de la maison paternelle. Il ne se souvenait pas du visage de sa mère; rien, pas un portrait, pas l'ombre d'un souvenir, l'écho d'un baiser, ou d'une caresse. Il y avait en lui un sentiment de justice qui se révoltait contre tous ces malheurs amoncelés sur un seul être.

Tout enfant, il demandait à Dieu compte de sa destinée; et quand il se trouvait abandonné, pleurant alors, il s'écriait en regardant le ciel :

— Que t'ai-je fait ?

L'homme était devenu ce que promettait l'enfant. Marcel s'était dit que, puisqu'il était seul, seul il fallait combattre et vaincre. Son oncle lui avait laissé, en mourant, une somme plus que modeste.

— Qu'importe ! dit Marcel. C'est une fortune ! Avec cela, je puis marcher... Je serai médecin !

Il se jeta dans l'étude avec une étonnante ardeur. Il savait déjà bien des choses, et son esprit, fécondé par le malheur comme une terre déchirée par la charrue, entrevoyait ou devinait ce qu'il ne savait pas. Sur l'arbre de la science, pas un fruit qu'il n'eût au moins goûté ou dévoré du regard.

On l'avait surnommé, par plaisanterie, Pic de la Mirandole. La raillerie était on ne peut plus sérieuse.

Mais tout cet effrayant bagage de sapience accablait parfois Marcel, qui, parmi ce chaos des doctrines

humaines, marchait, marchait en cherchant une lumière qu'il ne trouvait pas. Son âme semblait en quelque sorte desséchée, son esprit écrasé... Son cœur? Il n'avait jamais aimé.

— Lorsque j'aurai bien lutté, bien souffert, bien roulé ce rocher de Sisyphe de la science, qui menace à tout instant de s'écrouler sur moi; lorsque j'aurai tenté la fortune, lorsque j'aurai essayé l'avenir, si tout me manque, si tout est vain, si tout est faux, pardieu! je prends une charge de poudre et je me brûle la cervelle!

Tel était Marcel, qui disait encore, en disséquant les cadavres :

— Où est l'âme?

Il ne la voyait guère.

Eh! sans doute, l'âme libre, fière, affranchie, redevenue divine, n'était plus là!

II

Le n° 2 de la salle Sainte-Claire (service du docteur ***) était une pauvre fille de dix-huit ans, qui s'en allait mourant de la poitrine. Figurez-vous un visage doux et pur, de grands yeux bleus, des cheveux blonds, le visage de tous les anges des vieux missels. La malade se tenait presque toujours sur son séant, le coude sur le genou, et la tête à demi-penchée

sur la paume d'une main blanche et comme transparente. Elle souriait vaguement, et ses lèvres et ses pommettes enflammées donnaient à sa physionomie l'image de la santé ! Mais parfois une toux déchirante soulevait la poitrine de la malheureuse et sortait en sifflant de cette bouche rose. C'était affreux et cela faisait mal.

Marcel s'était arrêté machinalement devant le lit de la jeune fille. Un malade pour lui, c'était un *cas*, et rien de plus ; le *cas* portait un numéro simplement. Toutes ces douleurs, toutes ces tortures, toutes ces agonies, étaient des chiffres et pas autre chose. Et pourtant, sans savoir pourquoi, il chercha sur la feuille de papier encadrée au haut du lit le nom de la malade et lut :

RAYMOND (MARTHE-EUGÉNIE),
Fleuriste, 6, rue Saint-Jacques.
Entrée le 4 juillet 184...
Sortie le...

— Marthe ! songea Marcel... C'était le nom de ma mère !

Il regarda la jeune fille.

A demi assoupie, la tête penchée sur son épaule, les cheveux épars, la bouche entr'ouverte et laissant voir ses petites dents humides, elle dormait. Sa respiration presque invisible devenait parfois douloureuse Marcel entendait un sifflement sinistre, et, pour la

première fois peut-être, le spectacle d'une mort prochaine émut ce cœur volontairement fermé.

Albert Lefort s'approcha de lui.

— Est-elle jolie, hein? dit-il.

— Pauvre fille ! murmura Marcel,

Il fit quelques pas, et n'y songea plus.

Après la visite du docteur, lorsque M*** dit avec sa moue habituelle : — *Nous avons le n° 2 qui cloche !* Marcel ne put s'empêcher pourtant de songer au doux visage de la pauvre Marthe.

Mais il secoua bien vite cette sorte de rêverie plaintive :

— Bah ! dit-il, si elle peut-être sauvée, on la sauvera!..

Le lendemain, le premier regard de Marcel entrant dans la salle Sainte-Claire fut pour Marthe Raymond.

La pauvre fille était pâle et toussait fort. Marcel s'approcha d'elle et lui demanda quelques détails sur sa nuit.

— Oh ! dit la sœur Prudence qui entendait, la nuit a été mauvaise. Mais ce n'est pas une raison ; nous la guérirons, cette pauvre petite ! Tenez, fit-elle en tendant à Marthe un bol de tisane, buvez cela, mon enfant !

— Comme c'est amer ! dit la jeune fille après avoir bu.

Et elle souriait tout en faisant sa plaintive grimace.

— Vous pouvez bien mettre du miel, dit Marcel à la sœur...

Et il ajouta tout bas :

— Qu'elle parte sans souffrir!

Marthe n'avait entendu que les premiers mots. Elle se tourna vers Marcel, et, avec un sourire de reconnaissance, elle le remercia de son mieux.

Marcel haussa les épaules.

— Il n'y a pas de quoi! dit-il.

Il s'établit à l'hôpital, entre le malade et le médecin, un sentiment involontaire qui tient, d'un côté de la pitié, de l'autre de la reconnaissance. Sentiment plus fragile que tous les autres sentiments humains, qui se brise, la plupart du temps, avec la fin de la maladie et dont il ne reste aucune trace, d'autant plus éteint parfois qu'il a été plus vif.

Ce fut sans doute ce sentiment qui attira tout d'abord Marcel et Marthe l'un vers l'autre. Marcel avait définitivement pris en affection cette pauvre enfant qui se mourait ainsi sous ses yeux. Même ce n'était pas l'affection banale du médecin pour le blessé, c'était plus que de la pitié; mais on eût fort étonné le jeune homme en lui disant que c'était de l'amour. Ce silencieux et sombre raisonneur, ce Spinoza au scalpel était devenu presque subitement un prévenant et causeur garde-malade. Il s'entendait mieux que la sœur Prudence à composer la tisane de Marthe. Il la lui donnait lui-même parfois, et Albert

Lefort se mit à rire en disant, un jour, que la main de Marcel tremblait. Le fait est que Marcel n'avait d'attentions et de soins que pour Marthe.

Il la veillait comme son enfant. Il suivait avec une farouche inquiétude les progrès de la maladie qui minait lentement la pauvre fille. Il luttait avec une infatigable ardeur contre cette terrible et invulnérable meurtrière, la phthisie. Il étudiait avec religion la maladie dans les livres, cherchant les remèdes et les appliquant. « Ah! disait-il parfois, avec une singulière exaltation, je la sauverai! il le faut! »

Marthe s'apercevait de tous ces soins. Elle le remerciait de son mieux, tantôt par des pleurs, tantôt par un sourire. Ils causaient quelquefois ensemble. Lui, promettait la guérison; elle, le regardait dans les yeux :

— Est-ce bien sûr cela?

— Je vous le jure!

Et il se détournait pour cacher une larme.

Personne ne venait voir Marthe. Elle était seule au monde.

— Votre mère est morte? lui demanda un jour Marcel.

— Elle est morte, dit-elle.

— Et votre père?

— Je ne l'ai jamais connu.

Raymond était le nom de sa mère.

Cette communauté de malheurs avait peut-être at-

tendri Marcel, mais il n'était plus le même. Lorsqu'il se trouvait seul, au lieu d'ouvrir ses livres, comme autrefois, il se prenait à songer ; et, bien souvent, de ces rêveries, il sortait le visage couvert de larmes.

Il s'étonnait un jour de voir le ciel bleu, les arbres verts, des fleurs sur les chemins.

— Que c'est beau tout cela ! s'écria-t-il.

— Ah ! bah ! Tu t'extasies devant des giroflées ? dit Albert.

— Je n'en avais jamais vu, répondit Marcel.

III

Marthe cependant s'éteignait. Elle paraissait se transfigurer. Son visage prenait quelque chose d'extatique, et, quand elle souriait, on avait, — c'était la sœur Prudence qui disait cela, — on avait envie de pleurer.

— Je ne pourrai donc pas la sauver, disait Marcel avec colère.

Et, se raidissant contre la maladie, il tentait de suprêmes efforts.

Marthe surprit un jour une larme dans les yeux du jeune homme.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle. Ce n'est pas sur moi que vous pleurez ! Non, ce n'est pas sur

moi, dit-elle encore, car, voyez-vous, je serai bientôt guérie.

Il y avait dans sa voix enfantine une si charmante conviction que Marcel sentit, comme un éclair, l'espoir lui passer dans le cœur.

— Je le sens bien, dit Marthe. Ce ne sera pas long maintenant.

— Vous allez donc mieux, Marthe?

— Beaucoup mieux! Je suis vive, toute légère... Tenez, il me semble que j'ai des ailes!

— Ah! fit Marcel en s'éloignant, elle est perdue!

Il le savait bien, et cependant il ne voulait pas le croire. Il se disait qu'on ne meurt pas ainsi, si jeune; ce médecin qui savait pourtant que la mort est aveugle.

Il se révoltait contre cette fatalité de la séparation; puis, accablé, il se prenait à sangloter comme un enfant.

Il la voyait chaque jour s'affaiblir, s'effacer pour ainsi dire. Il s'efforçait de la retenir à la terre. Vains efforts!

Un soir, Marthe s'assoupit doucement, en murmurant des mots de prière pour ne plus se réveiller.

Marcel veillait auprès d'elle, non loin de la sœur de garde.

« Pauvre petite! disait-il. Elle dort. »

Quand vint le matin, il regarda Marthe. Marthe

était pâle mais souriante, les yeux fermés, la tête penchée sur son oreiller.

Marcel s'approcha d'elle pour couvrir un bout d'épaule qui éclatait sur la blancheur des draps. Elle pouvait avoir froid. Sa main rencontra le bras de Marthe. Il poussa un cri : ce bras était glacé.

— Morte ! elle est morte ! s'écria-t-il... Ah ! mon Dieu ! ma sœur, Marthe est morte ! Marthe est morte !

Il comprit pourtant qu'il n'était pas seul. Une douleur épiée est affreuse. Il courut au hasard vers sa chambre ; et là, se laissant tomber sans forces sur son lit, il se prit à pleurer.

Ce fut alors qu'il comprit combien il l'aimait ! Lui, Marcel, il aimait, ou plutôt il avait aimé, et tout était fini !

— Qu'est-ce donc que la science ? se dit-il, à quoi sert-elle, puisqu'elle ne peut vous aider à garder ceux que l'on aime ?

Il se leva, il alla revoir Marthe. Le lit était couvert, les rideaux retombaient avec leurs plis de marbre. Il ne la vit pas.

On avait enlevé le papier au haut du lit. C'était fini. Le n° 2 était mort.

La sœur Prudence regardait Marcel, qui se tenait tout absorbé, l'œil fixe devant ce lit muet.

— Pauvre petite ! dit-elle. Pauvre enfant !

— Elle s'appelait comme ma mère ! balbutia Marcel machinalement.

Sa mère! il ne l'avait jamais connue. Mais il l'aimait. Elle était sa mère. Et voilà qu'il se prit à songer à elle. Sans doute elle ressemblait à Marthe. Il l'eût bien aimée. Il eût été bon fils. Sa bonne mère! Et comme Marthe, elle était morte. Morte comme tous ceux qui l'eussent aimé!

Le malheureux semblait se débattre au milieu d'un cercle sinistre. La mort, la mort partout, et partout le néant.

— Ah! j'avais raison, dit-il presque à haute voix, tout est faux! tout est vain!

— Mon enfant, dit simplement sœur Prudence... La vérité, c'est la foi!

Marcel la regarda fixement. L'humble fille lui parut une sainte.

— Priez pour elle! dit Prudence avec un doux sourire.

IV

Marcel avait quelques économies. Il acheta pour la pauvre Marthe un terrain au cimetière Montparnasse.

« Quand je faiblirai, songeait-il. Je viendrai là. »

Il y vint souvent.

Un de ses anciens camarades, qui visitait un jour le cimetière pour copier les inscriptions bouffonnes

et grotesques et les envoyer à un petit journal, le trouva priant et pleurant devant l'humble tombe.

— Marcel ! dit-il... Eh ! quoi, tu courbes la tête, fier Sicambre ?

— Heureusement, répondit Marcel.

Quelque temps après, Albert Lefort causait philosophie et science avec lui.

— Toute la sagesse, dit Marcel, est contenue dans ces trois mots : Croire, espérer, aimer !

— Ah çà ! mais... quelle métamorphose ! fit Albert.

— Mets que j'étais une chenille, une chenille assez sotte, répondit Marcel, et que je me suis fait papillon.

Une complète transformation s'était opérée dans son esprit. Il avait senti se détacher de lui, pièce à pièce la robuste armure, de doute dont il s'était enveloppé, et il était devenu ce que l'eût fait sa mère. Il croyait, ou plutôt il avait appris à croire. Il est une science dans la foi, comme il est une révélation, la grâce. Marcel possédait à présent cette science, et il se disait que, maintenant, c'était la vraie.

Mais cette nature extrême en toutes choses ne pouvait demeurer à la limite exacte. Il avait poussé la philosophie jusqu'a l'athéisme, peut-être poussa-t-il la foi jusqu'au mysticisme.

Un an après, Marcel était prêtre.

Il ne prit du sacerdoce que les devoirs. L'ambition lui importait peu. Il demanda longtemps la cure d'un petit village du Limousin et l'obtint enfin.

Là, comme isolé au milieu d'une splendide nature, il se trouva en même temps près de l'étude et près de Dieu. Combien de fois les paysans le surprirent-ils à herboriser dans les bois profonds! Ils le saluaient bien bas. Ils l'aimaient beaucoup.

— M. le curé prie! disaient-ils.

Marcel priait en effet : il voyait Dieu dans une fleur.

Une pauvre femme mourut dans le village. Elle laisait un petit enfant.

— Je l'élèverai, se dit Marcel.

Il emmena le petit avec lui, et se prit à l'instruire. C'était sa consolation et sa joie de façonner cette jeune âme. De toutes les brebis de son troupeau, c'était la plus chérie.

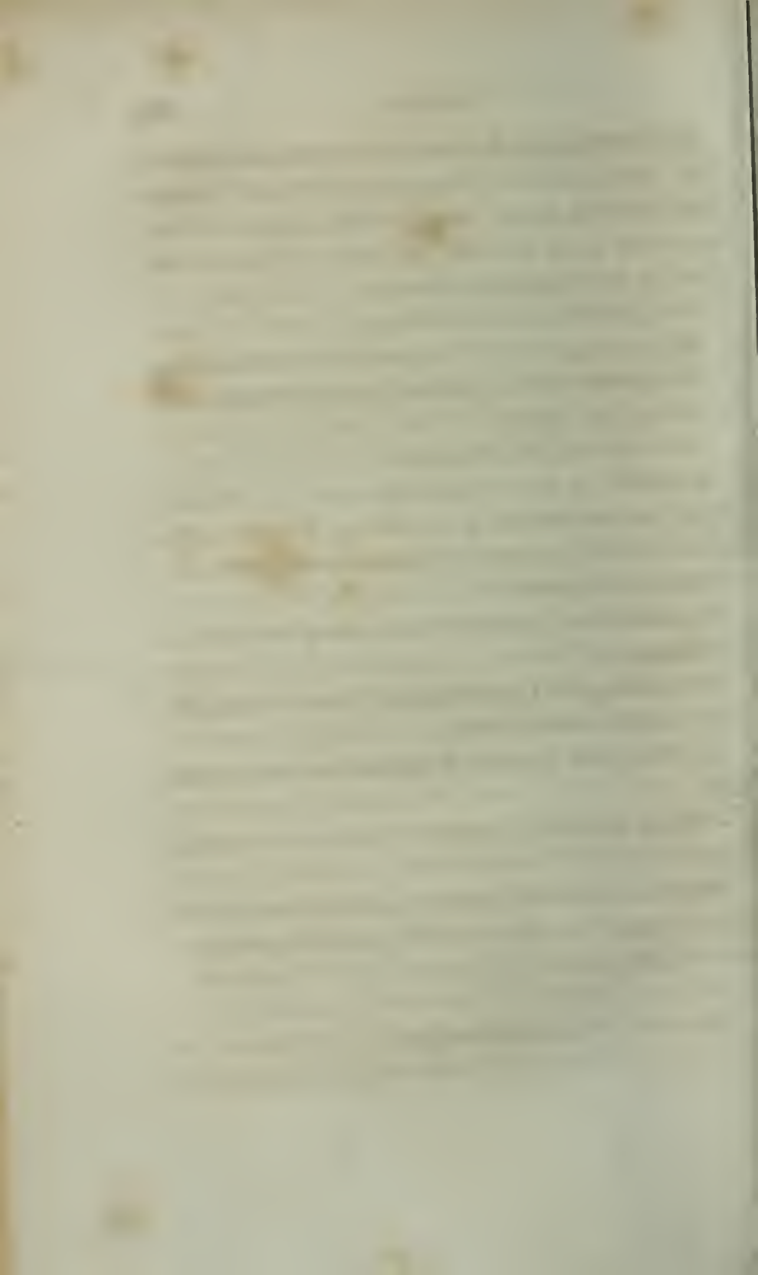
L'enfant aimait beaucoup les livres et les dévorait avidement.

— Prends garde! disait Marcel. Tout n'est pas là ! Il y a la lettre dans le livre.

— Et l'esprit? demandait l'enfant qui comprenait déjà.

— Il est là-haut! répondait le prêtre en montrant le ciel.

Marcel est mort l'an passé, pleuré de tous, aimé de tous, oublié de ceux-là seuls qui devraient peut-être s'en souvenir.



UN SALTIMBANQUE

I

Mon saltimbanque était un homme de quarante ans environ, — un peu plus, un peu moins, qu'importe? —Il était grand, maigre, de figure ordinaire. Il portait toute sa barbe, noire comme du jais, mais ses cheveux était rasés militairement. — Sa personne n'offrait guère rien de saillant, et je ne l'eusse probablement pas aussi attentivement étudié, sans l'expression étrange de son regard et les accents extraordinaires de sa voix.

Il y avait dans ce regard un éclat magnétique et en même temps une mélancolie telle que mes yeux s'étaient tout à coup comme rivés sur les siens. Sa voix vibrait pleine tantôt d'une amertume déchirante,

tantôt d'une sorte d'exaltation irritée et mal contenue.

Il parlait avec volubilité, à la façon des méridionaux, et c'était souvent à moi qu'il s'adressait. Il me semblait alors que le son de sa voix était railleur et voulait défier ma perspicacité.

Le saltimbanque, monté sur une colonne de chaises élevées les unes sur les autres, parlait encore et s'exerçait à des tours impossibles sur ce périlleux piédestal. — Il s'y tenait dans toutes les positions, tantôt se suspendant par les pieds aux barreaux de la dernière chaise, et riant à la foule placée au-dessous de lui de ce rire strident qui donne le frisson, tantôt paradant tout en l'air en vrai bateleur de Paris et lançant, comme par gerbes, les plaisanteries à ses auditeurs. — Puis, tout à coup, il s'assit gravement froidement, et, avec une expression étrange :

— Savez-vous, dit-il, que me voilà à la hauteur d'un second étage? — Oh! ni plus, ni moins. — Au reste, peu m'importe. — Et, pourtant, si je tombais! — Je parie que vous ne pensez pas que je puisse tomber? — Vous avez raison, après tout! — Vous cherchez à rire, n'est-ce pas? — Riez! — Je gambade. Riez. — Je danse. Riez. — Je chante. Riez. — Je trébuche. Riez. — Et si je tombe. Riez encore. — Riez bien fort. — Vous avez payé d'avance!

Et la foule éclatait de ce rire bête et banal qu'elle a pour toutes les joies.

Et je me sentais instinctivement froid au cœur. — Je tremblais; j'avais peur de voir tout à coup tomber, le front brisé, le pauvre saltimbanque.

Il fit un mouvement comme pour se précipiter. — Je détournai la tête.

Je fermai les yeux, puis, je les rouvris entendant au-dessus de moi son rire cruel.

Il était debout et se tenait les bras croisés.

— Allons! disait-il, — c'est pour avoir l'honneur de finir la représentation, messieurs, mesdames! — Du courage, — et vous m'allez voir sauter lestement en bas de ma *colonne fantastique*. — Messieurs, mesdames, la main à la poche! — Et comme s'il eût deviné que ce n'était pas la comédie qu'il jouait en plein soleil et sous les yeux de la foule, mais la comédie, — ou plutôt le drame, inconnu, mystérieux caché, — qu'il jouait, chaque jour, à l'ombre, — qui m'intéressait. Vous ne savez pas ce qu'il y a sous tout cela, dit-il.

Il était six heures du soir à peu près. — Le soleil avait disparu. — La brume commençait à venir.

— Vous allez voir le grand tour. Il me manque dix sous, messieurs, mesdames. — Cinquante centimes. — Ce n'est pas trop à vous tous. Allons, il faut que je dîne comme les autres. — Dix sous, messieurs, mesdames, dix sous seulement.

La foule se regardait et demeurait muette.

— Allons! allons! Est-ce que vous voulez que je ne

mange pas aujourd'hui? — Je vous amuserai moins demain si je ne me remplis pas le ventre. — Il me manque dix sous. — Faut-il marchander? — Je vous en ai donné pourtant pour votre argent. Ah! ah! ah! — Et si je me casse la tête, messieurs, mesdames, vous aurez vu le tour et je vous permets de reprendre votre argent.

J'avais envie de m'enfuir.

— Ma foi! disait alors le saltimbanque, je vais vous le montrer pour rien, ce tour! — Regardez-moi! — Allons! — j'attends encore. — Allons! allons!

Je jetai en me détournant une pièce d'argent au pauvre diable.

— A la bonne heure! s'écria-t-il.

Puis il ajouta :

— Une, deux, trois!

Et, repoussant du pied la chaise sur laquelle il reposait, il s'élança, les bras croisés, dans l'espace.

La foule alors poussa un cri.

Il tomba, raide sur ses pieds et comme fixé en terre, le sourire aux lèvres, devant la foule ébahie.

— Maintenant, dit-il, allons dîner!

II

La foule s'écoula peu à peu. Il ne resta bientôt plus auprès du saltimbanque qu'une dizaine de

gamins contemplant l'homme prodigieux qu'ils admiraient avec toute la force de leur naïf enthousiasme.

Je m'approchai de lui, pendant qu'il revêtait sur son maillot, aux ornements de velours pailleté, une blouse bleue et un pantalon de coutil. Je le saluai, et il me rendit mon salut.

Je me mis à causer avec lui. Il aimait à parler, parce qu'il souffrait et vivait habituellement dans la solitude. La douleur ne trouve pas tous les jours un cœur qui l'écoute.

Nous nous mîmes en marche, et, des Champs-Élysées à la Roquette, où il demeurait, le saltimbanque me conta son histoire :

— Je m'appelle, me dit-il, Hector Guérin. Mon nom de guerre est Lagamache, — et j'ai tellement oublié celui de mon père, que je le prononce maintenant comme celui d'un étranger. Je suis né à Paris : je ne suis presque jamais sorti de Paris. Mon père était ouvrier serrurier. — Je n'ai jamais connu ma mère. — J'ai été élevé pour faire un mécanicien : c'était le rêve de mon père de me voir un jour contre-maître dans quelque grande usine et gagnant bravement ma journée, comme il la gagnait lui-même dans son atelier de serrurerie.

— « Petit, me disait-il souvent, il faut travailler en ce monde — et *taper dur* si l'on veut réussir.

N'écoute jamais les fainéants et marche droit ton chemin. Tu arriveras. »

— Je n'étais guère âgé que de douze ans alors. — Jusqu'à cet âge, j'étais allé à l'école, mon père voulant faire de moi un garçon instruit, capable de se tirer d'affaire un jour. Mais, à douze ans, j'entrai en apprentissage et il me fallut penser à devenir un bon ouvrier.

J'avais le cœur à l'ouvrage, je vous le jure, et j'y allais de toutes mains. Si la mauvaise chance n'était pas venue se mettre dans mes jambes et me jeter par terre, je serais bien aujourd'hui, — et je ne battrais pas le pavé de Paris avec cette livrée de baladin sur la peau.

Mon père mourut. — Je me trouvai, enfant encore, abandonné sur terre, car mon père était le seul parent qui me restât. — Je devins triste, sombre et de méchante humeur. — Mes compagnons d'apprentissage me battaient. — Le patron leur donnait raison, et je pleurais.

J'aurais bien pu devenir méchant avec tout cela. Je souffrais. — On prenait ma tristesse pour de la sournoiserie, et mon amour de la solitude pour de la méchanceté. Mon maître me frappait aussi parfois, — et fort durement. Je résolus de faire cesser ce genre de vie.

J'avais quinze ans. — Je sentais germer dans ma tête ces idées de rébellion que fait naître toute injus-

tice. — Une nuit, je m'enfuis, en escaladant un mur et j'allai me cacher, jusqu'au lendemain, dans une maison en démolition. Quand le jour vint, je sortis de mon gîte et j'allai dans la campagne, au hasard. — Je demeurai toute la journée dans les champs, et je dus tourner bien des fois sur moi-même, car je me retrouvai, le soir, à Montmartre, par où j'étais sorti le matin.

Je mourais de faim. — J'étais faible. — Je n'avais pas d'argent. — J'avais envie de mendier pour acheter du pain. — Mais, soit orgueil, soit timidité, je ne le fis pas. — Je me cachai, cette nuit-là, dans un fossé et je dormis, le ventre creux, à la belle étoile.

Le lendemain décida de toute ma vie. — Il y a des jours comme cela. — Tous les autres dépendent d'eux. — C'était, ma foi, une belle journée. Je m'en souviens comme d'hier, — mieux que d'hier. — Il faisait un soleil magnifique. — Ce fut le soleil qui me réveilla. — Un fois sur pied, je me dis avec une jouissance intérieure que j'étais libre et je m'applaudis d'avoir eu le courage de fuir. — Puis, mon estomac criant famine, je me pris à réfléchir que parfois le patron ,avait une bien bonne soupe, très-appétissante, et me demandai si je ne devais pas reprendre le chemin de la fabrique, quitte à être rossé d'importance au retour.

Et peut-être me serais-je décidé à rentrer au bercail si... — Voyez comme le hasard est une belle

chose! — Je marchais doucement, bien doucement, du côté de la fabrique, l'oreille basse, l'air attristé, quand je me sentis saisir tout à coup par derrière, — soulevé par une main puissante et retourné comme un sou lancé en l'air.

Je me trouvai alors en face d'une espèce de géant, à la figure rouge, ornée de deux immenses favoris noirs. — Cet homme était vêtu d'un ample manteau de cocher, jeté sur une veste bleue à brandebourgs jaunes, d'une culotte de peau et de bottes à l'écuyère cirées à l'œuf. Il portait une sorte de chapeau à claque, garni de rubans, assez semblable à ceux que portaient les incroyables.

— *Qu'est-ce que tu fais là?* me dit-il d'une voix rauque.

— Rien, répondis-je.

— D'où viens-tu?

— De Paris.

— Où vas-tu?

— Je n'en sais rien!

— Où demeurent tes parents?

— Mes parents sont morts.

— Tu es seul, petit?

— J'étais chez mon patron.

— Et tu t'es sauvé, galopin?

— Oui.

— T'as pas peur?

— Peur de qui?

— Du patron?

— Non. — J'ai peur de la faim, voilà tout.

— Petit?

— Quoi?

— Veux-tu manger, petit?

— Oui.

— En ce cas, viens avec moi.

— Je veux bien, dis-je. — Mais qui êtes-vous?

Le gros homme éclata de rire.

— Tu le sauras plus tard!

Il me conduisit, ou plutôt m'emporta, en longeant le chemin de ronde, jusqu'à Pantin, dans un mauvais cabaret borgne. Là, il me fit abondamment manger, peut-être encore plus boire, et après le repas, il m'emmena au milieu d'une troupe de gens de son espèce, qui m'accueillirent, autant que je puis me le rappeler, avec une grande exclamation de joie. Il y avait là des jeunes gens et des vieux, des filles et des mégères, une quinzaine environ de gaillards vêtus d'oripeaux, de soie déchirée, de velours usé, qui s'extasièrent devant moi et me tutoyèrent de suite.

— Oh! disait l'un, il est fort.

— Il est gentil, disait l'autre.

— Nous le dresserons, ajoutait un troisième.

— Il fera le saut de carpe avec Martial.

— C'est un gaillard qui doit être leste.

— Bien choisi, Galochard!

C'était le nom du géant qui m'avait rencontré.

Il parut satisfait des compliments de ses confrères, et venant à moi :

— Tu entends, petit, me dit-il, les propos flatteurs de l'honorable compagnie. Efforce-toi désormais de t'en rendre digne. Dès aujourd'hui tu es notre frère! Tu partageras nos plaisirs et nos travaux, tu prendras part à toutes nos représentations en attendant que tu touches aux recettes. Vie aventureuse et pleine de charmes, vie d'artiste, — car nous sommes des artistes, dit-il avec fatuité,— existence mêlée de bon et de mauvais, de soleil et d'ombre, mais accidentée comme la poésie et railleuse comme la philosophie. M'as-tu compris ?

— Oui, répondis-je, quoique, à vrai dire, il y eût pour moi bien de l'obscurité dans son discours.

— Très-bien! Alors petit, va! Je te baptise saltimbanque!

Le gros Galochard fit une pirouette, et en deux taloches m'envoya rouler à quelques pas de lui, au rire de toute l'assemblée.

Dès ce jour, toute ma vie fut *décidée*, je dis : *brisée* aujourd'hui. Je fus, dès ce moment, ce que j'ai toujours été depuis, — ce que je serai demain, — un saltimbanque!

III

Lagamache me regarda. Il souriait avec amertume.

Je ne vous raconterai pas, dit-il, mes aventures de bateleur. Ce sont les mystères de la place publique. Ce que je veux vous dire est plus intime et plus triste. Ecoutez-moi.

Il y a maintenant quinze ans à peu près, un soir, je m'en revenais comme aujourd'hui des Champs-Elysées, après avoir fini ma séance, et m'en allais rue Mouffetard, où je demeurais alors, en suivant les quais depuis la place de la Concorde jusqu'au Pont-Neuf. C'était en hiver. Il faisait déjà nuit et les quais étaient déserts.

J'étais content de ma journée. On avait bien ri et bien payé. Depuis longtemps, je dois vous le dire, j'avais quitté Galochard et sa troupe pour vivre seul, et *travailler*, comme nous disons, en *ouvrier détaché* sur les places de Paris.

Comme je passais devant le pont des Arts, j'entendis dans l'ombre une voix d'enfant qui pleurait. Je m'approchai, et je vis une jolie petite fille de trois ans à peine, assise par terre et sanglotant, la tête dans ses mains. Je la pris dans mes bras et la portai, de manière à la bien regarder,

sous un reverbère. Elle était élégamment vêtue d'une robe de soie cerise à pois blancs, d'un petit pantalon et de manches brodées. Ses cheveux frisés lui tombaient sur les épaules. Elle était fraîche, blanche et rose, avec de grands yeux bleus et de longs cheveux blonds.

— Pourquoi pleures-tu ? lui dis-je.

Elle me regarda fixement, — et tout à coup, cessant ses plaintes, elle se mit à me sourire et jeta ses jolis petits bras blancs et doux comme du satin autour de mon cou.

Je me sentis tout remué, monsieur. Je n'aime pas beaucoup les petits enfants. Chacun a son goût là-dessus. Mais cette petite n'était pas un enfant. C'était un joli chérubin, un petit ange.

Du mieux que je pus je l'embrassai, je la caressai, je la dorlotai.

— Tu es mon papa ! balbutia-t-elle...

Papa ! Comprenez-vous tout ce qu'il y a de bon dans ce mot-là ? Ça me mit hors de moi. Je la couvris de baisers. Papa ! Et sa petite bouche rose me souriait, me souriait...

— Qui t'a laissée là ? lui demandai-je...

— Je ne sais pas !...

Sa voix était douce comme une petite flûte.

— Est-ce ton papa ?

— Papa, c'est toi !

— Je ne suis pas ton papa, dis-je.... Regarde-moi bien. Ton papa n'est pas habillé comme moi!

— Papa! papa! répétait l'enfant en m'embrassant avec ses lèvres roses.

Je devais ressembler sans doute à son père, et la pauvre petite me prenait pour lui. — Je l'interrogeai vainement. Elle ne sut point m'apprendre comment elle avait été perdue, et quels étaient ses parents. Rien! Elle comprenait à peine et ne parlait presque pas.

Cependant que fallait-il faire? — La porter de suite au commissaire et l'abandonner au hasard, ou la garder avec moi dans mon pauvre logis? Ma foi, je me résolus à suivre ce dernier parti.

Je pris la petite fille dans mes bras, et je m'éloignai.

Pendant tout le chemin, elle se mit à jouer avec mes cheveux et ma barbe, et à rire aux éclats si je voulais la gronder un peu. — J'étais tout content d'avoir rencontré cette enfant, et je me sentis bien heureux, en rentrant chez moi, de n'y point rentrer seul, et d'avoir dès lors un être à aimer, au moins pour quelques heures.

Elle partagea mon repas, c'est-à-dire mon pain sec et mon eau pure, et mangea de bon appétit. Il faut croire que je lui plaisais, puisqu'elle riait de tout son cœur, franchement, comme je n'ai jamais ri moi-même à son âge. Ah! si vous saviez comme elle *était diable*, et quelle gentillesse elle avait. Mon Dieu!

voyez, elle ne pensait déjà plus à ses parents, qui devaient cependant la chercher partout. Les enfants, monsieur, c'est aussi oublieux que les hommes qui le sont beaucoup.

Je l'embrassais comme pain tendre et à cœur-joie. Cette enfant-là, je l'aimais déjà tout plein; si on était venu me la prendre j'aurais pleuré, et pourtant il n'y avait pas encore une heure que je l'avais avec moi.

Le lendemain matin, j'allai cependant faire ma déclaration au commissaire, et il chercha sur la petite fille tous les indices qui pouvaient la faire reconnaître. Puis il me dit: — Vous pouvez vous retirer maintenant. Nous vous ferons savoir si l'enfant est réclamée. Laissez-la ici.

— Moi! moi! m'écriai-je, monsieur, la laisser! Oh! non! Je la garde. Je l'aime trop pour l'abandonner. Eh! la pauvre petite, est-ce qu'elle va retrouver de suite ses parents? Jusqu'à ce qu'elle soit reconnue où la mettrez-vous donc? dans un hôpital d'enfants trouvés, avec des petits mendiants et des vagabonds. Elle souffrirait trop. C'est habitué à vivre libre et à être soigné. Ces petites joues-là se creuseraient, se faneraient... Oh! laissez-la moi, monsieur, voyez-vous, je la dorloterai comme si elle était à moi.. Du reste, je suis tout prêt à vous la rendre, à la rendre à sa mère... si le bonheur... veut... qu'elle retrouve... Ah çà! m'interrompis-je tout à coup, ne pouvant continuer, car les san-

glots me coupaient la parole, je l'aime donc bien cette petite que ça me brise le cœur de m'en séparer?

— Vous êtes un brave homme, Lagamache, me dit le commissaire, et je puis vous confier cette enfant. Gardez-là et prenez-en soin, les parents vous en sauront gré peut-être un jour!

— Ah! nom de nom! merci, monsieur! dis-je. Ça me fait un rude plaisir de conserver ce trésor auprès de moi. Ils pourront bien la réclamer, les parents je leur rendrai un peu bien conservée, foi de Guérin! En attendant, elle est à moi n'est-ce pas?

— Viens, viens, ma fille! dis-je à la petite. On nous laisse ensemble jusqu'à nouvel ordre, et tu pourras rire encore avec ton papa Lagamache, viens!

Et j'emportai l'enfant dans mes bras, comme un avare emporte son or.

Ce jour-là je ne *travaillai* point, j'étais trop gai pour aller rire en public. Mon rire, je le gardais pour moi. Je n'en ai jamais eu de trop, je passai mon temps à jouer avec ma petite Marie (c'est ainsi qu'on la nommait m'avait-elle dit). Elle ne s'ennuya pas, allez! J'étais redevenu enfant pour elle, et je gambadais par la chambre comme un cabri, aux grands éclats de rire de mademoiselle. Les joyeux souvenirs! Ça vous rajeunit, ça vous fouette le sang et ça vous fait revivre. Il me semble en me rappelant cette belle journée, que je n'ai pas vieilli, que je n'ai pas souffert.

Mais pourquoi faut-il que de tout cela il ne me reste que le souvenir, et les regrets?

IV

Je coupe court à toutes sortes de détails qui ne vous intéresseraient pas. Les jours, les mois, les années se passèrent. On ne ne me réclama point Marie. Peut-être ses parents l'avaient-ils abandonnée à dessein. Toujours est-il que la pauvre petite demeura orpheline, et n'eùt plus, malgré toutes les recherches, d'autre parent sur terre que moi, son père Lagamache.

Elle grandit.

J'étais fier de la voir devenir belle avec l'âge, et je me redressais le dimanche quand je la menais promener avec moi; on la regardait beaucoup : elle était si jolie, et moi si content, et j'avais des envies de dire a tout ce monde qui semblait me l'envier, « elle est à moi! C'est mon bien! ma vie, et si elle est belle comme vous la voyez, c'est que je l'ai élevée, et soignée, c'est que je lui ai servi de parents, que je l'ai sauvée, que je suis son père! »

Je ne dépensais rien de ce que je gagnais : il m'aurait semblé que c'était un vol fait à Marie. Tout mon argent était pour elle, je savais qu'elle était née riche, et je voulais qu'elle le fût toujours. Je tra-

vaillais sans cesse et j'inventais, pour gagner davantage, des tours de force surprenants. Dix fois par jour je risquais de me rompre le cou dans mes exercices, mais, dans les moments de danger, une sorte de vertige me montait à la tête. Je ne pensais qu'à *mon enfant*, et mon pied alors redevenait solide. Est-ce que je pouvais me tuer, puisque c'était pour *elle* que je m'exposais ainsi?

Cela grandit vite, un enfant. Marie eut dix ans bientôt, puis onze, puis douze. Je l'avais mise dans un pensionnat, à Montreuil, et je l'y allais voir deux fois par semaine. Elle sortait tous les dimanches; alors elle me parlait de ses progrès, de son travail, de sa science, car elle devenait savante, allez! Si je suis moins bête qu'auparavant, c'est à elle que je le dois. Elle m'a instruit, cette enfant-là, et tout de bon. Elle me récitait ses leçons, j'écoutais et je retenais. Quand elle me lisait quelque chose, j'étais attentif comme un élève et tout se gravait là, pour longtemps.

Plus elle grandissait, plus elle devenait charmante. Elle fit sa première communion; je voulus qu'elle fût aussi bien vêtue que ses camarades, et certainement sous sa robe blanche et son voile de gaze, elle était bien la plus jolie de toutes.

J'assistais de loin, derrière un pilier de l'église, à cette communion, et je pleurai à chaudes larmes pendant toute la messe. Moquez-vous de moi, monsieur,

j'étais transporté, je n'étais plus le même et je répétais tout bas les prières que l'on m'avait apprises quand j'étais enfant.

J'étais heureux du bonheur de Marie. Je partageais sa pure joie, j'étais dévot alors, et j'avais envie de communier comme elle, à côté d'elle, pour m'égaler à cette pauvre enfant.

C'est encore un des souvenirs du temps passé; ceux-là sont rares.

Marie grandit encore; elle ignorait l'état qui me nourrissait, et me croyait un bon ouvrier, bien établi. J'avais changé de logement, on ne me connaissait pas dans le quartier. On me nommait Hector-Guérin Lagamache, mais non pas Lagamache-le-Bateleur, comme on m'appelle encore au faubourg. J'avais soin de bien enfermer, dans une armoire que j'ouvrais seul, mes habits de paillasse et de danseur de corde, et comme Marie était toujours à sa pension, elle n'avait pas encore eu le soupçon de mon misérable état.

J'en étais heureux; je savais qu'elle aurait honte de moi si elle apprenait jamais qui j'étais, et je me cachais. Comprenez-vous, monsieur, se cacher de ce que l'on aime le plus au monde, et craindre de se voir un jour méprisé, délaissé peut-être, par l'objet de son amour! C'est triste, n'est-ce pas?

Tant qu'elle était petite je n'avais point pensé à cela. Je ne craignais rien encore. Mais à mesure qu'elle

devenait une belle et fière jeune fille, imposante et noble, j'avais honte, monsieur, j'avais honte.

Quoi! me disais-je, cette pauvre enfant élevée avec des filles de riches, leur amie, leur égale, elle pourrait se voir un jour le jouet de ses camarades insolentes qui lui reprocheraient d'être la fille d'un saltimbanque de carrefour? oh! c'est affreux, c'est terrible!

Puis, je craignais encore qu'on me l'enlevât, qu'elle retrouvât ses parents, qu'on me laissât seul. J'avais peur de cette solitude. Je ne voyais que rarement Marie, mais je savais qu'elle était à moi, rien qu'à moi, qu'elle m'aimait, qu'elle pensait à moi, j'étais heureux. Il faudra peut-être un jour m'en séparer, me disais-je, vivre loin d'elle et qui sait si ce jour ne sera pas demain? car elle n'est point ma fille, et ce nom de père qu'elle me donne ne m'appartient pas. On peut me le reprendre, me l'arracher, me le voler? Mais, non! non! c'est moi qui l'ai volé à un autre.

Et je pleurais.

Marie avait dix-huit ans. Elle était belle comme un ange, grande, élancée, gracieuse. Je n'ai pas vu de femme aussi jolie, je vous le jure. Je me figure la sainte Vierge faite comme cela. Quand je la regardais et qu'elle me souriait avec sa petite bouche, qui était toujours sa bouche d'enfant, j'aurais voulu rester toujours comme j'étais, et dans ces moments-là je ne songeais qu'à elle, à cette belle jeune fille qui

m'aimait tant. Tenez, je vous jure que je serais mort heureux, si j'étais mort, ma main dans sa main et mes yeux sur ses yeux, comme j'étais quelquefois.

Ah! ce n'est pas ainsi que ma vie doit finir!

Je vais abréger.

V

Un dimanche matin, Marie me demanda si je ne songeais pas à la retirer bientôt de son pensionnat, et me passant ses bras à l'entour du cou, comme quand elle était petite:

— Père, dit-elle, si vous saviez, toutes mes camarades sont libres maintenant et plusieurs sont mariées. Je ne suis plus une enfant, je puis demeurer auprès de vous, je sais assez des choses qu'on enseigne aux jeunes filles, et je commence à bien m'ennuyer de me voir seule des élèves de mon âge dans une pension où j'ai déjà passé tant d'années.

— C'est vrai, répondis-je tout absorbé. Tu es *grande* maintenant, ma *petite* Marie.

— Père, dit-elle en souriant, j'ai dix-huit ans.

— C'est vrai, répétais-je, et tu songes peut-être à te marier?

— Peut-être, fit-elle.

Je reculai, comme si un coup inattendu m'eût frappé. Figurez-vous un homme qui voit tout à

coup tomber le tonnerre à ses pieds, et qui recule terrifié. J'étais ainsi.

— Te marier?... Te marier?... Aimes-tu donc quelqu'un, Marie?

— Faut-il tout vous dire, mon père?

— Tout mon enfant, dis-je, en m'efforçant de contenir mon émotion. Parle, je t'écoute.

Et, je sentais comme une main de fer qui me serrait le cœur, ah! comme je souffrais!

Marie réfléchit un instant, me fit asseoir, s'assit elle-même sur mes genoux et me dit:

— Mon père, vous connaissez bien Emma de Villevieux, dont je vous ai parlé bien des fois, et que je regarde comme ma plus intime amie?

— Oui, je l'ai vu une fois à Montreuil, après?

— Eh! bien, fit-elle, Emma s'est mariée, il y a trois ou quatre mois, avec un riche manufacturier, M. Morel; vous le connaissez?

— Non. Après?

— Vous savez que j'ai été invitée à la noce, et que j'ai servi à Emma de demoiselle d'honneur?

— Oui.

— Vous n'avez pas voulu venir avec moi, vous vous en souvenez?

— Je ne le pouvais pas, mon enfant. Continue.

— Eh bien! Emma a un frère. C'est un jeune homme charmant, fort bien élevé, digne en tous points...

— C'est lui?... demandai-je.

— C'est lui.

— Et tu l'aimes?

— Un peu.

— Et il t'aime?

— Beaucoup.

— Tu veux l'épouser ?

— Mon père...

— Réponds... Voyons, dis-je, réponds.

— Oui, mon père !

Il me passa comme un nuage devant les yeux. Le sang me battit aux tempes. Je repoussai Marie et je m'écriai :

— Qu'il vienne ! qu'il me parle !

Puis j'allai me jeter comme une masse sur mon lit, dans la chambre à côté.

J'étais abattu.

Je ne saurais vous dire ce que je pensais, car je crois que je ne pensais à rien.

Avez-vous eu de ces moments-là dans votre vie ? On respire, et on ne vit pas. On regarde, et on ne voit pas, je crois qu'on ne se sentirait pas mourir si quelqu'un vous tuait alors.

Je ne bougeais pas. Je regardais le parquet d'un œil fixe et je laissais passer les heures.

Au bout d'un temps, probablement long, je me sentis cependant assez remis pour réfléchir posément à ce qui arrivait. Je me levai, je rassemblai mes idées,

et je me pris à songer à tout mon échafaudage de bonheur, qui, mal consolidé, venait de s'affaisser brusquement sur lui-même comme s'il eût été pourri.

Ainsi j'allais me séparer de Marie, il le fallait, c'était elle-même qui le désirait; en vain l'avais-je élevée, pour la garder toujours auprès de moi . le temps était venu, qui devait me l'arracher. Egoïste que j'étais! Je ne songeais qu'à moi, j'étais heureux de sa présence, de sa vue, de son sourire, et j'aurais voulu garder tous ces trésors pour moi seul! Il me semblait que celui qui me les enviait commettait un crime. Ils étaient à moi, rien qu'à moi puisque cette adorable enfant était ma fille.

Ma fille!

A ce nom si doux, je tressallis, monsieur, et je dus devenir bien pâle, car je me sentis près de m'évanouir. Ma fille! Non, elle n'était pas ma fille, et je n'avais pas le droit de la garder auprès de moi. Ce titre de père qu'elle me donnait, je l'usurpais. Ses baisers, ses caresses ne m'étaient pas dus; j'étais pour ainsi dire un intrus dans son cœur. Oh! cette pensée était horrible.

Je l'avais toujours appelée ma fille, elle me nommait son père, la pauvre enfant, mais cela ne pouvait durer. Il fallait à présent lui tout dire, lui apprendre la vérité moi-même, car le moment était venu où cette vérité affreuse, la loi allait la lui dévoiler.

Je n'hésitai pas.

Je me dirigeai, en chancelant, vers sa chambre.

La porte en était ouverte.

Marie, assise sur une chaise, réfléchissait absorbée dans ses pensées.

Elle ne m'entendit pas et ne fit point un mouvement à mon approche.

Alors je l'appelai.

Elle tressaillit, tourna vers moi ses beaux yeux bleus, où je vis des larmes, se leva et accourut.

Mais mon visage, sans doute, était grave et triste. Je la regardai fixement. Elle recula.

— Qu'avez-vous? me dit-elle.

Je lui fis signe de se rasseoir. Elle obéit et je me tins debout.

Alors, rassemblant tout mon courage et m'efforçant par un cruel effort de repousser les sanglots qui me montaient à la gorge :

— Marie, lui dis-je gravement, maintenant que l'heure est venue où vous devez sortir de cette pauvre maison qui vous a vu grandir ; maintenant que vous m'allez quitter pour un autre qui, plus que moi, a des droits sur vous, puisque vous l'aimez, je vous dois la vérité sur notre position respective, et sur le rang d'affection que je puis occuper dans votre cœur. Marie, mon enfant, vous n'êtes point ma fille!

Elle se leva brusquement, elle poussa un cri, devint pâle et recula, en me regardant avec des yeux hagards.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle. Mon Dieu! que dites-vous?

— La vérité, Marie. Je vous ai élevée, j'ai été votre gardien, mais je ne suis pas votre père.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! dit-elle.

Et elle se jeta dans mes bras en pleurant.

Mes sanglots alors éclatèrent, et je ne pus retenir mes larmes. Je la pressai sur mon cœur, et je pleurai. Je l'embrassais, je posais mes lèvres sur ses cheveux soyeux, je m'efforçais de l'apaiser. Elle ne me répondait que par des pleurs.

— Oui, Marie, lui disais-je, oui, mon enfant... Tu vas me quitter, mais ne pleure pas. Ne me regrett pas, va! Je ne suis rien, moi! Il t'aimera bien, sois en sûre. Tu seras heureuse!.... Plus heureuse qu'avec moi, Marie! Il est jeune, riche, et tu l'aimes. Oh! comme vous serez beaux tous les deux. Tu me laisseras bien aller chez toi quelquefois, n'est-ce pas? Je n'irai pas souvent, va. Je ferais tache, là, moi, car tu ne sais pas ce que je suis, ma pauvre Marie..... tu ne sais pas...

Et je m'arrêtais, monsieur, de peur d'achever, car j'avais honte.

Elle se calma peu à peu. Elle me sourit.

— Oh! me dit-elle, je vous aimerai toujours, allez!

M'aimer toujours! Ce mot-là entra dans mon cœur comme un rayon de soleil au milieu d'un orage. Il me fit du bien.

— Mais, me demanda-t-elle après; quels sont donc mes parents!

Je la regardai. Je voulus parler, mais je demeurai muet.

— Vous les connaissez? dit-elle?

— Je ne les connais pas.

— Sont-ils morts, mon Dieu?

— Je l'ignore.

— Mais qui m'a donc confiée à vous?

— Personne, Marie. Le hasard. Je vous ai rencontrée sur mon chemin, un soir; je vous ai embrassée, vous m'avez souri, et je vous ai adoptée.

— Vous êtes bon!

— Vos parents étaient riches sans doute, car vous étiez richement vêtue. Ils ont dû pleurer de vous avoir perdue, mais on n'a point su leur nom, et je vous ai gardée. Vous n'aviez rien sur vous qui vous pût faire reconnaître. J'ai conservé votre petite robe cerise, Marie, elle est là, dans cette armoire. Tiens! (et je courus prendre la petite robe et la lui apportai) regarde... Oh! je crois te revoir encore, toute petite, avec ta figure d'ange, moins belle cependant que ton visage de jeune fille. Si tu savais comme tu étais jolie, mon enfant!

Elle me regarda d'un air triste, jeta sur la petite robe à pois blancs un coup d'œil indifférent et me dit :

— Je n'ai donc pas de nom à moi, et je ne puis

apporter à Georges que le nom d'une enfant abandonnée.

— Que dis-tu là, Marie, m'écriai-je... Et le mien!

— Le vôtre? fit-elle avec un éclair de joie.

Elle s'élança vers moi, mais je la repoussai, et avec un grand éclat de rire, vous savez, de ces rires de fous.

— Ah! ah! ah! ah! m'écriai-je... mon nom! Le beau nom que celui-là! Mon nom! Pauvre enfant! puis je donc te l'offrir?... Mon nom! et j'y pensais encore! Mon nom! celui d'un saltimbanque, celui de Lagamache!... Mon nom!

Et je tombai sur une chaise, en proie à une agitation terrible, riant, riant, riant de mon rire de maudit.

VI

Marie était pâle, atterrée; elle me regardait avec frayeur, elle fit un mouvement pour s'enfuir, mais je la retins.

— Reste! Il faut que tu saches qui je suis! Tu ne peux pas porter mon nom, vois-tu. Il faut mieux ne lui en pas offrir, à ton Georges, que de lui donner le mien. Il te rirait au nez. Je ne suis rien qu'un saltimbanque. Je vis au hasard. Je marche sur la tête et sur les mains pour gagner le pain de ma journée. Tu me

croyais un ouvrier, mais un ouvrier riche, un contre-maître, peut-être un chef d'usine. Je ne t'avais jamais dit quel état je faisais. Eh bien! je suis un paillasse, un baladin, un sauteur de cordes, un de ces gens qui se déchevillent les os pour un sou et risquent leur tête pour un morceau de pain, un vagabond, un rien-qui-vaille. Je suis tout cela, mademoiselle. Il faut que vous sachiez quel est l'homme que vous avez appelé votre père pendant douze ans. Je parie que je vous fais horreur; non, que je vous fais honte. Ah! c'est que mademoiselle de Villevieux est comtesse, que son père est comte, que son frère est vicomte. Moi, je suis saltimbanque. Hector Lagamache. Tout le monde me connaît. Cependant si vous devez rougir de moi, ne rougissez pas. Si votre fiancé vous dit : « Mais votre père est un bateleur, répondez hardiment : — Ce n'est pas mon père. » Vous en avez le droit. Voyez-vous, Marie, je deviens fou. Tout ce que je dis là est absurde. Mais pardonnez-moi, car je souffre. Je vous aime tant. Ne me méprisez pas trop, je vous en supplie. Je vous ai soignée, voyez-vous, je vous ai élevée. Vous avez été malade souvent. Les médecins ont désespéré de vous. Moi, j'ai toujours espéré et je vous ai sauvée. Songez que si vous êtes belle, c'est à moi que vous le devez, que vous me devez cette instruction dont vous êtes fière, que c'est moi.... Oh! non, vous ne me devez rien, Marie. J'ai été assez heureux, moi, pauvre mendiant, de m'enivrer pen-

dant douze ans de votre sourire, de respirer votre souffle, de vivre de vos caresses. C'est moi qui vous dois tout. Qu'est-ce que je serais sans vous, mon Dieu? Un fainéant, un ivrogne, et pis peut-être. Je te dois tout, mon enfant, tout, tout. Tu es ma vie, ma famille, mon bonheur, et je t'aime!

J'étais à genoux, à ses pieds. Je tenais ses mains dans les miennes; je les couvrais de baisers et de larmes. Elle se baissa vers moi, me releva, et me dit de sa voix douce :

— C'est moi qui dois m'agenouiller.

Elle se courba devant moi.

— Merci à jamais, pour vos bienfaits, dit-elle, merci pour vos soins, et croyez que je vous aimerai toute ma vie.

A mon tour je la relevai.

— Il doit tout savoir, fit Marie. Je vais tout lui dire.

Elle sortit.

Quelque temps après elle revint vers moi et me tendit une lettre dont voici à peu près les paroles :

« Monsieur,

» Tous nos pauvres projets sont anéantis, car je ne suis pas digne de vous. Je ne suis qu'une enfant trouvée, élevée par charité et je ne puis pas même porter le nom de mon bienfaiteur. Oubliez-moi, Georges.

» Toute alliance entre nous devient impossible. Vous êtes noble et riche. Qu'une autre jeune fille, riche et noble comme vous, vous fasse oublier celle qui vous aimais tant, et qui signe du seul nom qui lui appartienne.

» Marie. »

Quand j'eus achevé cette lettre, je la lui rendis sans rien dire. Elle la plia, y mit l'adresse et sortit, en me disant :

— C'est mon cœur que je brise là !

Je l'entendis toute la nuit pleurer douloureusement dans sa chambre. Je vis, le lendemain, qu'elle ne s'était pas couchée.

Elle vint à moi, le matin, comme de coutume, et me tendit son front.

Je l'embrassai.

Une nuit l'avait bien changée! Elle était pâle, défaillante, et ses yeux s'étaient cernés d'un cercle noir. On voyait encore sur sa joue la trace des larmes qu'elle avait versées.

Cette vue me fit mal.

Je ne savais quoi lui dire. Nous parlâmes de choses et d'autres, mais point de nous, comme si rien ne s'était passé. Seulement il y avait un sanglot et un serrement de cœur cachés derrière chacune de nos paroles.

La journée se passa ainsi, triste et silencieuse. Ce

jour-là, on ne me vit point sur les places, et les gamins me cherchèrent en vain perché sur mes chaises. Je passai mon temps à pleurer, comme un enfant, comme une femme. Je suis de ceux à qui les larmes font du bien.

Sur le soir, on frappa à la porte. Marie alla ouvrir Un laquais en livrée parut. Il portait une lettre.

— Mademoiselle Marie Guérin, demanda-t-il.

— C'est moi... c'est moi, fit-elle.

Le laquais lui tendit la lettre. Elle la prit.

— Merci, dit-elle.

Elle était toute pâle. Sa main tremblait. Elle ouvrit la lettre, la lut, la relut, et devint plus pâle encore qu'elle n'était.

Je la regardais sans respirer.

Son visage se décomposait. Ses lèvres devenaient violettes. Elle s'affaissa sur elle-même, et je m'élançai assez à temps pour prévenir sa chute.

Aussitôt alors elle se redressa comme si on l'eût électrisée se dégagea de mes bras, et déchirant la lettre avec colère :

— Oh ! s'écria-t-elle, jamais ! jamais !

Et elle jeta brusquement à terre le papier déchiré.

Puis elle sortit, ou plutôt courut dans sa chambre.

Le laquais était sorti.

VII

Dès le premier moment j'avais deviné que cette lettre qui venait de causer à Marie tant d'émotion venait de Georges de Villevieux. Mais que pouvait-il lui dire qui émût tant la pauvre enfant? C'est ce que je ne pouvais savoir, c'est ce dont je ne me doutais même pas. Je ramassai avec soin les débris du billet, et en les rassemblant les uns les autres, je parvins à en déchiffrer à peu près le sens.

Or, savez-vous, monsieur, ce qu'il avait osé écrire, ce qu'il disait? Oh! j'en deviens rouge encore de colère. C'est à n'y pas croire, tant cela est hideux. Et c'était un gentilhomme pourtant qui parlait ainsi, un jeune homme de vingt ans, élevé dans l'honneur et le droit chemin. Ah! tenez, on doit autant mépriser ces rejetons pourris d'un arbre plein jusqu'alors de bonne séve, qui naissent pour l'inutilité et pour le mal, qu'on doit saluer les fruits sur un arbre rabougri et délaissé. Nous autres, gens de rien, nous avons tout pour faillir : ils ont tout, eux, pour demeurer bons et grands. Nous n'entendons que la voix du besoin; ce qui leur parle, à eux, c'est l'honneur. Nous côtoyons sans cesse le chemin du vice, ils suivent la route toute droite de la vertu. Leur chemin est tapissé d'herbes,

nous, nous marchons dans la boue. Et vous trouvez peut-être étonnant que nous soyons toujours crottés! Ah! je n'envie pas aux riches leur or ou leurs beaux habits, vraiment. L'envie, c'est une faiblesse, et sur ce point je suis fort. Mais je dis que si un de ces riches, comblés à sa naissance des dons de la fortune et du bonheur, tombe assez bas pour se vautrer dans la fange, cet homme est deux fois plus coupable que nous, qui naissons par terre et qui pouvons si rarement nous relever. Aux riches la vertu est facile; l'honneur est difficile aux pauvres. C'est dans une pièce de théâtre que j'aurai entendu dire, sans doute, qu'il est bien difficile aux sacs vides de se tenir debout.

Je m'emporte comme cela, et j'ai tort. Mais tout mon sang bouillonne à ces souvenirs que je fais revivre pour vous, comme une blessure que je rouvrirais volontairement. Dans cette lettre, reconstruite par moi, ce Georges proposait à Marie, par des phrases empruntées sans doute aux romans à la mode en ce temps-là, proposait, dis-je, à cette pauvre fille qui l'aimait de ne point tenir compte de l'obstacle qui les séparait, et, si l'obstacle existait, de le briser. Vous croyez qu'il parlait, peut-être, de l'épouser? Ah! ah! ah! Oui, il était bien question de cela, ma foi! « Le mariage, disait-il, c'est le suicide de l'amour. Qu'avons-nous besoin d'être unis? Aimons-nous sans cela. Quoi! peut-il y avoir de la poésie dans une vie

au coin du feu, uniforme, compassée, légale. La poésie, c'est l'imprévu, c'est la promenade au fond du bois, les baisers sur la mousse, les courses folles à travers champs, sous le ciel bleu, ou sous le dôme vert de la forêt. » Et mille autres choses, monsieur, des rêves, des folies, qui n'avaient seulement pas l'excuse de la passion, et le misérable, enfin, finissait par ces mots qui me donnèrent comme un coup brutal dans la poitrine :

« Marie, je t'aime et n'aimerai jamais que toi. En vain voudrait-on nous séparer. L'amour nous réunit. Je serai pour la vie ton amant! Marie, sois ma maîtresse! »

C'était un misérable, n'est-ce pas? Oh! oui, certes. Et pourtant, s'il eût montré cette lettre à un de ses amis, soyez sûr que l'autre lui eût répondu sans sourciller, dans sa jeune vertu de vingt ans :

— Fort bien tourné, mon cher. Heureux coquin!

Je l'ai vu une fois depuis, ce Georges de Villevieux. C'était un grand jeune homme blond, à l'œil bleu, doux comme celui d'une jeune fille. Jamais on n'eût deviné son âme dans son regard limpide, son âme si noire et si sale. Et il y a a des gens, je crois, qui se vantent de lire l'homme sur le visage. Ça me fait rire, moi.

Oh! ces souvenirs, monsieur! Voyez dans quel état ils me mettent. J'avais juré pourtant de les laisser au fond de ma pensée, car, lorsque je me les rappelle,

j'en souffre bien profondément, et j'éprouve pourtant comme une amère joie à les voir revivre. L'histoire va finir d'ailleurs bientôt. J'ai hâte de l'achever. Ecoutez bien.

VIII

Deux ou trois semaines se passèrent, longues pour moi comme des années, des semaines qui me compteront, après la fin, pour des mois d'enfer.

Chaque jour Marie devenait plus pâle, plus triste et la pauvre enfant maigrissait comme à vue d'œil. Cela me fendait le cœur. Je l'aimais plus que ma vie, je l'aimais comme je n'ai jamais rien aimé au monde. J'aurais voulu mourir pour lui voir sur les joues ses fraîches couleurs d'autrefois. J'avais peur qu'elle devînt laide, j'aimais sa beauté. J'étais habitué à son visage, à sa grâce, à son sourire. J'aurais voulu les voir toujours.

Puis, il y avait un autre sentiment qui venait me mordre, comme une vipère, de ses crocs empoisonnés, et ce sentiment, dois-je l'avouer? c'était la jalousie. Oui, cette passion haineuse, cuisante, féroce, cette rage s'était emparée de moi : j'étais jaloux, jaloux de ce Georges qui me volait une partie de l'amour de Marie, et si je l'avais rencontré, monsieur, je l'aurais insulté et je l'aurais tué.

Je n'aimais plus Marie comme autrefois. A cet

amour de père, que je lui portais, un autre amour, aussi vrai, aussi profond, peut-être aussi pur, mais à coup sûr, différent, était venu se joindre. Je ne pouvais plus me contenter de l'amour filial de Marie; il me fallait tout son amour, tout son cœur, toute son âme. Elle était tout mon monde, je ne pensais qu'à elle, et j'aurais voulu, pauvre fou, qu'elle ne pensât qu'à moi.

Comme je vous l'ai dit, elle dépérissait. C'était comme une de ces fleurs qui se fanent si la rosée vient à leur manquer. Je lui demandais souvent si elle était malade. Alors elle me regardait avec des yeux pleins de flamme, et elle me répondait d'une voix stridente que je ne lui connaissais pas : « Non! »

Je savais bien ce qui la minait ainsi. C'était son amour, car elle aimait Georges de toute la force de son âme. Elle le voyait, elle lui parlait dans ses rêves.

Une nuit, je l'entendis balbutier dans son sommeil, ces mots terribles :

— Je serai à toi!

Il lui écrivait très-souvent, ce M. de Villevieux. Quand son laquais venait, j'avais des envies de le chasser, mais je n'osai jamais. Je ne savais que faire.

Je souffrais trop pour prendre un parti. Je courbais la tête, et je laissais marcher les événements.

Un soir, Marie me dit :

— Si je venais à mourir, que feriez-vous!

Je la regardai. Elle était pâle. Ses yeux brillaient.

— Je me tuerais, répondis-je.

Elle détourna la tête. Puis un moment après :

— Ce n'est donc pas un crime de se tuer? dit-elle.

— C'est un crime, dis-je, mais quand on souffre trop. .

— Eh bien! fit-elle, je souffre, moi!

— Malheureuse! m'écriai-je, tu veux mourir?

— Oui, dit-elle.

Je la pris dans mes bras. Je la serrai contre ma poitrine.

— Oh! ne pense pas à cela, mon enfant! N'y pense pas! Résigne-toi!

Et je me jetai à ses genoux, et je la suppliai de ne plus songer à sa fatale idée.

— C'est que, dit-elle, je ne puis vivre sans lui.

— Oh! murmurai-je, tu l'aimes donc bien?

Elle me répondit simplement :

— Si je ne l'aimais pas tant, je serais morte. Son amour me tue, mais c'est encore lui qui me rattache à la vie!

— Et moi? pensai-je, mais tout bas.

Le lendemain, Marie me dit d'un air étrange :

— Je ne mourrai pas.

Il y avait dans sa voix quelque chose de maladif, de fiévreux. Ces mots, loin de me rendre joyeux, m'attristèrent. — Je ne mourrai pas. — Allait-elle donc se réunir à lui?

Il était midi. Je partis. Il faisait beau. Je devais

faire une bonne journée. Le fait est que je me surpassai en adresse et en gaieté, justement parce que j'étais triste. Les sous pleuvaient autour de moi. Merci, messieurs! Et je me balançais en l'air comme un fou. Dans ces moments-là, je suis heureux : je ne pense à rien, pas même à moi. Le ciel, les arbres, les maisons, la foule, les rires, les bravos, le bruit, tout cela se mêle et s'embrouille. Je n'entends ni ne vois rien. J'oublie. Oublier, c'est le bonheur.

C'était en été. Le ciel, beau le matin, se couvrit vers les trois heures, et une demi-heure après, se creva pour verser un torrent de pluie. Il fallut cesser. Je vis bien que l'orage devait durer longtemps. Aussi je pliai mon pauvre bagage et je revins chez moi.

J'étais, en ce moment-là, content, je ne savais pourquoi, ou plutôt sans doute parce que j'allais revoir Marie, mais Marie, petite enfant, blonde, rieuse, vive et gaie, Marie avec ses grandes boucles blondes et sa robe cerise à pois blancs, jolie comme le jour où je l'avais trouvée. Croyez donc aux pressentiments.

Je montai l'escalier, continuant toujours mon rêve.

— Elle va venir, me disais-je. Elle va m'embrasser en m'appelant papa. Ma voisine Landry l'a, en ce moment, à ses côtés, pendant qu'elle travaille à sa couture. Quand elle va m'entendre, elle va sauter des genoux de la bonne femme et courir vers moi, ses petits bras roses tout ouverts.

Et je franchissais les marches avec vitesse.

— Je l'entends qui rit. Je l'entends qui chante. C'est moi, Marie, me voilà!

J'étais arrivé.

— Voilà ton papa, ma petite Marie. — Marie, mon enfant, où es-tu?

J'ouvris la porte en l'appelant encore et j'entrai.

— Marie!

Elle était dans sa chambre, sans doute.

J'y allai. Personne.

— Marie!

Pas de réponse. Rien!

O mon rêve! Marie!

Je courus comme un fou dans tout notre logis. Elle n'y était pas.

Comme elle ne sortait jamais pendant que je n'étais point là, cette absence me fit peur.

Il y avait un malheur, là. J'en étais sûr.

— Marie! Marie!

Je vis un papier sur sa table de toilette. Je courus. Je le pris.

« Je l'aimais trop, disait-elle, et je le suis.
» Pardon! »

Je crus rêver encore. Je retournai le billet en tous sens. Il n'y avait que cela.

A côté du billet, une bourse; dans cette bourse, de l'or.

Je trépignai sur cet or avec rage.

C'était cet homme, sans doute, qui me payait ainsi le déshonneur de mon enfant.

Oh! je devins fou, monsieur, je devins fou. Je descendis comme un insensé.

— Ma fille! où est ma fille?

— Elle est sortie, monsieur Lagamache, en voiture, une belle voiture, allez, avec deux domestiques et un beau jeune homme qui avait l'air d'un prince.

— C'était lui!

Je ne sais ce qui se passa alors, car je perdis connaissance aussitôt, comme si on m'eût asséné un coup violent sur le crâne.

Quand je revins à moi, après avoir cherché des yeux celle qui n'était plus là, alors je penchai ma tête sur ma poitrine et mes larmes coulèrent.

La douleur n'avait pas été la plus forte. Je devais vivre. J'étais sauvé, puisque je pleurais.

IX

Maintenant, tout est fini. Vous savez quelle a été ma vie, et je vous remercie de m'avoir si bien écouté. Dans un moment, je m'en vais être arrivé, et nous allons nous quitter. Je ne vous connaissais pas ce matin. Je ne vous reverrai plus sans doute. Je ne suis pas de ceux qu'on fréquente, je le sais bien.

Mais croyez que je me souviendrai toujours de vous, car ils sont rares les gens qui écoutent les plaintes. Quand le malheureux crie, on le laisse crier. Si quelqu'un vient à lui, le malheureux bénit celui-là. Je vous remercie !

— Quoi! dis-je à Lagamache en lui prenant la main, vous ne me permettez plus de vous revoir?

— A quoi bon? fit-il. Vous savez de moi tout ce que je pouvais vous apprendre. N'oubliez pas le pauvre saltimbanque que vous avez rencontré par hasard sur votre route, et qui a cru assez en vous, quoiqu'il ne croie guère en rien, pour vous confier le secret de sa vie. C'est tout ce que je vous demande, et vraiment c'est quelque chose !

Nous entrions, dans la rue de la Roquette.

— Où logez-vous? demandai-je.

— Ici, tout près, rue Louis-Philippe. Allons, il faut nous quitter.

— Avant cela, lui dis-je, ne me direz-vous pas si vous l'avez revue ?

— Ah! fit Lagamache avec un sourire triste, c'est vrai; il vous faut le dénoûment. Eh bien! dit-il, à ce roman il n'y a pas de fin. J'ai revu Marie une seule fois, avec cet homme, par hasard. Elle était à pied. Elle s'appuyait sur son bras. Il parlait. Elle souriait. Je sentis tout mon sang bouillonner. Oh! si vous saviez comme elle était belle. La beauté lui était revenue, et plus éclatante encore qu'autrefois. Elle ne

me vit pas. C'était aux Champs-Elysées. Je sentis comme un bourdonnement dans ma tête et je m'appuyai contre un arbre pour ne pas tomber. Elle passa. Je la suivis de loin. Ils montèrent en voiture. Les chevaux partirent. Elle disparut, et je ne l'ai plus revue.

Tout est fini. Je vis, au hasard, d'une vie qui, je le sais, ne durera pas, car je ne peux aller longtemps comme cela. Un beau jour, le dégoût me prendra et je me jetterai par-dessus un pont, comme j'y ai jeté les louis de cet homme dont elle est la maîtresse. Car, depuis qu'elle n'est plus là, je l'aime encore davantage. Elle était ma vie, elle me manque. Il faut que je meure.

— Ne pouvez-vous chercher à la revoir? demandai-je.

— Moi! fit Lagamache. Cela me ferait trop de mal de la revoir encore une fois au bras d'un autre. Je vous dis que je l'aime. Je vous dis que je suis jaloux. Ah! je sais bien où elle demeure, mais j'évite ce lieu comme la peste. *Il* y va tous les soirs. Je n'y vais jamais. Oh! elle l'aime bien!

— Encore, fit le malheureux, si cet homme l'aimait! mais il ne l'aime pas. Elle est belle; elle est sa maîtresse : cela lui suffit. Et il a raison. Je ne la reverrai jamais, c'est sûr. Je ne veux pas la revoir. Elle passera de ses bras aux bras d'un autre. Elle vivra de luxe, de fêtes, de plaisirs... Moi, oh! moi, cela ne

durera pas longtemps!... C'est égal, monsieur, comme elle aurait été plus aimée, si elle ne m'eût jamais quitté!

Le malheureux pleurait.

Je lui serrai la main. Il se redressa alors, et d'une voix tout à coup éclatante d'une étrange gaieté :

— Bah, dit-il, oublions! Vive la philosophie, n'est-ce pas? Courte et bonne! Allons, adieu!

— Au revoir, dis-je, et espérez!

— Merci, fit le saltimbanque avec un rire brisé.

Il fit une gambade et s'enfonça dans l'ombre qui envahissait la rue étroite et pleine de ferraille où il vivait, ou plutôt où il mourait chaque jour.

Juin 1859.



IMPRIMERIE DUPRAY DE LA MAHÉRIE
26, boulevart Bonne-Nouvelle, (impasse des Filles-Dieu, 5).

TABLE DES MATIÈRES

—

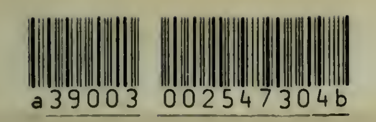
Préface 1
Pierrille (*Histoire de village*). 3
Les Amours d'une Cétoine. 173
Bestiola. 179
Monsieur Mayeux. 189
La messe de monsieur François. 201
Marcel. 209
Un Saltimbanque. 225

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of
Date Due

CE



CE PQ 2207
.C6P4 1863
COO CLARETIE, JU PIERRILLE.
ACC# 1221173

